

• Isaac
Asimov

Flûte, flûte et flûtes!



folio
SF

[Le billard darwinien. 7](#)

[Le jour des chasseurs. 19](#)

[Shah Guido G. 34](#)

[Flûte, flûte et flûtes ! 49](#)

[Le doigt du singe. 70](#)

[Everest 86](#)

[La pause. 93](#)

[Il vaut mieux pas. 113](#)

[Tous des explorateurs. 121](#)

[Blanc ! 143](#)

Comme je n'ai rien à cacher^[1] chers lecteurs, j'ai pris depuis toujours l'habitude de vous mettre dans la confidence. Laissez-moi donc vous raconter comment j'en suis venu à composer ce livre.

On avait fait appel à moi comme invité d'honneur à Boskone XI (nom donné à un congrès de science-fiction qui s'est tenu à Boston du 1er au 3 mars 1974), et il apparut que le comité qui a la responsabilité du congrès a pour tradition de publier un petit recueil des œuvres de l'invité d'honneur. Aussi me demanda-t-on, avec un large sourire, de rassembler à cet effet quelques nouvelles.

Cela me mit dans une situation embarrassante. Mes nouvelles sont publiées par cette maison d'édition fort estimée et jouissant d'une excellente réputation qu'est Doubleday & Company, et j'avais peur de voir apparaître un regard blessé dans les doux yeux bruns de sa personne morale, si je me mettais à écrire pour quelqu'un d'autre. Le comité de Boskone, qui n'ignorait pas ma crainte d'être réduit en charpie par des éditeurs fous de rage, m'assura que le livre qu'il avait l'intention de sortir serait un tirage limité qui n'excéderait pas cinq cents exemplaires.

Aussi abordai-je Lawrence P. Ashmead, mon directeur littéraire chez Doubleday, avec un certain manque d'assurance, et lui demandai-je si je pouvais sans difficulté accéder à cette demande. Je lui fis remarquer que je n'utiliserais que quelques nouvelles qui n'avaient jamais paru dans aucun de mes recueils publiés chez Doubleday. Larry, âme noble s'il en est, dit : « Bien sûr, Isaac. Allez-y. » Alors j'y suis allé.

Il en résulta un petit livre intitulé *Have You Seen Thèse ?* (The Nesfa Press, 1974) qui contenait huit nouvelles. Il devait en principe être prêt juste avant Boskone XI, où on espérait pouvoir en vendre des centaines (et même des milliers) d'exemplaires. Hélas, ai-je besoin de dire qu'avec les caprices du jeu de l'édition, l'inévitable se produisit : le livre ne parut qu'immédiatement *après* le congrès. Si bien qu'en fait, du point de vue ventes, il se révéla être un tirage encore plus limité que prévu.

Mais Larry attendait son heure. Sa noblesse d'esprit cache une perspicacité sans faille d'éditeur.

Il finit par dire :

— Ce petit livre est sorti, Isaac ?

— Oui, oui, répondis-je avec un sourire (car cela me procure toujours une sorte de plaisir naïf que de parler de mes livres), et à notre rencontre suivante, je lui en donnai un exemplaire.

Il y jeta un coup d'œil et dit :

— Quel dommage que ces nouvelles n'aient pas une plus large audience. Doubleday ne pourrait-il pas en sortir une édition ?

Je soulevai une objection irréfutable :

— Cela ne fait que vingt mille mots, Larry. Et Larry répondit immédiatement :

— Alors, ajoutez-y d'autres nouvelles. (Pourquoi donc n'y avais-je pas pensé moi-même ?)

Il est apparu, à vrai dire, que Doubleday a l'ambition d'inclure, en fin de compte, tous mes récits dans un recueil ou dans un autre. Je ne suis pas sûr que ce soit vraiment une bonne idée, car il est évident que certaines de mes nouvelles sont moins bonnes que d'autres, et que quelques-unes, peut-être, ne méritent pas d'être immortalisées.

Larry (qui est un plus ferme partisan d'Asimov que moi-même) a écarté cet argument en riant Il a fait observer que : 1) aucune nouvelle ne semble mauvaise à tous les lecteurs ; 2) aucune nouvelle d'Asimov ne peut être vraiment mauvaise ; et 3) bonnes ou mauvaises, elles ont toutes un intérêt historique.

(Ce dernier point me met mal à l'aise. J'ai le sentiment très net que, dans le monde de la science-fiction, je suis une institution nationale, et que les

jeunes lecteurs sont toujours stupéfaits – et peut-être même indignés – de s’apercevoir que je suis encore en vie.)

Je cédaï donc (qui peut soutenir le regard brillant de Larry ?), et j’ajoutai les nouvelles nécessaires pour arriver au total de vingt-quatre. Pour la plupart, ce n’étaient pas de longues nouvelles (en moyenne, deux mille cinq cents mots), elles n’avaient pas paru dans des recueils précédents, et je les avais classées par ordre chronologique.

Ceux d’entre vous qui ont lu mes livres, *Before the Golden Age* (Doubleday, 1974) et *Christmas on Ganymede*[\[2\]](#) (Doubleday, 1972), savent que, réunies, elles forment une sorte d’autobiographie littéraire, qui va jusqu’en 1949, année où j’ai vendu mon premier livre à Doubleday et où je me suis installé à Boston pour entrer à l’école de médecine de la Boston University.

Dans ce livre, je demeure fidèle à mon habitude en adjoignant des commentaires biographiques aux nouvelles. Cela vient en partie du nombre de lettres que je reçois de lecteurs me disant que le commentaire est « encore plus savoureux » que les nouvelles. (Est-ce un hommage au charme de mon style ou une insulte à mon talent de romancier ? je me le demande.) Cela est destiné, en partie aussi, à alléger les pressions de certains éditeurs (salut, Larry) visant à ce que j’écrive une autobiographie – complète, et soulignant (tous les aspects de ma vie).

Je persiste à leur dire qu’il n’y a pas d’aspects en dehors de ma machine à écrire, et qu’il ne m’est jamais rien arrivé, mais on dirait que ça tombe dans l’oreille d’un sourd. Mais si je livre assez de mon autobiographie dans ces ouvrages alors...

Pendant pratiquement toutes les années 40, je n’ai écrit que pour John Campbell et son magazine *Astounding Science Fiction*. En fait, c’en était arrivé à un point tel que j’avais des sueurs froides à la seule pensée que, s’il arrivait quelque chose au directeur ou à son magazine, il se pouvait que ma carrière littéraire prît fin.

Bien sûr, j’avais vendu mon premier roman de science-fiction *Pebble in the Sky*[\[3\]](#), à Doubleday, et il avait été publié le 19 janvier 1950, moins de trois

semaines après mon trentième anniversaire, mais il me semblait que je ne pouvais guère compter là-dessus. Je n'avais aucune assurance que cela se reproduirait et je ne me sentais rassuré que par ce que je vendais au magazine, ce à quoi je m'étais habitué pendant les onze premières années de ma carrière littéraire.

Cependant, au début des années 1950, il y eut une rapide expansion du marché des magazines de science-fiction, et je ne tardai pas à en être le bénéficiaire.

Par exemple, on décida, en 1950, de lancer un nouveau magazine qui devait s'appeler *Galaxy Science Fiction*. Il devait être dirigé par Horace L. Gold, dont j'avais lu et admiré les nouvelles, et je fus très flatté quand il m'en demanda une pour le premier numéro de la revue, qu'il voulait naturellement lancer en fanfare.

L'ennui, c'était qu'il ne m'allouait qu'un temps très bref. Il lui fallait, dit-il, le texte dans une semaine et j'étais en fait très nerveux quand il s'agissait d'écrire pour quelqu'un d'autre que John Campbell. Après tout, je n'avais pas la moindre idée de ce que désirait Horace, tandis que John et moi en étions arrivés à nous entendre comme larrons en foire.

J'essayai, pourtant, et j'écrivis *Le Billard darwinien*. Horace l'accepta, mais apparemment sans grand enthousiasme, et j'eus la pénible impression qu'il l'acceptait uniquement parce qu'il avait besoin de quelque chose dans l'immédiat pour son premier numéro exceptionnel d'octobre 1950.

Laissez-moi vous dire que, d'après mon expérience personnelle, le sentiment que vous éprouvez en ayant vendu une nouvelle de façon imméritée, à cause de votre nom, ou parce que le directeur est aux cent coups, est bien pis que le sentiment que vous procure un refus (à moins, j'imagine, que vous ne soyez capable de tout pour de l'argent).

J'ai donc offert à Horace d'écrire une autre nouvelle pour lui, et je l'ai fait. Horace la prit aussi, et il la publia dans le second numéro, en novembre 1950. Cette fois, il n'y était pas obligé, et il pouvait se permettre de choisir. Aussi fus-je grandement soulagé quand il accepta mon texte – mais je ne

pus m'empêcher de remarquer qu'il le prit encore sans grand enthousiasme apparent.

Peu à peu, au fil des mois et des années, je finis par comprendre qu'Horace n'acceptait *jamais* une nouvelle avec un grand enthousiasme apparent – et qu'il le faisait souvent avec un manque très apparent d'enthousiasme. (Et quand il refusait, il se mettait en colère, dans une telle colère, en vérité, qu'il perdit grand nombre d'écrivains qui ne voulaient pas subir le genre de vitupérations dont il accompagnait ses refus.)

En tout cas, je finis par comprendre que mon angoisse concernant *Le Billard darwinien* était bien inutile. Il se pouvait que ce ne fût pas ma meilleure nouvelle, mais Horace en fut aussi satisfait qu'il le fut jamais de toute nouvelle, ce qui n'était peut-être pas beaucoup dire.

L'importance, pour moi, du *Billard darwinien*, au même titre que *Pebble in the Sky*[\[4\]](#), réside dans le fait que ce texte a marqué le début de ma diversification en toutes sortes de voies, et a mis fin à mon entière dépendance envers John Campbell (bien qu'il n'y eût jamais de fin à l'immense gratitude que j'éprouvais pour lui).

Le billard darwinien

— *Bien entendu* la façon dont on conçoit ordinairement le début de la Genèse est totalement fausse, dis-je. Prenez une salle de billard, par exemple.

Les trois autres prirent mentalement une salle de billard. Nous étions assis dans des fauteuils tournants déglingués dans le laboratoire de Dr Trotter, mais ce n'était vraiment pas une affaire que de transformer les tables de manipulation en tables de billard, les grands supports sur pied en queues de billard, les laçons de réactifs en boules de billard, et de disposer le tout adroitement devant nous.

Thetier leva même un doigt, ferma les yeux et murmura doucement : « Une salle de billard ! » Trotter, comme d'habitude, ne dit rien, mais dégusta lentement sa deuxième tasse de café. Le café, comme d'habitude aussi, était épouvantable ; mais alors, j'étais tout nouveau venu dans le groupe et je n'avais pas encore suffisamment blindé la paroi de mon estomac.

— Considérons maintenant la fin d'une partie de billard à poches, dis-je. Chacune de vos boules, sauf la boule blanche, bien entendu, est dans une poche donnée...

— Attendez un instant, dit Thetier, toujours aussi puriste. Il importe peu que ce soit dans une poche ou dans une autre, dans la mesure où vous les faites entrer dans un certain ordre, ou...

— Ça n'a rien à voir. Quand la partie est terminée, les boules sont dans des poches différentes. D'accord ? Supposons donc que vous entriez dans la salle de billard quand la partie est terminée, et que vous observiez uniquement la position finale pour essayer de reconstruire le cours des événements passés. Évidemment, vous avez un certain nombre de solutions différentes.

— Pas si vous connaissez les règles du jeu, dit Madend.

— Supposons qu'on les ignore complètement, dis-je. On peut estimer que les boules ont été mises dans les poches en les frappant avec la boule blanche, qui avait été elle-même frappée par la queue. Ce serait la vérité, mais ce ne serait pas l'explication qui, sans doute, vous viendrait spontanément à l'esprit. Il est bien plus vraisemblable que vous estimeriez que les boules ont été placées une à une à la main dans les poches correspondantes, ou encore que les boules ont toujours été dans les poches où vous les avez trouvées.

— D'accord, dit Thetier, si vous voulez remonter d'un bond à la Genèse, vous soutiendrez que, par analogie, on peut expliquer l'univers soit comme ayant toujours existé, ayant été créé arbitrairement, comme c'est le cas ici, soit comme s'étant développé par évolution. Et alors ?

— Ce n'est pas du tout l'alternative que je propose dis-je. Acceptons le fait d'une création réfléchie, et considérons uniquement les méthodes par lesquelles une telle création peut avoir été réalisée. Il est facile de supposer que Dieu a dit : « Que la lumière soit », et qu'il y ait eu la lumière, mais ce n'est pas esthétique.

— C'est simple, dit Madend, et le Rasoir d'Occam insiste pour que, dans l'alternative, on choisisse la solution la plus simple.

— Alors pourquoi ne termine-t-on pas une partie de billard en mettant à la main les boules dans les poches ? C'est plus simple, aussi, mais ce n'est pas esthétique. D'un autre côté, si on est parti de l'atome originel...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda doucement Trotter.

— Eh bien ? appelons ainsi toute la masse d'énergie de l'univers comprimée dans une sphère unique, dans un état d'entropie minimal. Si on pouvait la faire exploser de façon telle que toutes les particules constitutives de la matière et le quantum d'énergie agissent, réagissent et agissent les uns sur les autres d'une façon calculée à l'avance afin que soit créé notre univers actuel, ne serait-ce pas plus satisfaisant qu'un simple geste de la main pour dire : « Que la lumière soit ! » ?

— Vous voulez dire, intervint Madend, comme si on envoyait la boule blanche frapper une des boules qui les enverrait toutes les quinze dans les poches qui leur étaient destinées à l'avance.

— Avec beaucoup d'habileté, dis-je. Oui.

— Il y a plus de poésie dans l'idée d'un acte gigantesque de volonté personnelle, dit Madend.

— Tout dépend de savoir si on considère la matière d'un point de vue de mathématicien ou de théologien, fis-je remarquer. En fait, on pourrait s'arranger pour que la première Genèse s'adapte au schéma des boules de billard. Le Créateur aurait passé son temps à calculer toutes les variables et les fonctions dans six équations gigantesques. Comptons un « jour » pour chaque équation. Après avoir donné l'impulsion explosive initiale, il se serait « reposé » le septième « jour », ledit septième « jour » représentant exactement l'intervalle de temps entre le début et l'an 4004 av. J.-C. Cet intervalle, dans lequel se range le schéma infiniment complexe des boules de billard, n'a évidemment pas d'intérêt pour les auteurs de la Bible. Tous ces milliards d'années pourraient être purement et simplement considérés comme le seul acte de création en cours.

— Vous postulez un univers théologique, dit Trotter, un univers dans lequel le but est supposé.

— Bien sûr, répondis-je pourquoi pas ? Un acte conscient de création sans un but quelconque est ridicule. De plus, si on essaie de considérer le cours de l'évolution comme la conséquence aveugle de forces qui ne répondent à aucun but, on aboutit à des problèmes très troublants.

— Par exemple ? demanda Madend.

— Par exemple, dis-je, la disparition des dinosaures.

— Qu'est-ce qui est si difficile à comprendre en l'occurrence ?

— Il n'y a pas de raison logique à cela. Essayez de m'en citer une.

— La loi du rendement non proportionnel, dit Madend. Le brontosauire était devenu si massif qu'il lui fallait des pattes comme des troncs d'arbres pour se soutenir, et pour cette raison, il devait rester dans l'eau et laisser sa flottabilité faire l'essentiel du travail. Et il devait manger tout le temps pour maintenir ses réserves de calories. Je dis bien *tout le temps*. Quant aux carnivores, ils étaient malheureusement affublés d'une telle cuirasse à force de lutter les uns contre les autres, qu'il s'agisse d'attaquer ou se défendre, qu'ils étaient réduits à l'état de caisses rampantes, haletant sous une demi-tonne d'os et d'écailles. C'en était arrivé au point où ça n'était pas rentable.

— Bon, dis-je, ainsi les gros bébés disparaissent. Mais la plupart des dinosaures étaient des créatures qui couraient peu, chez qui ni le poids ni la cuirasse n'étaient devenus excessifs. Que leur est-il arrivé ?

— En ce qui concerne les petits, intervint Thetier, il y a un problème de compétition. Certains reptiles ont acquis des poils et un sang chaud, et ceux-là pouvaient s'adapter plus efficacement aux variations de climat. Ils n'avaient pas à se protéger contre la lumière directe du soleil. Ils ne devenaient pas paresseux lorsque la température descendait en dessous de 25°. Ils n'avaient pas à hiberner. Donc, ils se classèrent les premiers dans la course pour la nourriture.

— Cela ne me satisfait pas, dis-je. D'abord, je ne crois pas que tous les sauriens étaient à ce point stupides. Ils ont duré trois cents millions d'années, vous savez, ce qui fait 298 millions de plus que ce que le genre *homo* a à son actif. Deuxièmement, il y a des animaux à sang froid qui survivent encore, notamment les insectes et les amphibiens...

— Pouvoirs de reproduction, dit Thetier.

— *Et certains reptiles.* Les serpents, les lézards, et les tortues vont très bien, merci. En l'occurrence, parlons de l'océan. Les sauriens s'y sont adaptés sous la forme des ichtyosaures et les plésiosaures. Ils ont disparu, aussi, mais il n'y a pas eu de formes de vie qui se soient nouvellement développées sur la base de progrès décisifs dans l'évolution, pour leur faire concurrence. Autant que je comprenne, la plus haute forme de vie océane est représentée par les poissons, et ils précèdent les ichtyosaures. Comment expliquez-vous cela ? Les poissons sont tout autant à sang froid et encore

plus primitifs. Et dans l'océan, il n'est pas question de masse et de rendement non proportionnel, puisque l'eau joue en tout le rôle de soutien. La baleine bleue est plus grande que tous les dinosaures ayant jamais vécu... Autre chose. A quoi sert de parler de l'incapacité des animaux à sang froid et de dire qu'à des températures inférieures à 35°9 ils deviennent paresseux. Les poissons sont très heureux à des températures constantes de deux ou trois degrés, et on ne peut guère parler de la paresse d'un requin.

— Alors pourquoi les dinosaures ont-ils disparu de la surface de la terre, tranquillement, furtivement, en nous laissant leur squelette ? demanda Madend.

— Ils faisaient partie du plan. Après avoir rempli leur fonction, ils cessaient d'être nécessaires, et on s'en est donc débarrassé.

— Comment ? Dans une catastrophe vélikovskienne joliment agencée ? Frappés par une comète ? Par le doigt de Dieu ?

— Non, bien sûr que non. Ils sont morts naturellement et par nécessité suivant le pré-calcul originel.

— Alors, on doit pouvoir trouver quelle était la cause naturelle, nécessaire de cette extinction.

— Pas forcément. Ce peut avoir été un mauvais fonctionnement inconnu de la biochimie saurienne, une carence vitaminique qui s'est développée...

— Tout cela est trop compliqué, dit Thetier.

— Cela semble compliqué, c'est tout, affirmai-je. Supposons que c'était nécessaire pour pocher une boule donnée de billard en faisant quatre effets de bande. Est-ce qu'on ergoterait sur la trajectoire relativement compliquée de la boule blanche ? Un coup direct serait moins compliqué, mais il n'aboutirait à rien. Et malgré sa complication apparente, le coup ne serait pas plus difficile pour le maître. Ce serait encore un seul mouvement de la queue, simplement dans une direction différente. Les propriétés ordinaires des matériaux élastiques et les lois de la conservation de la vitesse acquise entreraient en jeu.

— Je suppose donc, dit Trotter, que vous suggérez que le cours de l'évolution représente la voie la plus simple par laquelle on aurait pu progresser du chaos originel à l'homme.

— C'est ça. Il n'est pas un moineau qui tombe sans raison, et pas un ptérodactyle non plus.

— Et où allons-nous en partant de là ?

— Nulle part. L'évolution s'est arrêtée avec le développement de l'homme. Les anciennes règles ne s'appliquent plus.

— Oh ! est-il vrai qu'elles ne s'appliquent plus ? dit Madend. Vous écarterez la persistance des variations de l'environnement et des mutations.

— En un sens, oui, insistai-je. De plus en plus, l'homme contrôle son environnement, et de plus en plus, il comprend le mécanisme des mutations. Avant l'apparition de l'homme sur la scène, les créatures ne pouvaient prévoir les changements de conditions climatiques ni se protéger contre eux. Pas plus qu'elles ne comprenaient le danger croissant que représentait le progrès des espèces nouvelles avant que ce danger ne devînt écrasant. Mais posez-vous donc cette question : quelle espèce d'organisme peut vraiment nous remplacer et comment va-t-il accomplir cette besogne ?

— On peut commencer, dit Madend, par les insectes. Je pense qu'ils se sont déjà mis au travail.

— Ils n'ont pas empêché qu'il y ait chez nous un accroissement de la population d'environ un à dix dans les deux cent cinquante dernières années. Si l'homme avait pu se concentrer sur la lutte contre les insectes au lieu de consacrer l'essentiel de ses efforts à d'autres formes de combats, lesdits insectes n'auraient pas duré longtemps. Pas moyen de le prouver, mais c'est mon avis.

— Et les bactéries, ou, mieux encore, les virus ? poursuivit Madend. Le virus de la grippe de 1918 s'est bien chargé de débarrasser la terre d'un pourcentage non négligeable d'entre nous.

— Oui, dis-je, à peu près un pour cent. Même la peste noire du XVe siècle n'a pu tuer qu'un tiers de la population de l'Europe, et cela en un temps où la science médicale était inexistante. On lui a permis de suivre son cours à volonté, dans les conditions les plus effroyables de pauvreté, de saleté et de misère du Moyen Age, et les deux tiers de notre espèce très résistante se sont encore débrouillés pour survivre. La maladie ne le peut pas, j'en suis sûr.

— Et l'homme lui-même qui deviendrait peu à peu une sorte de surhomme et qui évincerait les anciens ? suggéra Thetier.

— Rien de moins vraisemblable, dis-je. La seule partie de l'être humain qui vaille quelque chose, pour autant qu'il soit question de devenir maître du monde, est son système nerveux ; les hémisphères cérébraux du cerveau, en particulier. Ce sont les parties les plus spécialisées de son organisme, et donc une impasse. S'il est une chose que démontre le cours de l'évolution, c'est bien que, dès que survient un certain degré de spécialisation, on perd toute souplesse, et le développement ultérieur ne peut s'effectuer que dans le sens d'une plus grande spécialisation.

— N'est-ce pas ce qu'on désirait ? demanda Théier.

— Peut-être, mais, comme le faisait remarquer Madend, les spécialisations sont une façon d'atteindre un point de rendement non proportionnel. C'est le volume du crâne humain à la naissance qui rend le processus difficile et pénible. C'est la complexité de l'intellect qui fait que la maturité mentale et émotionnelle se laisse à ce point distancer par la maturité sexuelle chez l'homme, avec sa moisson conséquente de troubles. C'est la fragilité de l'outillage mental qui rend névrosée une bonne partie de la race. Comment pourrions-nous aller encore plus loin sans en arriver à un désastre complet ?

— Le développement peut s'effectuer, dit Madend, dans le sens d'une plus grande stabilité ou d'une plus rapide maturité plutôt que dans celui d'une plus forte intensité de la puissance du cerveau.

— Peut-être, mais on n'en discerne aucun signe. L'homme de Cro-Magnon a existé il y a dix mille ans, et certains faits intéressants indiquent que

l'homme moderne lui est plutôt inférieur, sur le plan de la puissance du cerveau, et au physique, aussi, en l'occurrence.

— Dix mille ans, dit Trotter, ce n'est pas beaucoup si l'on parle d'évolution. De plus, il existe toujours la possibilité que d'autres espèces animales fassent progresser l'intelligence, ou quelque chose de mieux, s'il y a quelque chose de mieux.

— Nous ne le leur permettrions jamais. C'est là la question. Il faudrait des centaines de milliers d'années pour que, disons, les ours ou les rats deviennent intelligents. Et nous les exterminerions dès que nous verrions ce qui s'est passé – ou encore nous nous en servirions comme esclaves.

— Bon, dit Thetier. Et les déficiences biochimiques obscures, comme celles sur lesquelles vous insistiez dans le cas des dinosaures ? Prenons la vitamine C, par exemple. Les seuls organismes qui n'en sécrètent pas sont les cochons d'Inde, et les primates, y compris les hommes. Supposons que cette tendance persiste et que nous devenions ridiculement dépendants de trop d'éléments nutritifs essentiels. Ou ce qui se passera si persiste la prédisposition visible de l'homme au cancer. Et alors ?

— Ce n'est pas le problème, dis-je » C'est le propre de la situation nouvelle que nous produisons artificiellement tous les éléments nutritifs et que nous puissions en fin de compte avoir une alimentation totalement synthétique. Et il n'y a pas de raison de croire que nous n'apprendrons pas un jour à prévenir et à guérir le cancer.

Trotter se leva Il avait fini le café, mais il tripotait encore sa tasse.

— Bon, d'accord, vous dites que nous sommes arrivés à une impasse. Mais alors, si tout cela entrerait dans le calcul originel. Le Créateur était prêt à passer trois cents millions d'années pour laisser les dinosaures engendrer quelque chose qui hâterait l'évolution de l'homme, comme vous dites. Pourquoi ne se peut-il pas qu'il ait imaginé une voie dans laquelle l'homme aurait pu utiliser son intelligence et son contrôle de l'environnement pour préparer le stade suivant de jeu. Cela pourrait être une partie très amusante du schéma de la boule de billard.

Cela m'arrêta.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je. Trotter me sourit.

— Oh ! je pensais seulement que cela pouvait ne pas être entièrement une coïncidence, et qu'une nouvelle race pouvait venir, et l'ancienne examiner en détail les efforts de ce mécanisme cérébral.

Il se tapota la tempe.

— De quelle façon ?

— Arrêtez-moi si je me trompe, mais les sciences nucléaires et la cybernétique n'atteignent-elles pas simultanément des sommets ? N'avons-nous pas inventé en même temps la bombe à hydrogène et l'ordinateur ? Est-ce une coïncidence ou cela fait-il partie du dessein divin ?

Ce fut à peu près tout pour l'heure du déjeuner. Cela avait commencé par un désir d'ergoter de ma part, mais depuis lors... Je me pose la question !

Le Billard darwinien est essentiellement une conversation entre plusieurs personnes. J'ai toujours eu une grande envie de raconter des histoires de ce genre, peut-être parce que j'ai lu tant d'histoires que j'ai aimées et qui commençaient avec des gens qui devisaient autour d'un feu ronflant par une nuit d'orage. Ces gens échangeaient leurs impressions, puis l'un d'eux commençait « Ce fut exactement par une nuit comme celle-ci que je... »

Cette histoire-là était fortement influencée par ma situation à l'école de médecine. À l'heure du déjeuner, on avait fréquemment une longue conversation à bâtons rompus – entre membres de la faculté – en particulier, Burnham S. Walker qui dirigeait le département de biochimie, William C. Boyd celui d'immunologie, et Matthew A. Derow celui de microbiologie. (Ils sont tous à la retraite, maintenant, mais, que je sache, tous vivants.)

Tous trois, surtout Boyd, étaient des fanas de science-fiction, et c'est Boyd qui avait proposé mon nom pour le modeste poste de chargé de cours (pour ce qui, en ce temps-là, me semblait être des appointements somptueusement extravagants : cinq mille dollars en une seule et unique année).

En fin de compte, j'écrivis un manuel de biochimie avec Walker et Boyd, intitulé : *Biochemistry and Human Metabolism* (Williams & Wilkins, 1952). On en sortit une seconde édition en 1954, et une troisième en 1957, et chaque édition fut un échec. Un autre manuel, avec Walker et une infirmière extérieure à l'école, était destiné aux élèves infirmières. Il s'appelait : *Chemistry and Human Health* (McGraw-Hill, 1956) et fut un échec encore plus cuisant[5].

Bien que ce fût un échec, *Biochemistry and Human Metabolism* me fit connaître les délices de la non-fiction, et ni moi ni ma carrière d'écrivain ne furent plus jamais les mêmes.

J'avais l'intention d'écrire toute une série de nouvelles-bavardages comme *Le Billard darwinien*. J'en fus dissuadé (et ce fut peut-être une chance) par ma fausse interprétation de la froideur avec laquelle Horace accepta le texte, et par une remarque du Dr Walker quand il lut la nouvelle, après sa publication. Il dit, dans son style laconique habituel : « Nos bavardages sont plus intéressants. »

Mais rien ne se perd. Le temps allait venir où je serais de nouveau inspiré, cette fois par les conversations qui se déroulaient lors des dîners au Trap Door Spiders, un club privé auquel j'appartiens.

Gardant un souvenir précis du *Billard darwinien*, j'ai écrit toute une série de *thrillers* sous forme de conversations autour d'une table de dîner. La plupart d'entre eux ont paru dans divers numéros de *Ellery Queen's Mystery Magazine*, à partir de janvier 1972. Douze d'entre eux ont été réunis dans mon livre *Tales of the Black Widowers* (Doubleday, 1974). Actuellement, j'en ai terminé douze autres pour *More Tales of the Black Widowers*.

Dans *The Early Asimov*, j'ai dit qu'il y avait onze nouvelles que je n'avais jamais réussi à vendre. Qui plus est, disais-je dans ce livre, ces onze nouvelles n'existaient plus et devaient à jamais demeurer dans l'oubli.

Pourtant, la Boston University réunit tous mes textes avec une diligence et une détermination dignes d'une meilleure cause, et quand elle s'est attelée à cette tâche en 1966, je lui ai confié des piles et des piles de manuscrits que je n'avais pas examinés.

Un jeune fan passionné les parcourut, lui. Apparemment, la Boston University permet de consulter ses collections littéraires pour des travaux de recherche, et ce jeune fan, se présentant comme un historien de la littérature, j'imagine, eut accès à mes dossiers. Il tomba sur le manuscrit jauni de *Big Game*, une très courte nouvelle que j'avais citée dans *The Early Asimov* [\[6\]](#) comme la onzième et dernière de mes nouvelles n'ayant pas trouvé preneur, et perdues.

Ayant lu *The Early Asimov*, le fan comprit la valeur de sa découverte. Il la recopia rapidement et m'en envoya un exemplaire. Et je veillai rapidement à ce qu'elle fût imprimée. Elle parut dans *Before the Golden Age*.

Cependant, quand j'ai lu le manuscrit de *Big Game*, je me suis aperçu que, d'une certaine façon, il n'avait jamais été perdu. Je l'avais récupéré. Tout au début de 1950, Robert W. Lowndes, qui dirigeait alors plusieurs magazines de science-fiction pour Columbia Publications, et qui se réjouissait de la vogue que connaissait la science-fiction à cette époque, Lowndes, donc, m'avait demandé une nouvelle. J'avais dû me souvenir de *Big Game*, écrit huit ans plus tôt, car je lui avais donné *Le Jour des chasseurs*, version plus étoffée de la nouvelle précédente, et Bob l'avait publiée dans le numéro de novembre 1950 de *Future Combined with Science Fiction Stories*.

Le jour des chasseurs

Ça a commencé la nuit même où ça s'est terminé. Ce n'était pas grand-chose. Ça m'a tracassé sur le moment ; ça me tracasse encore.

Vous voyez, Joe Bloch, Ray Manning et moi, nous étions assis à notre table préférée, au bar du coin, avec une soirée à tuer et des propos à bâtons rompus pour passer le temps. C'est ainsi que ça a débuté.

Joe Bloch s'est mis d'abord à parler de la bombe atomique, et de ce que, à son sens, on devait en faire, et : qui y aurait pensé cinq ans plus tôt. Et j'ai dit que des tas de types y pensaient cinq ans plus tôt et écrivaient des histoires dessus et qu'il allait devenir difficile pour eux de garder de l'avance sur les journaux maintenant. Ce qui a conduit à des palabres générales sur la façon dont des tas de choses dingues pouvaient devenir vraies, et on s'est lancés dans un tas de par exemple.

Raid a dit qu'il avait entendu dire par quelqu'un, qu'un scientifique de renom avait renvoyé en arrière dans les temps un morceau de plomb, qui y était resté pendant deux secondes, ou deux minutes, ou deux millièmes de seconde – il ne savait pas exactement. Il a ajouté que le scientifique n'avait rien dit à personne parce qu'il pensait que personne ne le croirait.

Alors j'ai demandé, plutôt sarcastique, comment il avait fait, lui, pour le savoir. Ray a bien un tas d'amis, mais j'ai les mêmes et aucun d'eux ne connaît de scientifiques de renom. Mais il a répondu que peu importait comment il en avait entendu parler, c'était à prendre ou à laisser.

Puis on n'eut rien d'autre à faire que de parler des machines temporelles et de se demander ce qui se passerait en supposant qu'on revienne en arrière

pour tuer son propre grand-père, ou pourquoi personne ne revenait du futur pour nous dire qui allait gagner la prochaine guerre, ou s'il y allait avoir une prochaine guerre, ou s'il existait un endroit quelconque sur la Terre où l'on pourrait vivre après, quel que fût celui qui gagnerait.

Ray pensait que si on pouvait connaître le vainqueur de la septième course alors que se courait la sixième, ce serait déjà quelque chose.

Mais Joe prit un autre parti.

— Ce qui est embêtant avec vous, les gars, dit-il, c'est que les guerres et les courses vous préoccupent. Moi, j'éprouve de la curiosité. Vous savez ce que je ferais si j'avais une machine temporelle ?

Alors, sur-le-champ, nous avons voulu savoir, tous prêts à ricaner comme d'habitude, quelle que fût sa réponse.

— Si j'en avais une, expliqua-t-il, je remonterais dans le temps de deux ou cinq ou cinquante millions d'années pour découvrir ce qui est arrivé aux dinosaures.

Ce qui était bien dommage pour Joe, parce que Ray et moi pensions tous les deux que cela n'avait vraiment aucun sens. Ray demanda qui se souciait d'un tas de dinosaures, et je dis que la seule chose à quoi ils étaient bons, c'était à fournir un fouillis de squelettes aux types qui étaient assez stupides pour user les parquets des musées ; et que c'était une bonne chose qu'ils aient débarrassé le plancher pour céder la place aux êtres humains.

Naturellement, Joe dit que *certain*s hommes de sa connaissance, et il nous jeta un regard sévère, lui donnaient à penser qu'on aurait mieux fait d'en rester aux dinosaures, mais nous n'y prêtâmes pas attention.

— Vous pouvez rire, pauvres minables, et faire semblant de savoir quelque chose, mais c'est parce que vous, n'avez jamais eu d'imagination. Ces dinosaures, c'était un énorme truc. Des millions de toutes sortes – gros comme des maisons, et sourds comme des maisons, aussi – partout. Et puis, tout d'un coup, comme ça – il fit claquer ses doigts – ils ont disparu.

C'était arrivé comment, nous voulions le savoir.

Mais il se contenta de finir sa bière et d'en commander une autre à Charlie, en agitant une pièce de monnaie pour prouver qu'il voulait la payer, et il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'est ce que je voudrais bien savoir, pourtant.

C'est tout. Cela aurait pu se terminer là. J'aurais dit quelque chose, Ray aurait fait un mot d'esprit, nous aurions tous commandé une autre bière, et peut-être échangé nos impressions sur le temps et sur les Dodgers, l'équipe de base-ball de Brooklyn, puis on se serait dit : salut ! et on n'aurait plus jamais pensé aux dinosaures.

Seulement, ce ne fut pas le cas, et maintenant la seule chose qui me préoccupe, ce sont les dinosaures, et j'en ai des nausées.

Parce que l'ivrogne de la table voisine leva les yeux et gueula : « Hé ! »

Nous ne l'avions pas vu. En règle générale, nous ne nous soucions pas dans les bars de regarder les ivrognes que nous ne connaissons pas. J'ai bien trop à faire pour m'occuper des ivrognes que je connais. Ce type avait devant lui une bouteille à moitié vide, et en main un verre qui était à moitié plein.

Il dit : « Hé ! », et nous le regardâmes tous, et Ray dit :

— Demande-lui ce qu'il veut, Joe.

Joe était le plus près. Il inclina sa chaise en arrière et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous ai-je entendu, messieurs, faire allusion aux dinosaures ? répondit l'ivrogne.

Il vacillait légèrement, ses yeux étaient injectés de sang, et l'on devinait à peine que sa chemise avait été jadis blanche, mais ce devait être la façon

dont il parlait. A l'entendre on n'aurait pas dit un ivrogne, si vous voyez ce que je veux dire.

En tout cas, Joe se détendit vaguement et fit :

— Ouais. Quelque chose que vous voulez savoir ?

Il nous sourit vaguement. C'était un curieux sourire : il naissait à la bouche et se terminait juste avant d'atteindre les yeux.

— Est-ce que vous voulez construire une machine temporelle et remonter le temps pour découvrir ce qui est arrivé aux dinosaures ? dit-il.

Je m'aperçus que Joe estimait que l'homme se préparait à nous prendre pour des pigeons. Je pensais la même chose.

— Pourquoi ? dit Joe. Vous avez l'intention de m'offrir d'en construire une pour moi ?

L'ivrogne découvrit des dents mal plantées et dit :

— Non, monsieur. Je le pourrais, mais je ne veux pas. Vous savez pourquoi ? Parce que j'ai construit pour moi une machine temporelle il y a deux ans. Je suis remonté à l'ère mésozoïque, et j'ai découvert ce qui était arrivé aux dinosaures.

Plus tard, J'ai regardé comment s'écrivait « mésozoïque », c'est pourquoi je l'écris correctement, au cas où cela vous étonnerait, et j'ai découvert que l'ère mésozoïque est celle où tous les dinosaures faisaient tout ce que font les dinosaures. Mais, naturellement, à ce moment-là, ce n'était pour moi que des mots qui ne voulaient rien dire, et surtout, je pensais que nous avions affaire à un fou. Joe a prétendu, après, qu'il connaissait cette chose mésozoïque, mais il lui fallut dépenser beaucoup de salive avant que Ray et moi le croyions.

Mais ça revenait au même. Nous avons dit à l'ivrogne de venir s'installer à notre table. Je crois que j'ai estimé que nous pouvions l'écouter un peu et peut-être puiser dans sa bouteille, et les autres devaient avoir pensé la

même chose. Mais il tenait sa bouteille serrée dans sa main droite quand il s’assit, et il ne la lâcha pas.

— Où avez-vous construit une machine temporelle ? demanda Ray.

— A Midwestern University. Ma sœur et moi y avons travaillé ensemble.

Il ressemblait bien à un collégien.

— Où est-elle, maintenant ? dis-je. Dans votre poche ?

Il ne sourcilla pas. Il ne nous sauta jamais dessus même quand nous faisions de l’esprit. Il continuait à se parler à lui-même, comme si le whisky lui avait délié la langue, et il ne se souciait pas de savoir si nous étions là ou pas.

— Je l’ai détruite, répondit-il. Je n’en voulais plus. J’en avais assez.

Nous ne le croyions pas. Pour nous, ce qu’il disait ne valait pas tripette. Il vaut mieux regarder les choses en face. Cela tombe sous le sens, parce que si un type inventait une machine temporelle, il pourrait ramasser des millions – il pourrait ramasser tout l’argent du monde, en sachant tout simplement ce qui va se passer sur le marché financier, aux courses et aux élections. Il n’aurait pas sacrifié tout ça, et je me fiche de ses raisons... De plus, aucun d’entre nous n’allait croire à un voyage dans le temps, de toute façon ; imaginez donc ce qui se passerait si vous tuiez *vraiment* votre grand-père.

Enfin, passons.

Joe dit :

— Alors vous l’avez détruite. Bien sûr. Comment vous appelez-vous ?

Mais il ne répondit pas à cette question, jamais. Nous la lui avons posée plusieurs fois encore, et puis nous avons fini par l'appeler « professeur ».

Il vida son verre et le remplit de nouveau très lentement. Il ne nous offrit pas de nous servir, et nous sirotâmes tous nos bières.

— Bon, continuez, dis-je alors. Qu'est-ce qui est arrivé aux dinosaures ?

Mais il ne s'adressa pas à nous tout de suite. Il fixait du regard le milieu de la table et s'adressait à elle.

— Je ne sais pas combien de fois Carol m'a envoyé dans le passé – quelques minutes ou quelques heures – avant que je fasse le grand saut. Je ne m'intéressais pas aux dinosaures. Je voulais seulement voir jusqu'où la machine m'enverrait avec l'énergie dont je disposais. J'imagine que c'était dangereux, mais la vie est-elle si merveilleuse ? On était alors en guerre... une vie de plus ou de moins ?

On aurait dit qu'il caressait son verre comme s'il pensait aux choses en général, puis il semblait passer curieusement d'une réflexion à une autre, et il poursuivait :

— Il faisait un temps ensoleillé et clair, dit-il. Sec et rude. Il n'y avait pas de marécages, pas de fougères. Rien de tout le fourbi du crétacé que nous associons aux dinosaures... En tout cas, je pense que c'est ce qu'il a dit. Je n'ai jamais compris les grands mots, et par la suite, je m'accrocherai uniquement à ce que je peux me rappeler. J'ai vérifié l'orthographe de tous les mots, et je dois reconnaître que malgré tout l'alcool qu'il ingurgitait, il s'exprimait sans bredouiller.

C'est peut-être ce qui nous a gênés. Il semblait tout connaître, et tout lui sortait de la bouche comme si de rien n'était.

Il poursuivit.

— C'était une période éloignée, certainement le crétacé. Les dinosaures étaient déjà en voie de disparition... tous, à l'exception de ces petites choses, avec leurs ceintures de métal et leurs fusils.

Je crois que Joe piqua pratiquement du nez dans sa bière. Il faillit lâcher son verre quand le professeur fit cette déclaration avec une certaine tristesse.

Joe avait l'air furieux.

— *Quelles* petites choses, avec les ceintures de métal de qui, et quels fusils ?

Le professeur le regarda l'espace d'une seconde, et laissa son regard s'abîmer de nouveau dans le vague.

— C'étaient de petits reptiles, d'environ un mètre vingt de haut. Ils se tenaient sur leurs pattes postérieures avec une grosse queue derrière, et ils avaient de petits avant-bras avec des doigts. Autour de leur taille, étaient attachées de larges ceintures de métal, auxquelles pendaient des fusils... Et ce n'étaient pas des fusils qui envoyaient des plombs. C'étaient des projecteurs d'énergie.

— C'était quoi ? demandai-je. Dites donc, ça se passait quand ? Il y a des millions d'années ?

— C'est exact, dit-il. C'étaient des reptiles. Ils avaient des écailles et pas de paupières, et ils pouvaient probablement des œufs. Mais ils se servaient de fusils à énergie. Il y en avait cinq. Ils me bondirent dessus dès que je fus sorti de la machine. Ils devaient être des millions sur toute la surface de la terre... des millions. Éparpillés partout. Ils devaient être alors les Maîtres de la Création.

J'imagine que ce fut alors que Ray pensa qu'il allait le prendre en défaut, parce qu'il prit cet air entendu qui vous donne des envies de le mettre k.o. en le frappant avec une chope vide, parce que avec une pleine, on gaspillerait de la bière.

— Allons, professeur, dit-il, des millions, hein ? N’y a-t-il pas des gars qui consacrent tout leur temps à chercher de vieux os et à les tripoter, jusqu’à ce qu’ils découvrent à quoi ressemblait un dinosaure ? Les muséums sont pleins de ces squelettes, non ? Eh bien, où y en a-t-il un qui porte une ceinture de métal ? S’il y en avait des millions, que sont-ils devenus ? Où sont les os ?

Le professeur soupira. C’était un vrai soupir, un soupir triste. Peut-être comprenait-il pour la première fois qu’il parlait à trois types en bleus de travail dans un bar. Ou peut-être cela lui était-il indifférent.

— On ne trouve pas beaucoup de fossiles, dit-il. Pensez au grand nombre d’animaux qui vivaient sur la Terre... Et pensez aussi au nombre de fossiles que nous trouvons... Et ces lézards étaient intelligents. Ne l’oubliez pas. Ils n’allaient pas se faire prendre dans des amoncellements de neige ou de boue, ou tomber dans la lave, si ce n’est vraiment par accident. Pensez à la rareté des fossiles d’hommes – même de ces hommes-singes à l’intelligence inférieure d’il y a un million d’années.

Il regarda son verre à moitié plein et le fit tourner et tourner encore dans ses mains.

— De toute façon, dit-il, qu’est-ce que les fossiles montreraient ? Des ceintures de métal sont détruites par la rouille et il n’en reste rien. Ces petits lézards étaient à sang chaud. Je le *sais*, mais on ne peut le montrer à partir d’os fossilisés. Bon Dieu, et alors ? D’ici un million d’années, pourrait-on dire à quoi ressemble New York à partir d’un squelette humain ? Pourrait-on distinguer un homme d’un gorille à partir des os, et se représenter qui a construit une bombe atomique, et qui mangeait des bananes dans un zoo ?

— Dites donc, protesta énergiquement Joe, n’importe quel pauvre type peut distinguer le squelette d’un gorille de celui d’un homme. L’homme a un cerveau plus volumineux. N’importe quel imbécile vous dira lequel des deux était intelligent.

— Vraiment ?

Le professeur eut une sorte de rire intérieur, comme si tout cela était si simple et évident qu'il était scandaleux de perdre ainsi son temps.

— Vous jugez de tout en partant du type de cerveau que les hommes sont parvenus à acquérir. L'évolution a diverses façons de faire les choses. Les oiseaux volent d'une certaine façon ; les chauves-souris volent d'une autre façon. La vie a beaucoup de tours dans son sac... Quelle proportion de votre cerveau pensez-vous utiliser ? Environ un cinquième. C'est ce que disent les psychologues. Pour autant qu'ils sachent, pour autant qu'on le sache, quatre-vingts pour cent de votre cerveau ne servent à rien du tout. Tout le monde fonctionne comme un moteur en première, à l'exception, peut-être, de quelques individus au cours de l'histoire. Léonard de Vinci, par exemple. Archimède, Aristote, Gauss, Galois, Einstein...

Je n'avais jamais entendu parler d'aucun d'eux, à l'exception d'Einstein, mais je me gardai bien de le dire. Il en mentionna d'autres encore, mais j'ai cité tous ceux dont je me souviens. Puis, il poursuivit :

— Ces petits reptiles avaient de minuscules cerveaux, peut-être de la taille d'une pièce de cinq *cents*, peut-être plus petits encore, mais ils les utilisaient dans leur totalité... Chaque neurone de leur cerveau. Il est possible que leurs ossements ne le montrent pas, mais ils étaient intelligents. Intelligents comme des hommes. Et ils étaient les maîtres de la Terre.

Puis Joe souleva une question qui était vraiment intéressante. Pendant quelques instants, j'eus la certitude qu'il tenait le professeur, et je fus terriblement heureux qu'il s'en tire si bien.

— Écoutez, professeur, dit-il, si ces lézards étaient si vigoureux, pourquoi n'ont-ils pas laissé quelque chose derrière eux ? Où sont leurs villes et leurs édifices et tous les trucs des hommes des cavernes que nous continuons à trouver, des couteaux de pierre et des choses de ce genre. Bon Dieu, si les hommes disparaissaient de la Terre, pensez au fourbi que *nous* laisserions

derrière nous. On ne pourrait guère faire plus d'un kilomètre sans tomber sur une ville. Sur des routes et sur des tas de trucs.

Mais on ne pouvait prendre le professeur en défaut. Il n'était même pas ébranlé. Il répliqua du tac au tac.

— Vous jugez encore d'autres formes de vie d'après des normes humaines. Nous construisons des villes, des routes, des aéroports, et tout ce qui nous convient... mais eux ne l'ont pas fait. Ils se situaient sur un plan différent. Tout leur mode de vie était différent d'un bout à l'autre. Ils ne vivaient pas dans des villes. Ils ne connaissaient pas l'art tel que nous l'entendons. Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'ils possédaient vraiment, parce que ça m'était si étranger que je ne pouvais pas le comprendre – à l'exception de leurs fusils. Ceux-là étaient les mêmes. C'est drôle, non... D'après tout ce que je sais, peut-être que nous nous heurtons à leurs vestiges chaque jour et que nous ne savons même pas que ce sont des vestiges.

J'en avais vraiment marre, cette fois. On *ne pouvait pas* l'avoir. Plus on était malin, plus il était malin.

— Écoutez, dis-je. Comment en savez-vous tant sur ces choses ? Qu'est-ce que vous avez fait, vous avez vécu avec elles ? Est-ce qu'elles parlaient anglais ? Ou peut-être que vous parliez lézard ? Dites-nous quelques mots en lézard.

J'imagine que je devenais furibond, moi aussi. Vous voyez ce que c'est. Un type vous dit quelque chose que vous ne croyez pas parce que c'est vraiment insensé, et vous ne pouvez l'amener à admettre qu'il ment.

Mais le professeur n'était pas furibond. Il remplit son verre, très lentement.

— Non, dit-il. Je n'ai pas parlé, et ils n'ont pas parlé. Ils se sont contentés de me regarder de leurs yeux froids, durs, fixes – des yeux de serpents – et j'ai su ce qu'ils pensaient, et j'ai pu voir qu'ils savaient ce que je pensais.

Ne me demandez pas comment c'est arrivé. C'est arrivé. Tout. Je savais qu'ils étaient partis en expédition pour chasser, et je savais qu'ils ne me laisseraient pas repartir.

Et nous cessâmes de poser des questions. Nous le regardions, simplement, puis Ray dit :

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Comment vous êtes-vous échappé ?

— Cela a été facile. Un animal est passé en courant au sommet de la colline. Il était long – peut-être trois mètres – étroit, et il courait presque à ras du sol. Les lézards se sont excités. Je sentais l'excitation naître par vagues. C'était comme s'ils m'oubliaient dans un éclair brûlant, et collectif, de désir sanguinaire... et ils se sont éloignés. Je suis revenu vers la machine, et, à mon retour, je l'ai détruite.

C'était la fin la plus terne qu'on ait jamais entendue. Joe fit un bruit de gorge.

— Et alors, qu'est-ce qui est arrivé aux dinosaures ?

— Oh, vous ne voyez pas ? Je pensais que c'était assez clair... Cela a été l'œuvre de ces petits lézards intelligents. C'étaient des chasseurs – par instinct et de propos délibéré. C'était leur marotte dans la vie. Ils ne faisaient pas ça pour se nourrir ; mais pour se distraire.

— Et ils ont simplement éliminé tous les dinosaures sur la Terre ?

— Tous ceux qui vivaient en ce temps-là, en tout cas. Toutes les espèces contemporaines. Vous ne pensez pas que c'est possible ? Combien de temps nous a-t-il fallu pour anéantir des troupes de bisons d'une centaine de millions de têtes ? Qu'est-il arrivé aux dodos en quelques années ? Supposons que nous nous mettions en tête de les détruire, combien de temps subsisteraient les lions, les tigres et les girafes ? Ma foi, au moment où j'ai vu ces lézards, il ne restait plus de gros gibier – pas de reptiles de plus de quatre mètres cinquante, peut-être. Tous disparus. Ces démons chassaient les petits qui détalait, et qui probablement pleuraient de tout leur cœur le bon vieux temps.

Et nous sommes, tous restés silencieux, en regardant nos verres vides et en réfléchissant. Tous ces dinosaures – gros comme des maisons – tués par des petits lézards avec des fusils. Tués pour se distraire.

Puis Joe se pencha et mit sa main sur l'épaule du professeur, doucement, et la secoua.

— Hé, professeur, dit-il, mais si c'est ainsi, qu'est-ce qui est arrivé aux petits lézards avec les fusils ? Hein ?... Y êtes-vous jamais retourné pour savoir ?

Le professeur leva les yeux avec cette espèce de regard qu'il aurait eu s'il avait été perdu.

— Vous ne voyez donc pas ! Ça avait déjà commencé à leur arriver. Je l'ai vu dans leurs yeux. Ils avaient supplanté le gros gibier – cela avait cessé d'être drôle. Alors, qu'est-ce que vous croyez qu'ils ont fait ? Ils se sont tournés vers un autre gibier – le plus gros et le plus dangereux de tous – et ils se sont vraiment amusés. Ils ont chassé ce gibier jusqu'à extermination.

— Quel gibier ? demanda Ray.

Il n'avait pas compris, mais Joe et moi avions saisi.

— Eux-mêmes, dit le professeur d'une voix forte. Ils donnèrent le coup de grâce à tous les autres et commencèrent à s'exterminer entre eux – jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul.

Et, de nouveau, nous cessâmes de parler et pensâmes à ces dinosaures – gros comme des maisons – tous exterminés par des petits lézards avec des fusils. Puis nous pensâmes aux petits lézards et à la façon dont ils durent continuer à se servir des fusils, même quand il n'y eut plus rien contre quoi les utiliser en dehors d'eux-mêmes.

Joe dit :

— Pauvres idiots de lézards.

— Ouais, dit Ray, pauvres crétins de lézards.

Et alors ce qui se passa nous épouvanta littéralement. Parce que le professeur bondit, avec des yeux qui avaient l'air de vouloir jaillir de leurs orbites et nous sauter dessus, il hurla :

— Espèces de foutus cinglés. Pourquoi est-ce que vous restez là à pleurnicher sur des reptiles morts depuis cent millions d'années. Ce fut la première forme d'intelligence sur la Terre et c'est comme ça que ça s'est terminé. C'est *fini*. Mais nous sommes la seconde intelligence – et comment, bon Dieu, pensez-vous que *nous*, nous allons finir ?

Il repoussa sa chaise et se dirigea vers la porte. Puis il s'y arrêta juste avant de disparaître, et dit :

— *Pauvre idiotie d'humanité ! Allez-y, pleurez sur elle.*

L'histoire, hélas, semble avoir une morale, et, en fait, se termine en assenant cette morale sur le crâne du lecteur. Ce n'est pas bon. Faire carrément des sermons nuit à l'efficacité d'une nouvelle. Si on ne peut résister à la tentation de rendre autrui meilleur, mieux vaut le faire subtilement.

De temps en temps, je m'écarte de cette bonne maxime et je l'oublie. *Le Jour des chasseurs* a été écrit peu de temps après que l'Union soviétique eut fait exploser sa première bombe nucléaire. C'était déjà assez moche jusque-là, si l'on considérait que les États-Unis pouvaient être tentés d'utiliser des bombes atomiques, à partir du moment où il atteindrait un certain degré d'irritation (comme en 1945), Pour la première fois, alors, la possibilité d'une véritable guerre nucléaire (une guerre dans laquelle on utiliserait des deux côtés des bombes atomiques) existait.

Nous nous sommes habitués à cette situation, maintenant, et nous n'y pensons guère, mais en 1950, il y avait beaucoup de gens qui pensaient d'une guerre nucléaire était inévitable, et dans les plus brefs délais. Cela me rendait très amer, et cette amertume se retrouve dans la nouvelle [\[7\]](#).

Le Jour des chasseurs, soit dit en passant, est aussi situé dans le cadre d'une conversation. Celle-là a lieu dans un bar. Les nouvelles de Wodehouse sur Mulliner, les nouvelles que L.Sprague de Camp et Fletcher Pratt ont situées dans le Gavagan's Bar, et les nouvelles de Clarke sur le White Hart se passaient toutes dans des bars, et je les avais lues et aimées.

Il était donc inévitable qu'un jour je veuille écrire une nouvelle sous la forme d'une conversation dans un bar. Le seul ennui, c'est que je ne bois pas et que je ne vais pratiquement jamais dans un bar. J'en ai donc probablement très mal rendu l'atmosphère.

Mon séjour à Boston se révéla rapidement ne pas être un obstacle à ma carrière littéraire. (En fait, rien, depuis que je me suis attaché à des recherches médicales en 1947, ne s'est révélé être un obstacle à ma carrière.)

Après avoir vécu deux mois dans un petit appartement en sous-location (du genre taudis) très proche de la faculté, nous sommes allés habiter dans les faubourgs — si on veut bien les appeler ainsi. Ni ma femme ni moi ne savions conduire quand nous sommes arrivés à Boston, et nous devions donc prendre l'autobus. Nous avions un appartement dans la ville plutôt pauvre de Somerville — un appartement sous les toits, du genre rudimentaire, où il faisait incroyablement chaud en été.

C'est là que j'ai écrit mon deuxième roman, *The Stars, Like Dust* (Doubleday, 1951), cependant qu'une petite maison d'édition dirigée par un seul homme, Gnome Press, publiait un recueil de mes histoires de robots positoniques *I Robot*[\[8\]](#), en 1950, et la première partie du cycle de Fondation, sous le titre de *Foundation*, en 1951[\[9\]](#).

En 1950, j'ai appris à conduire une voiture et, en 1951, nous avons même eu un fils, ce qui nous a plutôt surpris. Après neuf ans de mariage, nous en étions plutôt venus à croire que nous étions condamnés à ne pas avoir d'enfant. Vers la fin de l'année 1950, pourtant, il advint que l'explication de certaines manifestations physiologiques troublantes était que ma femme était enceinte. La première à me dire que cela devait être ça, je m'en souviens, fut Evelyn Gold (elle était alors Mrs. Horace Gold). J'ai ri et j'ai dit : «Non, non », mais c'était oui, oui, et David est né le 20 août 1951.

Étant ainsi devenu un écrivain prolifique, et ayant fait mes débuts dans le domaine des voitures et des enfants, j'étais prêt à tout, et je me suis mis à accepter toutes sortes de commandes.

Parmi les nombreux magazines de science-fiction, du début des années 1950, il y en avait un, par exemple, qui s'appelait *Marvel Science Fiction*. C'était la réincarnation d'un ancien *Marvel* qui avait publié neuf numéros entre 1938 et 1941. L'ancien magazine s'était spécialisé dans les histoires axées sur la sexualité, d'une façon plutôt maladroite et ridicule[\[10\]](#).

Après que *Marvel* avait reparu en 1950 (il disparut après avoir publié une demi-douzaine de numéros), on me demanda une nouvelle. J'aurais pu me souvenir du passé trouble du magazine et refuser de leur en donner une, mais je pensais à une histoire qu'il m'était impossible de ne pas écrire, parce que, comme le savent tous ceux qui me connaissent, je suis un incorrigible faiseur de calembours[\[11\]](#).

La nouvelle était Shah Guido G., et elle parut dans le numéro de novembre 1951 de *Marvel*.

Shah Guido G.

Une fois par an, Philo Plat revenait sur les lieux de son crime. C'était une sorte de pénitence. A chaque anniversaire, il escaladait la crête aride et contemplait les kilomètres de métal broyé, de béton et d'ossements.

L'endroit était désert. Les vagues de métal étaient encore épargnées par l'oxydation et la rouille, leurs dents pointues dressées en une inutile colère. Quelque part, au milieu de tout cela se trouvaient les squelettes des milliers d'êtres qui étaient morts, sans distinction d'âge ni de sexe. Leurs crânes aveugles lui donnaient l'impression de tourner vers lui des orbites vides, déchirées par la malédiction.

La puanteur avait depuis longtemps disparu du désert, et le calme régnait dans les antres des lézards. Aucun homme n'approchait de la sépulture clôturée où ce qui restait des corps gisait dans le cratère tailladé qui s'était formé dans ce dernier éboulement.

Seul Plat venait. Il y retournait chaque année, et toujours, comme pour détourner tant de regards démoniaques, il portait sa médaille d'or. Elle pendait élégamment à son cou alors qu'il se dressait sur la crête. Elle portait une courte inscription : « Au libérateur ! »

Cette fois, Fulton était avec lui. Fulton avait été jadis un inférieur, au temps qui avait précédé la catastrophe ; au temps où il y avait des supérieurs et des inférieurs.

— Je suis stupéfait, dit Fulton, que vous vouliez à toute force venir ici, Philo.

— Il faut que je vienne, répondit Philo. Vous savez que le bruit de la catastrophe a été entendu à des centaines de kilomètres. Les sismographes l'ont enregistré dans le monde entier. Mon vaisseau était presque exactement au-dessus. Les ondes de choc m'ont frappé et m'ont envoyé à des kilomètres de là. Cependant, tout ce dont je puisse me souvenir quand je pense à ce bruit, c'est ce cri composite lorsqu'à commencé la chute d'Atlantis.

— Il fallait le faire.

— Des mots, soupira Plat. Il y avait des bébés et des innocents.

— Personne n'est innocent.

— Moi non plus. Fallait-il que je fusse l'exécuteur des hautes œuvres ?

— Il fallait que ce fût quelqu'un.

Fulton était résolu.

— Considérez le monde maintenant, vingt-cinq ans après. La démocratie rétablie, l'éducation désormais universelle, la culture accessible aux masses, et la science aujourd'hui, en progrès. Deux expéditions ont déjà atterri sur Mars.

— Je sais. Je sais. Mais cela, aussi, c'était une culture. On l'appelait Atlantis parce que c'était une île qui dirigeait le monde. C'était une île dans le ciel, pas dans la mer. C'était une ville et un monde tout à la fois, Fulton. Vous n'avez jamais vu son revêtement de cristal et ses somptueux bâtiments. C'était un joyau unique, sculpté dans la pierre et le métal. C'était un rêve.

— C'était un concentré de bonheur dont l'essence était extraite du peu de choses qui était distribué à des milliards de gens ordinaires vivant sur la surface.

— Oui, vous avez raison. Oui, il fallait le faire. Mais cela aurait pu être bien différent, Fulton. Vous savez », il s'assit sur le rocher dur, croisa les

mains sur ses genoux et y enfouit son menton, « je pense parfois à ce que ce devait être l'ancien temps, quand il y avait sur la Terre des nations et des guerres. Je pense à l'extraordinaire miracle qu'a dû représenter pour les gens le moment où les Nations-Unies sont devenues pour la première fois un vrai gouvernement mondial, et à ce qu'a dû signifier, pour eux, Atlantis.

« C'était une métropole qui gouvernait la Terre mais n'en faisait pas partie. C'était un disque noir, en l'air, capable d'apparaître en n'importe quel point de la Terre à une certaine hauteur ; n'appartenant à aucune nation, mais à toute la planète. Pas le produit de l'ingéniosité d'une nation, mais la grande réalisation de toute la race – et puis, qu'est-elle devenue ? »

— Partons-nous ? demanda Fulton. Nous voulions être de retour au vaisseau avant la nuit.

— D'une certaine façon, poursuivit Plat, je suppose que c'était inévitable. La race humaine n'a jamais inventé une institution qui ne soit devenue en définitive un cancer. Il est probable qu'aux temps préhistoriques, le sorcier qui commençait par être le dépositaire de la sagesse de la tribu finissait par être l'ultime obstacle au progrès de la tribu. Dans la Rome antique, l'armée de citoyens...

Fulton le laissait parler – patiemment. C'était un étrange écho du passé. Et il devait y avoir eu d'autres yeux posés sur lui en ce temps-là, attendant patiemment, tandis qu'il parlait.

— ...l'armée de citoyens, qui défendait les Romains contre tous ceux qui venaient de Véies à Carthage, est devenue la garde prétorienne de métier qui a trahi l'empereur et fait payer tribut à tout l'empire. Les Turcs ont créé les janissaires, leur avant-garde invincible contre l'Europe, et le sultan a fini comme esclave de ses esclaves janissaires. Les barons de l'Europe du Moyen Age ont protégé les serfs contre les Scandinaves et les Magyars, puis ils sont devenus, six cents ans plus tard, une aristocratie parasite qui ne contribuait plus à rien.

Plat pris conscience du regard patient posé sur lui et dit :

— Ne me comprenez-vous pas ?

L'un des techniciens les plus audacieux dit :

— Avec votre aimable permission. Supérieur, il faut que nous nous mettions au travail.

— Oui, j'imagine qu'il le faut.

Le technicien avait l'air désolé. Ce supérieur était bizarre. Bien qu'il débitât des absurdités, il demandait des nouvelles de leurs familles, leur disait qu'ils étaient des types bien, et que leur travail les rendait meilleurs que les supérieurs.

Il expliqua donc :

— Vous comprenez, il y a un nouveau chargement de granit et d'acier pour le nouveau théâtre et il faut que nous changions la distribution d'énergie. Cela devient très difficile. Les supérieurs refusent de nous entendre.

— Eh bien, c'est ce que je veux dire, Il faut que vous les *obligiez* à vous entendre.

Mais ils se contentaient de le regarder fixement et, en cet instant précis, une idée s'insinua doucement dans l'inconscient de Plat.

Léo Spinney l'attendait à l'étage de cristal. Il avait le même âge que Plat, mais il était plus grand et bien plus beau. Le visage de Plat était mince, ses yeux étaient d'un bleu porcelaine, et il ne souriait jamais. Spinney avait un nez droit et des yeux bruns qui semblaient rire sans cesse.

Spinney lui cria :

— Nous allons rater la partie.

— Je ne veux pas y aller, Léo. Je t'en prie.

— Encore avec les techniciens ? demanda Spinney. Pourquoi perds-tu ton temps ?

— Ils travaillent, dit Plat. Je les respecte. De quel droit est-ce que nous, fainéantons ?

— Devrais-je mettre le monde tel qu'il est en question alors qu'il me convient si bien ?

— Si tu ne le fais pas, quelqu'un te posera des questions un jour ou l'autre.

— Ça sera un jour ou l'autre, pas aujourd'hui. Et, franchement, tu ferais mieux de venir. Le Sekjen a remarqué que tu n'assistais jamais aux jeux, et il n'aime pas ça. Personnellement, je crois que des gens sont allés lui parler de tes conversations avec les techniciens, et de tes visites à la surface. Il pourrait même penser que tu fraies avec les inférieurs.

Spinney rit de bon cœur, mais Plat ne dit rien. Ça ne leur ferait pas de mal de frayer un peu plus avec les inférieurs, d'apprendre quelque chose sur ce qu'ils pensaient. Atlantis avait ses fusils et ses bataillons d'Ondes. Elle pourrait apprendre un jour ou l'autre que ce n'était pas suffisant. Pas suffisant pour sauver le Sekjen.

Le Sekjen ! Plat avait envie de cracher. Le titre complet était « Secrétaire général des Nations-Unies ». Deux siècles auparavant, c'était une fonction élective ; une fonction honorable. Maintenant un homme comme Guido Garshthavastra pouvait l'occuper parce qu'il pouvait prouver qu'il était le fils de son père et tout aussi dénué de valeur que lui.

« Guido G. », c'est ainsi que l'appelaient les inférieurs de la surface. Et d'ordinaire, avec amertume, « Shah Guido G. », parce que « Shah » avait été le titre d'une lignée de despotes orientaux. Les inférieurs le connaissaient bien pour ce qu'il était. Plat voulait le dire à Spinney, mais ce n'était pas encore le moment.

Les vrais jeux avaient lieu dans la haute stratosphère, à cent cinquante kilomètres au-dessus d'Atlantis, bien que l'Ile-Ciel soit elle-même à trente kilomètres au-dessus du niveau de la mer. L'immense amphithéâtre était plein, et le globe rayonnant, en son centre, retenait tous les regards. Chacun des minuscules croiseurs monoplaces, très haut au-dessus, était représenté par son symbole personnel incandescent, de la couleur qui appartenait à la flotte dont il faisait partie. Les petites étincelles reproduisaient exactement en miniature les mouvements des vaisseaux.

Le jeu était commencé quand Plat et Spinney s'installèrent à leur place. Les petites taches étincelaient déjà, se dirigeant l'une vers l'autre, s'effleurant et se ratant, changeant de cap.

Un grand tableau d'affichage indiquait l'évolution de la bataille en symboles conventionnels que Plat ne comprenait pas. Il y avait un enchevêtrement d'acclamations saluant telle flotte ou telle autre, ou des vaisseaux particuliers.

En haut, sous un dais, se trouvait le Sekjen, le Shah Guido G. des inférieurs. Plat le voyait très mal, mais il pouvait distinguer nettement la sphère de jeu modèle réduit qui était là pour son usage personnel.

Plat assistait au jeu pour la première fois. Il ne comprenait rien aux plus beaux points marqués et s'interrogeait sur la raison de certains cris. Il comprenait cependant que les points étaient des vaisseaux et que les traits de lumière qui en jaillissaient en de nombreuses occasions représentaient des rayons d'énergie qui, cent cinquante kilomètres plus haut, avaient autant de réalité que pouvaient leur en donner les atomes flamboyants. Chaque fois qu'un point passait à toute vitesse, une clameur s'élevait dans le public, et elle retombait en un grand gémissement quand le point qui servait de cible changeait de cap et s'éloignait.

Puis il y eut un hurlement général, et le public, hommes et femmes jusqu'au Sekjen lui-même, bondit sur ses pieds. Un des points brillants

avait été touché et tombait, décrivant spirales sur spirales. Cent cinquante kilomètres plus haut, un vaisseau réel faisait de même ; plongeant dans l'air qui s'épaississait et qui chaufferait et consumerait sa coque en alliage de magnésium, conçue spécialement pour se réduire en cendres, en poudre inoffensive avant qu'elle n'atteignît la surface de la Terre.

Plat se détourna.

— Je m'en vais, Spinney.

Spinney cochait sa carte du parcours et disait :

— Voilà cinq vaisseaux que les Verts ont perdus cette semaine. Il faut absolument que nous en ayons d'autres encore. Il était debout, criant frénétiquement : « Un autre ! »

Le public reprenait le cri, le psalmodiait.

— Un homme est mort dans ce vaisseau, dit Plat.

— Je te crois ! Et un des meilleurs des Verts encore. Bon Dieu, c'est drôlement bien.

— Est-ce que tu réalises qu'un homme est mort.

— Ce ne sont que des inférieurs. Qu'est-ce qui t'embête ?

Plat se fraya lentement un chemin au milieu des rangées de gens. Quelques-uns le regardèrent et murmurèrent. La plupart n'avaient d'yeux que pour la sphère du jeu. Il y avait, tout autour de lui, une douce senteur et, dans le lointain, perçant de temps en temps au milieu des cris, des vagues assourdies de musique douce. Alors qu'il franchissait une des portes principales, un hurlement ébranla l'air derrière lui.

Plat combattit désespérément une envie de vomir.

Il fit trois kilomètres à pied, puis il s'arrêta.

Des poutres d'acier oscillaient à l'extrémité des rayons diamagnétiques, et le bruit vulgaire d'ordres hurlés avec l'accent des inférieurs emplissait l'air.

Il y avait toujours des bâtiments en cours de construction sur Atlantis. Deux cents ans plus tôt, quand Atlantis était devenue le véritable siège du gouvernement, ses alignements étaient tirés au cordeau, et il y avait de vastes espaces. Mais maintenant, on en était bien loin. C'était devenu la maison du plaisir du Xanadu dont parlait Coleridge.

Le toit de cristal avait été surélevé et élargi maintes fois au cours des deux derniers siècles. Chaque fois, on lui avait donné plus d'épaisseur, si bien qu'Atlantis pouvait continuer à s'élever en toute sécurité ; plus sûrement aussi résister aux chocs éventuels de cailloux météoriques qui n'étaient pas entièrement consumés par les minces couches d'air.

Et, alors qu'Atlantis devenait plus inutile et plus attrayante, un nombre sans cesse croissant de supérieurs laissaient leurs immeubles et leurs usines aux mains de gérants et de contremaîtres et se mettaient à résider en permanence sur l'Ile-Ciel. Tous construisaient plus grand, plus haut, d'une manière plus raffinée.

Et voilà encore un autre édifice.

Les Afat étaient tenues dans un état d'obéissance passive et de respect du devoir. Le nom que l'on donnait aux femmes – si tant est, pensait Plat avec aigreur, qu'on pût les appeler ainsi – venait de l'ancienne France, du temps où la Terre était divisée en nations. Là, aussi, la transformation et la dégénérescence prévalaient. Les anciennes Afat faisaient un travail de bureau derrière les lignes. Ces créatures, qu'on appelait encore Afat, étaient des soldats de première ligne.

C'était compréhensible, Plat le savait. Bien entraînées, les femmes étaient plus loyales, plus fanatiques, moins sujettes aux doutes et aux remords que les hommes ne pourraient jamais l'être.

Il y avait toujours des Afat présentes sur les lieux quand on construisait quelque chose, parce que la construction était le travail des inférieurs, et que les inférieurs, à Atlantis, devaient être surveillés. Exactement comme ceux de la surface devaient être intimidés. Dans les seules cinquante dernières années, l'artillerie atomique à longue portée qui garnissait le dessous d'Atlantis avait été doublée, puis triplée.

Il regarda la poutre qui descendait doucement, deux hommes se lançant mutuellement des ordres tandis qu'elle se mettait en place. Bientôt, il n'y aurait plus de place pour de nouveaux bâtiments à Atlantis.

L'idée qui avait frappé son inconscient plus tôt dans la journée, effleura son conscient.

Les narines de Plat se dilatèrent.

Le nez de Plat se contracta nerveusement quand il sentit une odeur d'huile et de machines. Plus que la majorité des supérieurs gavés de parfum, il était habitué aux odeurs de toutes sortes. Il était allé sur la surface et il avait senti l'odeur puissante de ses champs cultivés et des fumées de ses villes.

Il dit au technicien :

— Je pense sérieusement à construire une nouvelle maison, et j'aimerais avoir votre avis sur le meilleur emplacement possible.

Le technicien était ébahi et content.

— Merci, Supérieur. Cela devient si difficile de s'arranger pour disposer de l'énergie nécessaire.

— C'est pour cela que je m'adresse à vous.

Ils parlèrent longuement Plat posa beaucoup de questions et, lorsqu'il revint à l'étage de cristal, il se perdit dans un dédale de spéculations. Deux

jours passèrent pendant lesquels il fut assailli par le doute. Puis il se rappela le point, décrivant spirales sur spirales, et le regard jeune, étonné, que Spinney avait posé sur lui en disant : « Ce ne sont que des inférieurs. »

Il prit une décision et sollicita une audience auprès du Sekjen.

La voix traînante du Sekjen accentuait un ennui qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. Il dit :

— Les Plat sont de bonne famille, et pourtant vous vous amusez avec les techniciens. On m'a dit que vous leur parliez d'égal à égal. J'espère bien qu'il ne deviendra pas nécessaire de vous rappeler que vos biens sur la surface exigent que vous y prêtiez attention.

Cela aurait signifié, bien sûr, l'exil d'Atlantis.

— Il est nécessaire de surveiller les techniciens, Sire, dit Plat. Ils sont d'extraction inférieure.

Le Sekjen fronça les sourcils.

— C'est le travail de notre commandante Afat. Elle s'occupe de ces choses-là.

— Elle fait de son mieux, je n'en doute pas, Sire, mais je me suis lié d'amitié avec les techniciens. Ils ne sont pas sûrs. Aurais-je d'autres raisons de me salir les mains avec eux, si ce n'était la sécurité d'Atlantis ?

Le Sekjen écoutait. D'abord, d'un air de doute ; puis, avec de la peur sur son visage mou.

— Je les ferai mettre en prison...

— Doucement, Sire, dit Plat. Nous ne pouvons nous débrouiller sans eux, en attendant, puisque aucun de nous ne peut manier les fusils et les

antigravs. Il serait préférable de ne pas leur donner l'occasion de se rebeller. Dans quinze jours, le nouveau théâtre sera inauguré, avec des jeux et des fêtes.

— Et qu'ont-ils l'intention de faire alors ?

— Je n'en suis pas encore sûr, Sire. Mais j'en sais assez pour vous conseiller d'envoyer une division d'Afat à Atlantis. Secrètement, bien sûr, et à la dernière minute afin que les rebelles n'aient plus le temps de changer les plans qu'ils ont mis au point. Ils devront les abandonner tout à fait, et quand on a laissé passer le moment propice, on ne peut jamais le retrouver. Je vous en dirai plus par la suite. Si c'est nécessaire, nous formerons de nouveaux hommes. Il serait dommage, Sire, d'en parler à quiconque à l'avance. Si les techniciens apprennent prématurément les mesures que nous prenons contre eux, les choses pourraient tourner mal.

Le Sekjen, qui avait posé sa main couverte de bagues sur son menton, réfléchit... et le crut.

Shah Guido G., pensait Philo Plat. Tu passeras à la postérité sous le nom de Shah Guido G.

Philo Plat observait l'animation, dans le lointain. Les places centrales d'Atlantis grouillaient de monde. C'était bien. Il avait eu lui-même du mal à se débrouiller pour s'échapper. Et il était temps, puisque la division d'Afat sillonnait déjà le ciel avec ses vaisseaux.

Elles manœuvraient maintenant nerveusement, prenant avec précision leur ultime position au-dessus de l'immense aérodrome surélevé qui pouvait parfaitement recevoir tous leurs vaisseaux à la fois.

A présent, les croiseurs descendaient à la verticale, en formation de parade. Plat jeta un regard rapide vers la cité proprement dite. La foule était devenue plus silencieuse, tandis qu'elle regardait cette démonstration qui

ne figurait pas au programme, et Plat eut l'impression de n'avoir jamais vu autant de supérieurs en même temps sur l'Ile-Ciel. Pendant un moment, il ressentit une dernière inquiétude. Il était encore temps de donner l'alerte.

Et cela au moment précis où il savait qu'il n'était plus temps. Les croiseurs descendaient à toute vitesse. Il devrait se presser s'il voulait s'échapper sur son petit engin personnel. Il se demanda avec écœurement, au moment même où il prenait les commandes, si ses amis de la surface avaient reçu son avertissement de la veille, ou le croiraient s'ils l'avaient reçu. S'ils ne pouvaient agir rapidement, les supérieurs se remettraient déjà du premier coup, même si le coup était dévastateur.

Il était dans l'air quand les Afat atterrirent, sept mille cinq cents vaisseaux en forme de larme couvrant l'aérodrome comme un filet qui s'abat. Plat fit prendre de l'altitude à son vaisseau. Il était aux aguets...

Et Atlantis s'obscurcit ! C'était comme une chandelle sur laquelle se serait refermée une main puissante. A un moment, elle embrasait la nuit à soixante-quinze kilomètres à la ronde ; le moment d'après, elle était noire sur du noir.

Pour Plat, les milliers de cris se fondirent en un unique cri de peur, aigu, grêle, perdu, et les ondes de choc de l'écrasement d'Atlantis sur la Terre vinrent frapper son vaisseau et le projetèrent au loin.

Il ne devait jamais cesser d'entendre ce cri.

Fulton dévisageait Plat.

— Avez-vous jamais raconté cela à quelqu'un ? dit-il.

Plat secoua la tête.

Fulton revint aussi, par la pensée, un quart de siècle en arrière.

— Nous avons reçu votre message, naturellement. C'était difficile à croire, comme vous le pensiez. Beaucoup avaient peur que ce soit un piège, même quand arriva la nouvelle de la chute. Mais... ma foi, c'est de l'histoire. Les supérieurs qui restaient, ceux qui étaient sur la surface, étaient démoralisés, et, avant qu'ils aient pu se reprendre, on en finit avec eux.

« Mais, dites-moi », il se tourna vers Plat avec, soudain, une vive curiosité. « Qu'est-ce que vous avez fait ? On a toujours supposé que vous aviez saboté les stations d'énergie. »

— Je sais. La vérité est bien moins romantique, Fulton » Le monde préfère toujours croire à ses mythes. Passons.

— Puis-je connaître la vérité, moi ?

— Si vous voulez. Comme je vous l'ai dit, les supérieurs bâtaient, bâtaient jusqu'à saturation. Les rayons d'énergie antigrav devaient supporter un poids en bâtiments, en canons et en coques protectrices qui avait doublé et triplé au cours des ans. Toutes les demandes que les techniciens pouvaient avoir faites pour obtenir des moteurs plus récents et plus puissants étaient repoussées, parce que les supérieurs préféraient avoir de la place et de l'argent pour leurs demeures, et qu'il y avait bien assez de puissance pour le moment.

« Les techniciens comme je vous l'ai dit, en étaient déjà arrivés au point où la construction de bâtiments individuels les inquiétait. Je les avais interrogés et j'avais découvert exactement combien était mince la marge de sécurité qui demeurerait. Ils attendaient seulement que soit achevée la construction du nouveau théâtre pour déposer une nouvelle demande. Ils n'avaient vraiment pas imaginé, pourtant, qu'à mon instigation, Atlantis serait appelée à supporter soudain le fardeau supplémentaire d'une division de cavalerie d'Afat dans leurs vaisseaux. Sept mille cinq cents vaisseaux, avec un équipage au complet !

« Quand les Afat atterrirent, ce qui représentait presque deux mille tonnes, l'alimentation en force motrice antigrav se trouva surchargée. Les moteurs

calèrent, et Atlantis ne fut plus qu'un gros rocher, à quinze kilomètres au-dessus du sol. Que pouvait faire un tel rocher sinon tomber ?»

Plat se leva. Ensemble, ils revinrent vers leur vaisseau.

Fulton ricana.

— Vous savez, dit-il, il y a une fatalité dans les noms.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, c'est qu'une fois de plus dans l'histoire, Atlantis a été victime de l'Afatuité.

Maintenant que vous avez lu l'histoire, vous vous rendez compte que tout le truc est fait pour arriver à ce jeu de mots tocant, non ? En fait, une personne s'avança vers moi et, d'un air de profond dégoût, me dit : « Bon, *Shah Guido G.* n'est rien d'autre qu'une shaggy-dog story. »

— Bien sûr, dis-je, et si vous divisez le titre en deux parties au lieu de trois, vous avez *Shahgui Dog*, alors, vous ne croyez pas que je le sais ?

En d'autres termes, le titre est un jeu de mots, aussi.

David étant en route, nous ne pouvions, de toute évidence, rester dans cet appartement impossible de Somerville, Puisque j'étais maintenant capable de conduire une voiture, nous n'étions plus liés aux lignes d'autobus et nous pouvions aller plus loin. Au printemps 1951, nous emménageâmes donc dans un appartement à Waltham, dans le Massachusetts. C'était nettement mieux que l'ancien appartement, bien qu'il y fit aussi joliment chaud en été.

Il y avait deux minuscules bibliothèques encastrées dans le mur du living-room de l'appartement, et je m'en servis pour y mettre mes propres livres

par ordre chronologique. J'en étais à dix-sept livres quand j'habitais là. Lorsque mon manuel de biochimie sortit en 1952, je le mis avec les autres, à sa place. Il ne reçut pas de traitement préférentiel. Je ne voyais nullement en quoi un manuel scientifique pouvait prétendre à une plus grande respectabilité qu'un roman de science-fiction.

Si j'avais des ambitions, en fait, ce n'était pas dans le sens de la respectabilité. Je persistais à vouloir écrire des trucs drôles.

L'humour est une drôle de chose, pourtant...

D'accord, l'humour est une chose très spéciale, si on a un préjugé contre les jeux de mots spirituels. Il n'y a pas moyen d'être presque drôle, ou modérément drôle, ou moyennement drôle, ou passablement drôle. On est drôle ou on ne l'est pas, et il n'y a rien entre les deux. Et, en général, c'est l'écrivain qui pense qu'il est drôle, et le lecteur qui pense qu'il ne l'est pas.

Naturellement, alors, l'humour n'est pas une entreprise dans laquelle un homme devrait se lancer à la légère ; surtout dans les premiers temps de sa carrière quand il n'a pas encore appris à manier ses outils. Et pourtant, presque tout écrivain débutant s'essaie à l'humour, convaincu que c'est une chose facile à faire.

Je ne fis pas exception à la règle. Après avoir écrit et essayé de placer quatre nouvelles et n'en avoir encore vendu aucune, je sentis déjà qu'il était temps d'écrire une histoire drôle. Je m'exécutai. C'était *Ring Around the Sun*[\[12\]](#), que je réussis effectivement à vendre et qui fut, par la suite inclus dans *The Early Asimov*.

Je ne pensais pas que c'était une réussite dans le genre, même au temps où je l'avais écrit. Pas plus que je ne pensais qu'étaient vraiment drôles d'autres nouvelles drôles sur lesquelles je me suis fait la main, comme *Christmas on Ganymède*[\[13\]](#) (également dans *The Early Asimov*) et *Robot AL-76 Goes Astray*[\[14\]](#) (inclus dans *The Rest of the Robots*, Doubleday, 1964).

Ce ne fut qu'en 1952 (à mon avis, seulement ; j'ignore ce que vous en pensez) que j'atteignis mon but. J'écrivis deux nouvelles, *Flûte, flûte et*

flûtes ! et *Le Doigt du singe*, dans lesquelles je pensais vraiment y être parvenu. Je gloussais en les parcourant, et je parvins à les refiler toutes les deux à *Startling Stories*, où elles furent publiées dans deux numéros consécutifs, *Flûte, flûte et flûtes !* dans le numéro de janvier 1953, et *Le Doigt du singe* dans celui de février 1953.

Et, très cher lecteur, si vous ne pensez pas qu'elles sont drôles, faites votre possible pour ne pas me le dire. Laissez-moi mes illusions.

Flûte, flûte et flûtes !

Ce fut le smoking qui me trompa et, pendant deux secondes, je ne le reconnus pas. Pour moi, ce n'était qu'un client éventuel, le premier à franchir ma porte en une semaine... et il avait fière allure.

Même en portant un smoking à dix heures moins le quart du matin, il avait fière allure. Quinze centimètres de poignet osseux et vingt-cinq centimètres de main noueuse dépassaient de sa manche ; le dessus de ses chaussures et le bas de son pantalon ne joignaient pas tout à fait leurs efforts ; pourtant, il avait fière allure.

Puis, j'ai regardé son visage, et ce n'était pas du tout un client. C'était mon oncle Otto. La beauté s'était envolée. Comme d'habitude, le visage de mon oncle Otto ressemblait à celui d'un chien de Saint-Hubert qui vient juste de se faire botter l'arrière-train par son meilleur ami.

Je n'eus pas une réaction très originale. Je dis : « Oncle Otto ! »

Vous l'auriez reconnu aussi, si vous aviez vu ce visage. Quand on publia son portrait sur la couverture de Time, il y a environ cinq ans (c'était en 57 ou en 58), 204 lecteurs au total écrivirent à la direction pour dire qu'ils n'oublieraient jamais ce visage. Certains ajoutèrent des commentaires sur les cauchemars. Si vous désirez connaître le nom complet d'Otto, c'est Otto Schlemmelmayer. Mais n'en tirez pas de conclusions hâtives. C'est le frère de ma mère. Personnellement, je m'appelle Smith.

Il dit : « Harry, mon petit », et il poussa un gémissement.

Intéressant, mais pas éclairant.

— Pourquoi ce smoking ? demandai-je.

— Je l'ai loué, dit-il.

— D'accord. Mais pourquoi le portes-tu le matin ?

— C'est déjà le matin ?

Il jeta un regard vague autour de lui, puis il se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors.

C'est ça, mon oncle Otto Schlemmelmayer.

Je lui affirmai que c'était le matin et, en faisant un effort, il en déduisit qu'il avait dû marcher dans les rues de la ville pendant toute la nuit.

Il enleva une poignée de doigts de son front pour dire :

— Mais j'étais si bouleversé, Harry. Au banquet...

Les doigts s'agitèrent pendant une minute puis se replièrent pour former un quart de poing qui s'abattit et fit voler en éclats le dessus de mon bureau.

— Mais c'est fini. À partir de maintenant, je fais les choses à ma façon.

Mon oncle Otto disait cela depuis que l'affaire de l'« Effet Schlemmelmayer » avait démarré. Cela vous surprend peut-être. Peut-être pensez-vous que c'est l'Effet Schlemmelmayer qui a rendu mon oncle Otto célèbre. Ma foi, cela dépend de la façon dont on le considère.

Il découvrit l'effet en 1952, et il y a de fortes chances pour que vous en sachiez autant que moi sur le sujet. Bref, il inventa un relais de germanium de nature telle qu'il était sensible aux ondes télépathiques, ou, en tout cas, aux champs électromagnétiques des cellules du cerveau. Il s'acharna pendant des années à construire un tel relais dans une flûte, de façon qu'elle puisse jouer de la musique sous la pression de la seule pensée. C'était son amour, sa vie, cela allait révolutionner la musique. Tout le monde serait capable de jouer ; pas besoin de compétence technique – la pensée suffisait.

Puis, il y a cinq ans, un jeune type de Consolidated Arms, Stephen Wheland, modifia l'Effet Schlemmelmayer et en renversa le processus. Il inventa un champ d'ondes supersoniques qui pourrait, en passant par un relais de germanium, activer le cerveau, l'électrocuter, et tuer un rat à six mètres. Un rat, mais aussi on le découvrit plus tard, des hommes.

Après cela, Wheland reçut une prime de dix mille dollars, et de l'avancement, tandis que les principaux actionnaires de Consolidated Arms se mirent à gagner des millions quand le gouvernement acheta les brevets et passa ses commandes.

Mon oncle Otto ? Il eut droit à la couverture de Time.

Après cela, tous ceux qui étaient proches de lui, disons à quelques kilomètres, surent qu'il avait à se plaindre. Certains pensaient que c'était parce qu'il n'avait pas touché d'argent, d'autres, que, de sa grande découverte, on avait fait un instrument de guerre et de massacre.

Tu parles ! c'était sa flûte ! C'était vraiment le ressort déglingué dans le sommier de sa vie. Pauvre oncle Otto ! Il aimait sa flûte, il l'emportait partout avec lui, prêt à faire sa démonstration. Elle reposait dans son étui spécial sur le dossier de la chaise de l'onde quand il mangeait, et à la tête de son lit quand il dormait. Les matinées du dimanche dans les laboratoires de physique de l'université étaient devenues épouvantables à cause des sons émis par la flûte de mon oncle, laquelle, sous contrôle mental imparfait, se taillait un chemin dans quelque chant folklorique allemand larmoyant.

L'ennui, c'était qu'aucun industriel ne voulait s'y intéresser. Dès que fut révélée son existence, le syndicat des musiciens menaça de réduire au silence toutes les demi-croches du pays. Les diverses industries du spectacle attirèrent l'attention de leurs amis ayant quelque influence auprès des législateurs et les transformèrent en brigades d'intervention immédiate ; et le vieux Pietro Faranini lui-même mit sa baguette de chef d'orchestre sur son oreille et fit de ferventes déclarations à la presse sur la mort imminente de l'art.

L'oncle Otto ne s'en remit jamais.

Il disait : « Hier étaient mes derniers espoirs. Consolidated m'informe qu'on va en mon honneur un banquet donner. Qui sait, je me dis. Peut-être qu'ils ma flûte achèteront »

Sous l'effet de la tension nerveuse l'ordre des mots dans les phrases de mon oncle a tendance à glisser de l'anglais à l'allemand.

L'affaire m'intriguait,

— En voilà une idée, dis-je. Un millier de flûtes géantes cachées dans des endroits clés en territoire ennemi claironnant des annonces publicitaires en chantant d'une voix juste assez dénuée d'intonation pour que...

— Du calme ! Du calme !

Mon oncle Otto frappa mon bureau du plat de la main avec un bruit de coup de pistolet, et le calendrier en matière plastique en bondit de peur et tomba raide mort.

— De ta part aussi des moqueries ? Où est ton respect ?

— Excuse-moi, oncle Otto.

— Alors, écoute. J'ai assisté au banquet, et ils ont fait des discours sur l'Effet Schlemmelmayer et sur la façon dont il mettait en valeur la puissance de l'esprit. Et alors quand je pensais qu'ils annonceraient qu'ils voulaient ma flûte acheter, ils m'ont donné ça !

Il sortit une chose qui ressemblait à une pièce d'or de deux mille dollars et me la lança. J'esquivai.

Si elle avait atteint la fenêtre, elle serait passée au travers et aurait défoncé le crâne d'un passant. Je la ramassai. Au poids, on pouvait dire que ce n'était que du plaqué. Sur une face, on lisait : « Récompense d'Elias Bancroft Sudford » en gros caractères, et « au Dr Otto Schlemmelmayer

pour sa contribution à la science » en petits caractères. Sur l'autre face, il y avait un profil, évidemment pas celui de mon oncle. En fait, ça ne ressemblait pas à une quelconque race de chien, plutôt de cochon.

— C'est, dit mon oncle, Elias Bancroft Sudford, président de la Consolidated Arms !

Il poursuivit :

— Alors, quand j'ai vu que c'était tout, je me suis levé et très poliment j'ai dit : « Messieurs, écrasez-vous ! » et je suis sorti.

— Et tu as marché dans les rues toute la nuit, complétai-je pour lui, et tu es venu ici sans même t'être changé de vêtements. Tu es encore en smoking.

Mon oncle Otto étendit un bras, et regarda ce qu'il y avait dessus.

— Un smoking ? dit-il.

— Un smoking, dis-je.

Ses longues et grosses joues se couvrirent de rougeurs, et il rugit :

— Je viens ici pour quelque chose de toute première importance, et tu insistes pour de ne rien d'autre que des smokings parler. Mon propre neveu !

Je laissai passer l'orage. Mon oncle Otto est l'élément brillant de la famille et, sauf pour l'empêcher de tomber dans les égouts ou de passer par des fenêtres, nous, les idiots, nous évitons de l'agacer.

— Et que puis-je faire pour toi, oncle ?

J'essayai de donner à ma question un petit air précis ; j'essayai de mettre nos relations sur le plan avocat-client.

Il attendit, solennel, et dit :

— J'ai besoin d'argent.

Il avait frappé à la mauvaise porte.

— Oncle, dis-je, pour le moment je n'ai pas...

— Je ne pensais pas à toi, dit-il.

Je me sentis mieux.

— Il y a, poursuivit-il, un nouvel Effet Schlemmelmayer ; un bien meilleur. Celui-là, dans les journaux scientifiques, je n'ai pas publié. Ma grande gueule fermée je garde. Entièrement à moi il est.

Tout en parlant, il dirigeait un orchestre fantôme de son poing osseux.

— Avec ce nouvel effet, enchaîna-t-il, je ferai de l'argent et ma propre usine de flûtes ouvrira.

— Bien, dis-je, en pensant à l'usine et en mentant.

— Mais je ne sais pas comment ?

— Mauvais, dis-je en pensant à l'usine et en mentant.

— L'ennui, c'est que j'ai un esprit brillant. Je suis capable de concevoir des idées qui dépassent les gens ordinaires. Seulement, Harry, je ne suis pas capable de concevoir des moyens pour gagner de l'argent. C'est un talent que je n'ai pas.

— Mauvais, dis-je, sans mentir le moins du monde.

— Alors je suis venu te consulter comme avocat.

Je ricanai doucement d'un léger ricanement désapprobateur.

— Je suis venu te voir, poursuivit-il, pour que tu m'aides avec ton cerveau d'avocat tortueux, menteur, sournois, malhonnête.

Je classai mentalement la remarque dans la rubrique des compliments inattendus, et je dis :

— Je t’aime, aussi, oncle Otto.

Il devait avoir senti l’ironie car il devint rouge de colère et cria :

— Ne sois pas susceptible. Sois comme moi, patient, compréhensif, coulant, lourdaud. Qui dit quelque chose de toi comme homme ? Comme homme, tu es un imbécile honnête, mais comme avocat, tu dois être un filou. Tout le monde sait ça.

Je soupirai. L’Association des avocats m’avait averti qu’il y aurait des jours comme ça.

— Qu’est-ce que c’est ton nouvel effet, oncle Otto ? demandai-je.

— Je peux remonter dans le temps, dit-il, et sortir des choses du passé.

J’agis rapidement. De la main gauche, je saisis ma montre dans la poche inférieure gauche de ma veste, la sortis et la consultai avec toute l’anxiété dont je pouvais faire preuve. De la main droite, je pris le téléphone.

— Ma foi, oncle, dis-je chaleureusement, je viens de me souvenir d’un rendez-vous extrêmement important pour lequel j’ai déjà des heures de retard. Toujours heureux de te voir. Et maintenant, je crains de devoir te dire au revoir. Oui, monsieur, vous voir a été un plaisir, un véritable plaisir. Eh bien, au revoir. Oui, monsieur...

Je faillis décrocher le téléphone. Je m’arrêtais effectivement, mais la main de mon oncle était sur la mienne et appuyait. Il n’y eut pas de combat. Ai-je dit que mon oncle faisait jadis partie de l’équipe de lutte d’Heidelberg, en 1932 ?

Il saisit mon coude, doucement (pour lui) et je me trouvai debout. C’était une grande économie d’effort musculaire (pour moi).

— A mon laboratoire, dit-il, allons.

Il, à son laboratoire, alla. Et comme je n'avais ni couteau ni désir de couper mon bras gauche à la hauteur de l'épaule, je, à son laboratoire, allai aussi...

Le laboratoire de mon oncle est au bout d'un couloir et en tournant le coin dans l'un des bâtiments de l'université. Depuis que l'Effet Schlemmelmayer est apparu comme quelque chose d'important, il a été dispensé de tous ses cours et laissé entièrement à lui-même. Son laboratoire s'en ressent.

— Tu ne fermes plus la porte à clef ? dis-je.

Il me regarda d'un air malicieux, son nez se plissa comme s'il reniflait.

— Elle est fermée à clef. Avec un relais Schlemmelmayer, elle est fermée à clef. Je pense à un mot... et la porte s'ouvre. Sans cela, personne ne peut entrer. Pas même le recteur de l'université. Pas même le *concierge*.

J'étais un peu excité.

— Bon Dieu, oncle Otto. Une serrure-pensée pourrait te rapporter...

— Tiens ! Je vendrais le brevet pour que quelqu'un d'autre s'enrichisse ? Après la nuit dernière ? Jamais. Sous peu, je, moi-même, riche deviendrai.

Une chose à propos de mon oncle. Il n'est pas de ces types avec qui on doit discuter à l'infini avant de pouvoir arriver à les convaincre. On sait d'avance qu'il ne sera jamais convaincu.

Je changeai donc de sujet et dis :

— Et la machine temporelle ?

Mon oncle a trente centimètres de plus que moi, il pèse quinze kilos de plus, et il est fort comme un bœuf. Quand il met ses mains autour de ma

gorge et serre, mon rôle dans la lutte se réduit à peu de choses : je vire au violacé.

J'ai donc viré au violacé.

Il a dit : « Chut ! »

J'ai pigé.

Il laissa tomber et dit :

— Personne ne sait rien du projet X. Il répéta, en insistant : Le projet X. Tu comprends ?

Je fis oui de la tête. De toute façon, je ne pouvais pas parler avec un larynx qui n'était qu'en voie de guérison.

— Je ne te demande pas, dit-il, de me croire sur parole. Je vais une démonstration te faire.

J'essayais de rester près de la porte.

— Est-ce que tu as, dit-il, un bout de papier avec ton écriture dessus ?

Je fouillai dans la poche intérieure de ma veste. J'avais des notes pour un dossier éventuel pour un client éventuel dans un prochain jour éventuel.

Oncle Otto dit :

— Ne me le montre pas. Déchire-le. En petits morceaux déchire-le, et dans ce vase les fragments mets.

Je le déchirai en cent vingt-huit morceaux.

Il les regarda d'un air pensif, et se mit à régler des boutons sur un, disons, sur une machine. Une plaque épaisse en verre opalin y était accrochée, et on aurait dit un porte-empreinte de dentiste.

Il y eut un moment d'attente. Il continuait à faire ses réglages.

Puis il dit : « *Aha !* » et j'émis une sorte de son bizarre qu'on ne peut transcrire sur le papier.

A environ cinq centimètres au-dessus de la plaque de verre, il y avait une chose qui ressemblait à un morceau de papier flou. La mise au point se fit pendant que je regardais et... oh ! ma foi ! pourquoi en faire toute une histoire ? C'étaient mes notes. Mon écriture. Parfaitement lisible, parfaitement authentique.

— On peut le toucher ?

J'étais un peu enrôlé, en partie à cause de la surprise, en partie à cause des charmantes façons qu'avait mon oncle Otto d'imposer la discrétion.

— C'est impossible, dit-il, et il passa la main au travers. Le papier demeura derrière, intact. Il ajouta : Ce n'est qu'une image à un seul foyer d'un paraboloïde à quatre dimensions. L'autre foyer est en un point du temps situé avant que tu déchires le papier.

Je passai à mon tour ma main au travers. Je ne sentis rien.

— Maintenant, regarde bien, dit-il.

Il tourna un bouton sur la machine, et l'image du papier disparut. Puis il sortit une pincée de papier du tas de petits morceaux, les jeta dans le cendrier et y mit une allumette. Il rinça le cendrier dans l'évier. Il tourna de nouveau un bouton, et le papier apparut, mais avec une différence. Il y manquait des bouts déchiquetés.

— Les morceaux brûlés ? demandai-je.

— Tout juste. La machine doit remonter dans le temps le long des hypervecteurs des molécules sur lesquelles elle est réglée, Si certaines molécules sont dans l'air dispersées », *pffutt !*

J'eus une idée.

— Suppose que tu n'aies que les cendres d'un document.

— On ne remonterait qu'à ces molécules.

— Mais elles seraient si bien réparties, fis-je remarquer, que tu pourrais avoir une photo floue de tout le document.

— Hum. Peut-être.

L'idée devenait plus excitante.

— Mais, dis, écoute, oncle Otto. Sais-tu combien paieraient les services de police pour une machine comme celle-là. Ce serait un avantage pour le...

Je m'arrêtai. Je n'aimais pas la façon dont il se raidissait. Je dis, poliment :

— Tu disais, oncle ?

Il était remarquablement calme. Il parla d'une voix qui dépassa rarement le cri.

— Une bonne fois pour toutes, mon neveu. Toutes les inventions à partir de maintenant, je les moi-même exploiterai. D'abord, il me faut un capital initial obtenir. Capital de toute autre source que la vente de mes idées. Après cela, je pour mes flûtes une usine pour fabriquer ouvrirai. Cela vient en premier. Après, après, avec mes profits, je pourrai mes machines à vecteur temps fabriquer. Mais d'abord mes flûtes. Avant tout, mes flûtes. La nuit dernière, je l'ai juré.

«Par l'égoïsme de quelques-uns, le monde de la musique a été frustré. Mon nom dans l'histoire comme meurtrier passera-t-il ? L'Effet Schlemmelmayer un moyen pour électrocuter le cerveau des hommes sera-t-il ? Ou il de la belle musique à l'esprit apportera ? Grande, merveilleuse, durable musique ? »

Il avait une main levée comme s'il exprimait un oracle et l'autre derrière son dos. Les fenêtres émettaient un ronflement strident comme si les mots

les faisaient vibrer,

— Oncle Otto, dis-je vivement, on va t'entendre.

— Alors, cesse de crier, répondit-il.

— Mais, écoute, protestai-je, comment prévois-tu d'obtenir ton capital initial, si tu n'exploites pas cet appareil.

— Je ne t'ai pas dit. Je peux obtenir une image réelle. Et si l'image a de la valeur ?

Cela avait l'air bien.

— Tu veux dire... un document perdu, un manuscrit, une édition originale disparus... des choses comme ça ?

— Ma foi, non. Il y a un ennui. Deux ennuis. Trois ennuis.

J'attendis qu'il s'arrêtât de compter, mais trois parut être le maximum.

— Quels sont-ils ? demandai-je.

— D'abord, dit-il, il faut que j'aie l'objet dans le présent pour me régler dessus ou alors je ne peux pas en trouver la source dans le passé »

— Tu veux dire que tu ne peux pas obtenir quelque chose qui n'existe pas là où tu peux le voir ?

— Oui.

— Dans ce cas, les ennuis deux et trois sont purement académiques. Mais quels sont-ils, de toute façon ?

— Je ne peux retirer qu'un gramme environ de matière du passé.

Un gramme !

— Qu'est-ce qui se passe ? Pas assez de puissance ?

— C'est un rapport exponentiel inverse, dit avec impatience mon oncle Otto. Toute la puissance de l'univers plus de deux grammes peut-être ne pourrait apporter.

Cela demeurerait encore fumeux. Je dis :

— Le troisième ennui ?

— Ma foi. Il hésita : plus les deux foyers séparés sont, plus souple le lien. Il faut une certaine distance avant que dans le présent on puisse l'amener. En d'autres termes, je dois au moins cent cinquante ans dans le passé aller.

— Je vois, dis-je (non que je visse vraiment). Récapitulons.

J'essayai de prendre l'air d'un avocat.

— Tu veux ramener quelque chose dû passé, duquel tu puisses tirer un petit capital. Ça doit être quelque chose qui existe et que tu peux voir. Ça ne peut donc pas être un objet perdu ayant une valeur historique ou archéologique. Ça doit peser moins d'un gramme. Ça ne peut donc pas être le diamant Kullinan ou quelque chose comme ça. Ça doit être vieux d'au moins, cent cinquante ans. Ça ne peut donc pas, être un timbre rare.

— Exactement, dit mon oncle Otto. Tu as saisi.

— J'ai saisi quoi ? Je réfléchis deux secondes. Je ne saurais penser à la moindre chose, dis-je. Eh bien, au revoir, oncle Otto.

Je ne pensais pas que cela marcherait, mais je fis une tentative de départ.

Ça ne marcha pas. Les mains de mon oncle Otto, s'abattirent sur mes épaules, et je me retrouvai sur la pointe des pieds au-dessus de quelques centimètres d'air.

— Tu vas chiffonner ma veste, oncle Otto.

— Harold, dit-il, en tant qu'avocat vis-à-vis d'un client, tu me dois plus qu'un rapide au revoir.

— Je n’ai pas pris d’avance sur honoraires, réussis-je à dire dans un gargouillis. Mon col de chemise commençait à me serrer sérieusement le cou. J’essayai de déglutir, et le bouton du haut partit comme un coup de fouet.

— Entre parents, une avance sur honoraires est une formalité, lança-t-il. En tant que client et en tant qu’oncle, tu me dois une loyauté absolue. Et en plus, si tu ne m’aides pas à m’en sortir, je t’attacherai les jambes autour du cou et je te dribblerai comme un ballon de basketball.

Ma foi, en tant qu’avocat, je suis toujours sensible à la logique.

— J’abandonne. Je me rends. Tu as gagné, dis-je.

Il me laissa tomber.

Et puis — c’est la chose qui me semble la plus invraisemblable quand je repense à tout cela —, j’eus une idée.

J’eus une idée formidable. Une idée extraordinaire. Celle que tout le monde a une fois dans sa vie.

Je n’ai pas tout dit à mon oncle sur le moment. Je me suis donné quelques jours pour y réfléchir. Mais je lui ai dit ce qu’il devait faire. Je lui ai dit qu’il devrait aller à Washington. Ce ne fut pas facile de le persuader, mais, d’un autre côté, si on connaît mon oncle Otto, il y a des moyens.

Je trouvai deux billets de dix dollars qui se cachaient misérablement dans mon portefeuille, et je les lui donnai.

— Je vais te faire un chèque pour payer le voyage en train, et tu pourras garder les deux billets s’il se révèle que je n’ai pas été honnête avec toi.

Il réfléchit, puis il reconnut :

— Assez idiot pour risquer vingt dollars pour rien tu n’es pas.

Il avait bien raison...

Il était de retour deux jours plus tard et déclara que la chose était réglée. Après tout, c'était exposé en public. C'était dans une boîte hermétique remplie d'azote, mais mon oncle Otto dit que ça n'avait pas d'importance. Et là-bas dans le laboratoire, à six cents kilomètres de là, la mise au point demeurerait précise. Mon oncle Otto me l'assura, également.

— Deux choses, dis-je, oncle Otto, avant que nous fassions quoi que ce soit.

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? Il poursuivit en allant un peu plus loin : Quoi ? Quoi ? Quoi ?

J'en déduisis qu'il devenait nerveux.

— Es-tu sûr, dis-je, que si nous ramenons dans le présent un morceau de quelque chose sorti du passé, ce morceau ne disparaîtra pas de l'objet tel qu'il existe maintenant ?

Mon oncle Otto fit claquer ses gros doigts et dit :

— Nous créons une matière nouvelle, nous ne volons pas l'ancienne. Pourquoi donc d'une énorme énergie besoin aurions-nous ?

Je passai au second point.

— Et, en ce qui concerne mes honoraires ?

Il vous est loisible de ne pas le croire, mais je n'avais pas encore parlé argent jusque-là. Mon oncle Otto non plus, mais alors, voici le résultat.

Sa bouche s'étira en une mauvaise imitation d'un affectueux sourire.

— Des honoraires ?

— Dix pour cent de ce que ça rapportera, expliquai-je, c'est ce que je demanderai.

Il s'en décrocha la mâchoire.

— Mais combien est-ce que ça rapportera ?

— Peut-être cent mille dollars. Ça t'en laisserait quatre-vingt-dix.

— Quatre-vingt-dix mille... Bon Dieu ! mais qu'est-ce qu'on attend ?

Il bondit sur sa machine et, en une demi-minute, l'espace au-dessus du porte-empreinte de dentiste fut illuminé par l'image d'un parchemin.

Il était couvert d'une écriture nette, régulièrement espacée, qui ressemblait à une fiche pour un prix de calligraphie du bon vieux temps. Au bas de la feuille, il y avait des noms : un grand, et cinquante-cinq petits.

Drôle de chose ! Je restais sans voix. J'en avais vu bien des reproductions, mais c'était la pièce authentique » La vraie Déclaration d'Indépendance !

— Bon Dieu ! dis-je. Tu y es arrivé.

— Et les cent mille ? demanda mon oncle qui en venait au fait.

Il était maintenant temps de donner des explications.

— Tu vois, oncle Otto, au bas du document, il y a des Signatures. Ce sont les noms de grands Américains, les pères de notre pays, que nous révérons tous. Tout ce qui les concerne a de l'intérêt pour les véritables Américains.

— D'accord, grommela mon oncle Otto, Je vais l'accompagner en jouant *Stars and Stripes Forever* sur ma flûte.

J'eus un petit rire bref pour montrer que je prenais cette remarque pour une plaisanterie. La prendre pour autre chose qu'une plaisanterie était impensable. Avez-vous jamais entendu mon oncle jouer le *Stars and Stripes Forever* sur sa flûte ?

— Un de ces signataires, dis-je, celui qui venait de l'État de Géorgie, est mort en 1777, un an après avoir signé la déclaration. Il n'a pas laissé grand-chose derrière lui et, donc, des spécimens authentiques de sa signature sont parmi les choses qui ont le plus de valeur au monde. Il s'appelait Button Gwinnett.

— Et comment cela nous permet-il de toucher de l'argent ? demanda mon oncle Otto dont l'esprit demeura sinistrement attaché aux éternelles vérités de l'univers.

— Nous avons là, dis-je, en toute simplicité, une signature authentique, véritable, de Button Gwinnett, sur la Déclaration d'Indépendance.

Mon oncle Otto en resta muet de stupeur, et pour que mon oncle Otto soit muet, il faut vraiment qu'il soit frappé de stupeur !

— Or, dis-je, tu le vois là sur l'extrême gauche de l'espace réservé aux signatures, avec les deux autres signataires de Géorgie, Lyman Hall et George Walton. Tu remarqueras que leurs noms sont serrés les uns contre les autres, si bien qu'il y a beaucoup de place au-dessus et en dessous. En fait, le G majuscule de Gwinnett descend pour rentrer pratiquement dans le nom de Hall. Alors, nous allons essayer de les séparer. Nous les aurons tous. Est-ce que tu peux y arriver ?

Avez-vous jamais vu un chien de Saint-Hubert qui a l'air heureux ? Eh bien, mon oncle Otto y parvint.

Une tache de lumière plus vive se concentra sur les noms des trois signataires géorgiens.

Mon oncle Otto dit, un peu haletant :

— Je n'ai jamais essayé ça avant.

— Quoi ! criai-je. C'était *maintenant* qu'il me le disait !

— Ça aurait demandé trop d'énergie. Je ne voulais pas que l'université se demande ce qui se passait ici. Ne t'inquiète pas. Mes mathématiques ne peuvent se tromper.

Je priai en silence pour que ses mathématiques ne puissent se tromper.

La lumière devint plus vive et il y eut un bourdonnement qui emplit l'air d'un bruit rauque. Mon oncle Otto tourna un bouton, puis en autre, puis un troisième.

Vous souvenez-vous du jour il y a quelques semaines, où tout le Upper Manhattan et le Bronx furent privés d'électricité pendant douze heures à cause de ce fichu disjoncteur de surcharge à la centrale électrique principale ? Je ne dirai pas que c'est nous qui en avons été la cause parce que je n'ai pas envie d'être poursuivi en dommages-intérêts. Mais je vous dirai ceci : l'électricité a été coupée quand mon oncle Otto a tourné le troisième bouton.

À l'intérieur du labo, toutes les lumières s'éteignirent et je me retrouvai par terre, avec un terrible tintement dans les oreilles. Mon oncle Otto était étalé en travers de mon corps.

Nous nous sommes aidés mutuellement pour nous relever et mon oncle Otto a trouvé une lampe électrique.

Mon oncle a poussé un hurlement déchirant.

— Sauté, Sauté. Ma machine bousillée est. Elle était à la destruction vouée.

— Mais les signatures ? lui criai-je. Est-ce que tu les as ?

Il s'arrêta au beau milieu de son cri.

— Je n'ai pas regardé.

Il regarda, et je fermai les yeux. La disparition de cent mille dollars n'est pas une chose facile à envisager,

Il cria : « Ah, ah ! » et j'ouvris les yeux rapidement. Il tenait dans la main un carré de parchemin de cinq centimètres de côté. Le fragment portait trois signatures, et celle du dessus était celle de Button Gwinnett.

Maintenant, faites attention, la signature était, absolument authentique. Ce n'était pas un faux. Il n'y avait pas un atome de fraude dans toute la transaction. Je tiens à ce qu'on comprenne bien. Posée sur la large main de mon oncle Otto, se trouvait une signature écrite de la main géorgienne de

Button Gwinnett lui-même sur le parchemin authentique de la sincère et véritable Déclaration d'Indépendance.

Il fut décidé que mon oncle Otto irait à Washington avec le morceau de parchemin. Je n'étais pas l'homme qu'il fallait dans cette affaire. J'étais avocat. On aurait pu penser que j'en savais trop. Il n'était, lui, qu'un génie scientifique et on pensait qu'il ne savait rien. En outre, qui pourrait suspecter le Dr Otto Schlemmelmayer de quoi que ce soit d'autre que de l'honnêteté la plus transparente.

Nous avons passé une semaine à mettre au point notre histoire. J'avais acheté un livre pour la circonstance, une vieille histoire de la Géorgie coloniale, dans une boutique d'occasions. Mon oncle Otto devait l'emporter et prétendre qu'il avait trouvé un document inséré entre deux pages, une lettre au Continental Congress au nom de l'État de Géorgie. Cela lui avait fait hausser les épaules et il l'avait mis au-dessus d'un bec Bunsen. Pourquoi un physicien s'intéresserait-il à des lettres ? Puis il se rendit compte de l'odeur particulière qu'il dégageait en brûlant et de la lenteur de la combustion. Il éteignit les flammes, mais il ne sauva que le morceau avec les signatures. Il le regarda et le nom de Button Gwinnett attisa vaguement un souvenir.

Il avait bien pigé ce qu'il devait faire. Je brûlai le bord du parchemin afin que le nom du bas, celui de George Walton, fût légèrement roussi.

— Ça rendra la chose plus réaliste, dis-je. Bien sûr, une signature, sans lettre au-dessus, perd de sa valeur, mais là nous avons trois signatures, tous signataires.

Mon oncle était pensif.

— Et si on compare les signatures avec celles qui sont sur la Déclaration et si on remarque qu'elles sont toutes exactement semblables, même au microscope, ne va-t-on pas la fraude suspecter ?

— Certainement. Mais que peut-on faire ? Le parchemin est authentique. L'encre est authentique. Les signatures sont authentiques. Ils devront l'admettre. Qu'importe qu'ils soupçonnent quelque chose de bizarre, ils ne peuvent rien prouver. Peuvent-ils imaginer de traverser le temps pour ça. En fait, j'espère qu'ils essaieront vraiment d'en faire toute une histoire. La publicité fera monter le prix.

La dernière phrase fit rire mon oncle.

Le lendemain, il prit le train pour Washington, avec des visions de flûtes dans la tête. Des flûtes longues, des flûtes courtes, des flûtes trémolos, des macro-flûtes, des micro-flûtes, des flûtes pour solistes et des flûtes pour orchestre. Un univers de flûtes pour musique tirée de l'esprit.

— Souviens-toi que la machine je n'ai pas d'argent pour reconstruire. Ça doit marcher.

Tels furent ses derniers mots, et je répondis :

— Oncle Otto, ça ne peut pas rater.

Ha !

Il fut de retour une semaine plus tard. J'avais passé des coups de téléphone à longue distance tous les jours, et, tous les jours, il me disait qu'ils faisaient une enquête.

Une enquête.

Ma foi, pourquoi ne feraient-ils pas une enquête ? Mais à quoi cela leur servirait-il ?

Je suis allé l'attendre à la gare. Son visage était sans expression. Je n'osais pas l'interroger en public. J'aurais voulu lui dire : « Alors, oui ou non ? », mais je pensai, laissons-le parler de lui-même.

Je l'emmenai à mon bureau. Je lui offris un cigare et quelque chose à boire. Je cachai mes mains sous le bureau, mais cela suffît pour le faire trembler aussi. Alors je les mis dans ma poche et je mis à trembler de partout.

— Ils ont fait une enquête, dit-il.

— Naturellement. Je t'ai dit qu'on en ferait une. Ha, ha, ha ! Ha, Ha ?

Mon oncle Otto tira lentement sur son cigare.

— L'homme du Bureau des documents, dit-il, est venu me voir et m'a dit : « Professeur Schlemmelmayer, vous avez été victime d'un charlatan très habile. » J'ai répondu : « Quoi ? Et comment se peut-il que ce soit une supercherie ? La signature une contrefaçon est-elle ? » Et il a répondu : « Cela n'a pas l'air d'une contrefaçon, mais ça l'est forcément ! Et pourquoi l'est-ce forcément ? » ai-je demandé.

Mon oncle Otto posa son cigare, posa son verre, et se pencha vers moi par-dessus le bureau. Comme il m'avait tenu en haleine, je me penchai vers lui et, ainsi, d'une certaine façon, j'ai mérité tout ce qui m'est arrivé.

— Exactement, murmurai-je, pourquoi est-ce forcément ? On ne peut pas prouver que quelque chose ne va pas, puisque c'est authentique. Alors pourquoi est-ce une supercherie, hein ? *Pourquoi ?*

La voix de mon oncle Otto avait la douceur de la saccharine.

— Nous avons tiré le parchemin du passé ? dit-il.

— Oui. Oui. Tu le sais bien.

— Vraiment du passé.

— De plus de cent cinquante ans dans le passé. Tu as dit...

— Et il y a cent cinquante ans, le parchemin sur lequel la Déclaration d'Indépendance était écrite tout à fait neuf était. Non ?

Je commençais à comprendre, mais pas assez vite. La voix de mon oncle Otto changea de registre et devint un rugissement sourd, lancinant.

— Et si Button Gwinnett en 1777 est mort, espèce de pauvre idiot abandonné de Dieu, comment une signature authentique de lui sur un morceau de parchemin neuf peut-on trouver ?

Après cela, le monde entier s'est mis à avancer et à reculer à toute vitesse autour de moi.

J'espère être sur pied bientôt. Je suis encore malade, mais les médecins me disent que je n'ai pas de fractures.

Pourtant, mon oncle Otto n'aurait pas dû me faire avaler ce fichu parchemin.

Si j'avais espéré être reconnu comme un maître de l'humour grâce à ces nouvelles, je pense que j'ai raté mon coup.

L. Sprague de Camp, un des auteurs les plus célèbres de science-fiction et de fantastique humoristique, dit ceci sur moi, dans son *Science Fiction Handbook* (Hermitage House, 1953) qui, comme vous le voyez, parut peu après ces (à mon avis) incursions réussies dans l'humour :

« Asimov est un homme assez corpulent, paraissant assez jeune, aux cheveux bruns ondulés, aux yeux bleus, un homme jovial, bouillonnant, plein de vie, estimé de ses amis pour la nature généreuse, chaleureuse. Extrêmement sociable, beau parleur et spirituel, c'est un parfait président dans un banquet. Cette veine d'humour verbal contraste avec la sobriété de ses nouvelles. »

La sobriété !

D'un autre côté, douze ans plus tard, Groff Conklin mit *Flûte, flûte et flûtes !* dans son anthologie *13 Above the Night* (Dell, 1965) et écrivit, entre

autres choses : « Quand le bon docteur... décide de prendre un jour de liberté et d'être drôle, il peut en vérité être très drôle... »

Or, bien que Groff et Sprague aient été tous deux pour moi des amis très chers (Groff est mort, aujourd'hui, hélas), il est incontestable que, dans ce cas particulier, je pense que Groff fait preuve de bon goût et que Sprague est battu à plates coutures.

Incidemment, avant de poursuivre il serait préférable que j'explique la curieuse appréciation de Sprague selon laquelle je serais une « nature généreuse, chaleureuse », et qui pourrait troubler ceux qui me considèrent comme une brute corrompue, pourrie.

Le préjugé favorable qu'a Sprague à mon égard est, me semble-t-il, entièrement fondé sur un simple incident.

Cela se passait en 1942, alors que Sprague et moi travaillions au Philadelphia Navy Yard. C'était la guerre, et on avait besoin d'un insigne pour rentrer. Celui qui oubliait son insigne devait affronter la bureaucratie pendant une heure pour en obtenir un provisoire ; on lui retenait une journée de salaire ; et ce crime odieux figurait dans son dossier.

Comme nous nous dirigions vers la porte, ce jour là, Sprague passa par toutes les nuances du vert et dit : « J'ai oublié mon insigne ! » Il postulait pour être nommé lieutenant dans la marine, et il avait peur qu'une tache, même légère, sur son dossier civil pût empêcher toute l'affaire de se faire.

Ma foi, je ne postulais pour rien du tout, et j'étais tellement habitué à être envoyé au bureau du directeur pendant mes études que me faire engueuler par les autorités ne m'effrayait pas.

Je lui tendis donc mon insigne et lui dis : « Vas-y, Sprague, et mets celui-là sur ton revers. On n'ira jamais y regarder de près. » Il rentra, et on ne lui demanda rien. Je signalai que j'avais oublié mon insigne et je me fis engueuler.

Sprague ne l'a jamais oublié. Depuis ce jour, il dit à qui veut l'entendre que je suis un type formidable, bien que tout le monde le dévisage avec

incrédulité. Cette unique impulsion a fait naître une vie entière de fervente propagande pro-Asimov. Jette ton pain sur la surface des eaux...

Mais, poursuivons.

Le doigt du singe

— Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui. Oui, dit Marmie Tallinn, avec seize inflexions et hauteurs de ton différentes, tandis que la pomme d'Adam de son long cou montait et descendait convulsivement. C'était un auteur de science-fiction.

— Non, dit Lemuel Hoskins en le dévisageant d'un air glacial au travers de ses lunettes à monture de métal. C'était le directeur d'un magazine de science-fiction.

— Alors, vous refusez d'accepter une expérience scientifique. Vous refusez de m'écouter. Je suis en minorité, hein ?

Marmie se souleva sur la pointe des pieds, se laissa retomber, répéta l'exercice un certain nombre de fois, et respira profondément. Ses cheveux noirs étaient emmêlés et formaient des touffes, là où il les avait saisis entre ses doigts.

— Un contre seize, dit Hoskins.

— Écoutez, dit Marmie, qu'est-ce qui fait que vous avez toujours raison ? Qu'est-ce qui fait que j'ai toujours tort ?

— Marmie, regardez les choses en face. Nous sommes jugés chacun à notre façon. Si la diffusion du magazine venait à baisser, je serais un raté, et je serais fichu à la porte. Le président de Space Publishers ne me poserait pas de questions, croyez-moi. Il se contenterait de regarder les chiffres. Mais la diffusion ne baisse pas ; elle monte. Cela fait de moi un bon directeur. Quant à vous... tant que les directeurs de magazine acceptent de

vous publier, vous avez du talent. Quand ils refusent, vous ne valez pas un clou. Pour l'instant, vous ne valez pas un clou.

— Il y a d'autres directeurs, vous savez. Vous n'êtes pas le seul. Marmie tendit les mains, doigts tendus : Vous savez compter. C'est le nombre de magazines de science-fiction qui, sur le marché, prendraient avec plaisir une histoire de Tallinn, et de confiance.

— Gesundheit, dit Hoskins.

— Écoutez, dit Marmie d'une voix radoucie, vous vouliez deux changements, non ? Vous vouliez une scène d'introduction avec une bataille dans l'espace. Bon, je vais vous la donner.

Il agita le manuscrit sous le nez de Hoskins, et Hoskins recula comme si cela puait.

— Mais vous vouliez aussi que la scène sur la coque du vaisseau spatial soit coupée par un flashback à l'intérieur, poursuivait Marmie, et ça, vous ne l'aurez pas. Si je le faisais, je gâcherais une fin qui, telle qu'elle est, est pathétique, profonde et pleine de sensibilité.

Le directeur Hoskins se carra dans son fauteuil et s'adressa à sa secrétaire qui, depuis le début, avait tapé tranquillement à la machine. Elle était habituée à ce genre de scènes.

Hoskins dit :

— Vous entendez ça, Miss Kane ? C'est *lui* qui parle de pathétique, de profondeur et de sensibilité. Qu'est-ce qu'un écrivain sait de ce genre de choses ? Écoutez, si vous introduisez le retour en arrière, vous accroissez le suspense, vous renforcez l'histoire, vous la rendez plus solide.

— *Comment* est-ce que je la rends plus solide ? cria Marmie au supplice. Vous voulez dire que si un groupe de types se met à parler politique et sociologie dans un vaisseau spatial au moment où ils sont menacés de sauter, cela rend l'histoire plus *solide* ? Oh ! mon Dieu !

— Vous ne pouvez rien faire d'autre. Si vous attendez que le moment crucial soit passé pour vous mettre à discuter politique et sociologie, le lecteur s'endormira en vous lisant.

— Mais j'essaie de vous dire que vous avez tort et que je peux le prouver. A quoi sert de parler alors que j'ai organisé une expérience scientifique...

— Quelle expérience scientifique ? Hoskins s'adressa de nouveau à sa secrétaire : Qu'en dites-vous, Miss Kane ? Il se prend pour un de ses personnages.

— Il se trouve que je connais un scientifique.

— Qui ?

— Le Dr Arndt Torgesson, professeur de psychodynamique à Columbia.

— Jamais entendu parler de lui.

— Je suppose que ça a une grande importance, dit Marmie avec mépris. Vous n'avez jamais entendu parler de lui. Vous n'aviez jamais entendu parler d'Einstein avant que vos auteurs ne mentionnent son nom dans leurs œuvres.

— Très drôle. Une vraie rigolade. Et que fait-il, ce Torgesson ?

— Il a mis au point un système pour déterminer scientifiquement la valeur d'une œuvre littéraire. C'est un travail formidable. C'est... c'est...

— Et c'est secret ?

— Évidemment, c'est secret. Ce n'est pas un professeur de science-fiction. Dans la science-fiction, quand un homme échafaude une théorie, il la fait tout de suite connaître aux journaux. Dans la vie réelle, ça ne se fait pas. Un scientifique passe parfois des années à expérimenter avant de publier quelque chose. La publication est une chose sérieuse.

— Alors, comment, *vous*, savez-vous cela ? Simple question.

— Il se trouve que le Dr Torgesson est un de mes fans. Il se trouve qu'il aime mes livres. Il se trouve qu'il pense que je suis le meilleur auteur fantastique qui existe sur le marché.

— Et il vous tient au courant de ses travaux ?

— C'est ça. Je comptais bien que vous vous entêteriez à propos de cette histoire, et je lui ai demandé de faire une expérience pour nous. Il a dit qu'il la ferait si nous n'en parlions pas. Il a dit que ce serait une expérience intéressante. Il a dit...

— Qu'est-ce qu'il y a de si secret là-dedans ?

— Eh bien... Marmie hésita. Écoutez, supposez que je vous dise qu'il a un singe qui est capable de taper de mémoire *Hamlet* à la machine.

Hoskins regardait Marmie avec inquiétude.

— Qu'est-ce que vous manigancez, une mauvaise plaisanterie ? Il se tourna vers Miss Kane : Quand un homme écrit de la science-fiction pendant dix ans, on devrait le mettre dans une cellule capitonnée pour sa sécurité.

Miss Kane continuait à taper à un rythme régulier.

— Vous m'avez entendu, dit Marmie. Un singe ordinaire, encore plus drôle que la moyenne des directeurs de magazine. J'ai pris rendez-vous pour cette affaire. Venez-vous avec moi, oui ou non ?

— Sûrement pas. Vous pensez que je vais abandonner une pile de manuscrits haute comme ça – il mit la main à hauteur de son larynx en faisant le geste de couper — pour vos plaisanteries stupides ? Vous pensez que je vais jouer avec vous le rôle du compère ?

— Si c'est, d'une façon quelconque, une plaisanterie, je vous emmènerai dîner dans le restaurant de votre choix. Miss Kane en est témoin.

Hoskins se carra dans son fauteuil.

— Vous m’inviterez à dîner ? Vous, Marmaduke Tallin, le plus célèbre tapeur de New York, vous allez régler la note ?

Marmie fronça les sourcils, non devant l’allusion à son habileté à oublier de payer ses repas, mais en entendant mentionner son prénom en entier, avec ses trois horribles syllabes.

— Je répète, dit-il. Dînez sur mon compte, où vous voudrez, en mangeant ce que vous voudrez. Steaks, champignons, blancs de pintade, alligator martien, n’importe quoi.

Hoskins se leva et cueillit son chapeau sur le dessus du classeur.

— Pour avoir l’occasion de vous voir déplier quelques-uns de ces billets grand format de l’ancien modèle que vous conservez dans le faux talon de votre chaussure gauche depuis 1928, j’irais à pied jusqu’à Boston...

Le Dr Torgesson était honoré. Il serra chaleureusement la main de Hoskins et dit :

— Je lis *Space Yarns* depuis que je suis venu dans ce pays, monsieur Hoskins. C’est un excellent magazine. J’aime tout particulièrement les nouvelles de M. Tallinn.

— Vous entendez ? demanda Marmie.

— J’entends. Marmie dit que vous avez un singe qui a du talent, professeur.

— Oui, dit Torgesson, mais naturellement, cela doit rester confidentiel. Je ne suis pas prêt pour rendre le fait public, et une publicité prématurée pourrait être la ruine de ma carrière.

— Le directeur que je suis le gardera strictement pour lui, professeur.

— Bien, bien. Asseyez-vous, messieurs, asseyez-vous. Il arpenta la pièce devant eux. Qu’avez-vous dit à M. Hoskins de mes travaux, Marmie ?

— Rien, professeur.

— Bon. Eh bien, monsieur Hoskins, en tant que directeur d’un magazine de science-fiction, je n’ai pas besoin de vous demander si vous connaissez quelque chose à la cybernétique.

Hoskins laissa filtrer un regard lourd d’intelligence au travers de ses lunettes à monture métallique.

— Ah, oui, dit-il. Ordinateurs... Massasuchetts Institute of Technology... Norbert Weiner... Il marmonna quelques autres noms.

— Oui. Oui. – Torgesson marcha plus vite. – Alors, vous devez savoir que les ordinateurs qui jouent aux échecs ont été construits sur les principes de la cybernétique. Les règles des mouvements des pièces et l’objet du jeu ont été mis dans ses circuits. Étant donné une position sur l’échiquier, la machine peut alors calculer tous les mouvements possibles et leurs conséquences, et choisir celui qui offre la plus grande probabilité de gagner la partie. Elle peut même être conçue pour faire entrer en ligne de compte le tempérament de l’adversaire.

— Ah oui, dit Hoskins, en se caressant le menton d’un air concentré.

— Imaginez maintenant, poursuivit Torgesson, une situation semblable dans laquelle on donne à un ordinateur un fragment d’œuvre littéraire auquel l’ordinateur puisse ajouter des mots pris dans sa mémoire comprenant tout le vocabulaire, et cela au service des plus hautes valeurs littéraires. Naturellement, il faudra apprendre à l’ordinateur la signification des diverses touches de machine à écrire. Bien sûr, un tel ordinateur devrait être bien, bien plus complexe qu’un joueur d’échecs.

Hoskins ne cessait de s’agiter.

— Le singe, professeur. Marmie a fait allusion à un singe.

— Mais c'est à cela que je viens, dit Torgesson. Naturellement, aucun ordinateur construit n'est suffisamment complexe. Mais le cerveau humain, ah ! Le cerveau humain est lui-même un ordinateur. Bien sûr, je ne peux pas me servir d'un cerveau humain. La loi, malheureusement, ne me le permettrait pas. Mais même le cerveau d'un singe, bien dirigé, peut faire plus que n'importe quelle machine jamais construite par l'homme. Attendez ! Je vais chercher petit Rollo.

Il sortit de la pièce. Hoskins attendit un instant, puis il regarda Marmie avec circonspection.

— Oh ! mon pauvre vieux ! dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Marmie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ce type est un escroc. Dites-moi, Marmie, où avez-vous piqué ce truqueur ?

Marmie était outré.

— Un truqueur ? Nous sommes dans le bureau d'un authentique professeur dans Fayerweather Hall, à Columbia. Vous reconnaissez Columbia, j'espère.

Vous voyez la statue de l'Aima Mater dans la 116e Rue. Je vous ai montré le bureau d'Eisenhower.

— Oui, oui, mais...

— Et voici le bureau du Dr Torgesson. Regardez la poussière. Il souffla sur un manuel, et des nuages de poussière s'en dégagèrent. Seule la poussière montre l'authenticité d'une chose. Et regardez le titre du livre : *Psychodynamique du comportement humain*, par le professeur Arndt Rolf Torgesson.

— Je l'admets, Marmie, je l'admets. Il existe un Torgesson et voici son bureau. Mais comment avez-vous su que le vrai type était en vacances, et

comment vous êtes-vous débrouillé pour utiliser son bureau, je l'ignore. Essayez-vous de me dire que ce comique avec ses singes et ses ordinateurs est un authentique professeur ? Ah !

— Avec une nature aussi soupçonneuse que la vôtre, la seule chose que je puisse vous dire, c'est que vous avez eu une enfance très malheureuse où vous vous sentiez rejeté.

— Cela vient seulement de mon expérience avec les écrivains. J'ai un restaurant tout choisi et cela vous coûtera joliment cher.

Marmie renifla.

— Ça ne me coûtera pas un sou du sale argent que vous m'avez donné. Taisez-vous, il revient.

Avec le professeur, et s'accrochant à son cou, entra un capucin très mélancolique.

— Voici petit Rollo, dit Forgesson. Dis bonjour, Rollo.

Le singe tira sur le toupet du professeur.

— Je crains qu'il ne soit fatigué, dit Torgesson. J'ai ici un morceau de son manuscrit.

Il posa le singe par terre et le laissa s'accrocher à son doigt, tandis qu'il sortait deux feuilles de papier de la poche de sa veste et les tendait à Hoskins.

Hoskins lut : « Être ou ne pas être. C'est la question : Est-il plus noble pour une âme de souffrir les frondes et les flèches d'une atroce fortune, ou de prendre les armes contre une foule de troubles, et de leur faire front pour y mettre fin ? Mourir, dormir, rien de plus ; et penser qu'en dormant on peut... »

Il leva les yeux.

— Petit Rollo a tapé cela à la machine ?

— Pas exactement. C'est une copie de ce qu'il a tapé.

— Oh ! une copie ! Eh bien, petit Rollo ne connaît pas son Shakespeare. C'est : « Prendre les armes contre une mer de troubles. »

Torgesson acquiesça de la tête.

— C'est tout à fait exact, monsieur Hoskins. Shakespeare a *effectivement* écrit « mer ». Mais vous comprenez que c'est une métaphore incohérente. On ne combat pas une mer avec des armes. On combat une foule ou une armée avec des armes. Rollo a opté pour « foule » et l'a tapé. C'est une des rares erreurs de Shakespeare.

— Voyons-le taper à la machine, dit Hoskins.

— Bien sûr.

Le professeur sortit une machine à écrire sur une petite table roulante. Un fil électrique traînait derrière. Torgesson expliqua :

— Il est nécessaire d'utiliser une machine à écrire électrique car, autrement, l'effort physique serait trop grand. Il est également nécessaire de brancher Rollo sur ce transformateur.

Il fit les branchements, utilisant comme conducteurs deux électrodes qui sortaient d'environ trois millimètres des poils de la tête de la petite créature.

— Rollo, dit-il, a subi une opération du cerveau très délicate, au cours de laquelle une série de fils ont été branchés sur diverses régions de son cerveau. Nous pouvons court-circuiter ses activités volontaires et, en conséquence, utiliser son cerveau uniquement comme un ordinateur. Je crains que les détails ne...

— Voyons-le taper à la machine, répéta Hoskins.

— Que voudriez-vous ? Hoskins réfléchit un instant.

— Connaît *Lépante* de Chesterton ?

— Il ne connaît rien par cœur. Ce qu'il écrit est purement un travail d'ordinateur. Vous récitez donc simplement une partie du texte afin qu'il puisse apprécier l'état d'esprit et tirer les conséquences des premiers mots.

Hoskins fit oui de la tête, bomba la poitrine et tonna :

— Blanches sources coulant dans les cours du soleil, et le Soldat de Byzance sourit de les voir courir. Il y a des rires comme des fontaines dans ce visage de tous les hommes redouté ; ils troublent les ténèbres de la forêt, les ténèbres de sa barbe ; ils retroussent le croissant rouge sang, le croissant de ses lèvres ; car la plus profonde mer du monde est secouée par ses vaisseaux...

— Cela suffit, dit Torgesson.

Le silence s'installa tandis qu'ils attendaient. Le singe regardait la machine à écrire d'un air sérieux.

— Le processus prend du temps, naturellement ; dit Torgesson. Petit Rollo doit tenir compte du romantisme du poème, du ton légèrement archaïque, du puissant rythme chantant, etc.

Et puis un petit doigt noir se tendit et appuya sur une touche de la machine. C'était un i.

— Il ne met ni majuscules ni ponctuation, dit le scientifique, et l'espacement entre les lettres n'est pas très sûr. C'est pourquoi, d'habitude, je retape son travail quand il est fini.

Petit Rollo frappa sur un l, puis sur un s. Puis, après une pause assez longue, il tapa sur la barre d'espacement.

— Ils, dit Hoskins.

Les mots se formèrent : « ils ont affronté les blanches républiques le long des caps d'Italie ils ont vaincu l'Adriatique en contournant le lion de la mer ;

et le papa a abandonné ses armes par angoisse et par désarroi et appelé les rois de la chrétienté pour jurer sur la croix ».

— Mon Dieu ! dit Hoskins.

— C'est ainsi que le texte continue, hein ? demanda Torgesson.

— Pour l'amour de Dieu ! dit Hoskins.

— Si c'est ainsi, alors Chesterton doit avoir fait une œuvre qui se tient.

— Doux Jésus ! dit Hoskins.

— Vous voyez, dit Marmie en triturant l'épaule de Hoskins, vous voyez, vous voyez, vous voyez. Vous voyez, ajouta-t-il.

— Bon Dieu de bonsoir, dit Hoskins.

— Maintenant, écoutez, dit Marmie en se frottant la tête jusqu'à ce que ses cheveux se dressent en touffes semblables à la crête d'un cacatoès. Mettons-nous au travail. Attelons-nous à ma nouvelle.

— Oui, mais...

— Ça ne dépasse pas les possibilités de petit Rollo, lui affirma Torgesson. J'ai fréquemment lu à petit Rollo des fragments d'œuvres de science-fiction, y compris plusieurs des nouvelles de Marmie. Il est stupéfiant de voir les améliorations qu'il apporte à certaines de ces histoires.

— Ce n'est pas ça, dit Hoskins. Un singe peut écrire de la science-fiction supérieure à celle de certains des écrivains que nous avons. Mais la nouvelle de Tallinn fait treize mille mots. Il faudra un temps fou au singe pour la taper à la machine.

— Pas du tout, monsieur Hoskins, pas du tout. Je vais lui lire l'histoire, et, au moment crucial, nous le laisserons continuer.

Hoskins croisa les bras.

— Alors allons-y. Je suis prêt.

— Moi, dit Marmie, je suis plus que prêt. Et il croisa les bras.

Petit Rollo se tenait là, petit paquet poilu de souffrances en état de catalepsie, tandis que la voix douce du Dr Torgesson montait et descendait au rythme de la bataille des vaisseaux spatiaux et des luttes conséquentes des Terriens captifs pour reprendre leur vaisseau perdu.

Un des personnages se frayait un chemin hors de la coque du vaisseau spatial, et le Dr Torgesson suivait les événements palpitants dans un état de doux ravissement. Il lisait :

«... Stalny avait froid dans le silence des étoiles éternelles. Son genou blessé lui rappela sa présence alors qu’il attendait que les monstres entendissent le bruit sourd et... »

— C’est ça, dit Marmie. Vous voyez, professeur, c’est vers cet endroit-là que Hoskins veut intervenir et coller ses petits doigts. Je poursuis la scène à l’extérieur du vaisseau spatial jusqu’à ce que Stalny soit vainqueur et que le vaisseau soit repris par les Terriens. Puis, j’entre dans des explications. Hoskins veut que j’interrompe cette scène à l’extérieur, que je revienne à l’intérieur, que j’interrompe l’action pendant deux mille mots, puis que je revienne de nouveau à l’extérieur. Vous vous rendez compte, quelle merde !

— Supposons que nous laissions le singe en décider, dit Hoskins.

Le Dr Torgesson remit petit Rollo au travail, et un doigt noir ratatiné se tendit en hésitant vers la machine à écrire. Hoskins et Marmie se penchèrent en avant d’un même élan, leurs têtes se joignant doucement au-dessus du corps sombre de petit Rollo. La machine à écrire tapa la lettre f.

— F, dit Marmie en guise d’encouragement et en faisant un signe de tête affirmatif.

— F, approuva Hoskins.

La machine à écrire fit un *a*, puis elle poursuivit à un rythme plus rapide : « fassent quelque chose Stalny attendait horrifié et impuissant que s'ouvre le sas pneumatique et que les types en combinaison ensortent implacables... »

— Mot pour mot, dit Marmie, en extase.

— Il a sans conteste votre style insipide.

— Les lecteurs aiment ça.

— Ils ne l'aimeraient pas si leur âge mental moyen n'était pas... Hoskins s'arrêta.

— Continuez, dit Marmie, dites-le. Dites que leur Q.I. est celui d'un gosse de douze ans, et je vous citerai dans tous les fanzines du pays.

— Messieurs, dit Torgesson, messieurs. Vous allez troubler petit Rollo.

Ils se retournèrent vers la machine à écrire qui continuait à taper : « ...les étoiles tournaient dans leurs puissantes orbites tan dis que Stalny avec son bon sens terre à terre voulait absolument immobiliser le vaisseau en rotation ».

Le chariot de la machine à écrire revint en arrière pour commencer une nouvelle ligne. Marmie retint sa respiration. Ici, ou jamais devrait venir... Et le petit doigt s'avança et tapa : *

— Astérisque ! cria Hoskins.

— Astérisque, marmonna Marmie.

— Astérisque ? dit Torgesson.

Suivit une ligne de neuf astérisques supplémentaires.

— C'est tout, mon petit vieux, dit Hoskins. Il expliqua rapidement à Torgesson qui l'observait, attentif : Pour Marmie, c'est une habitude que d'utiliser une ligne d'astérisques pour indiquer un changement complet de

lieu. Et un changement complet de lieu, c'est exactement ce que je lui demandais.

La machine à écrire commençait un nouveau paragraphe : « à l'intérieur du vaisseau... ».

— Arrêtez cela, professeur, dit Marmie. Hoskins se frotta les mains.

— Quand aurai-je la nouvelle version, Marmie ?

— Quelle nouvelle version ? dit froidement Marmie.

— Vous avez dit : la version du singe.

— Bien sûr. C'est pour voir cela que je vous ai amené ici. Ce petit Rollo est une machine, une machine froide, brutale, logique.

— Et alors ?

— Et le problème, c'est qu'un bon écrivain n'est pas une machine. Il n'écrit pas avec son esprit, mais avec son cœur,

Marmie se frappa la poitrine.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de me faire, Marmie ? Si vous me sortez l'habituel blabla sur le-cœur-et-l'âme-de-l'écrivain, je vais me voir contraint de tomber malade, ici-même et sur-le-champ. Laissons tout cela sur le terrain habituel j'écirai-n'importe-quoi-pour-de-l'argent.

— Ecoutez-moi un instant, dit Marmie. Petit Rollo a corrigé Shakespeare. Vous l'avez fait remarquer vous-même. Petit Rollo voulait que Shakespeare écrivît : « une foule de troubles », et il avait raison de son point de vue de machine. Une « mer de troubles » est une métaphore incohérente, en tout état de cause. Mais ne croyez-vous pas que Shakespeare le savait, lui aussi ? Il se trouve que Shakespeare savait quand il fallait *viol*er les règles, c'est tout. Petit Rollo est une machine qui ne peut violer les règles, mais un bon écrivain le peut et le *doit*. « Mer de troubles » est plus impressionnant. Ça a du rythme et de la force. Au diable les métaphores incohérentes !

« Or, quand vous m’avez dit de changer de lieu, vous suiviez des règles mécaniques destinées à maintenir le suspense. Alors, tout naturellement, petit Rollo a été d’accord avec vous. Mais je sais que je dois violer les règles pour maintenir l’impact émotionnel profond de la fin telle que je la vois. Autrement, j’aurais un produit mécanique qu’un ordinateur pourrait fabriquer. »

— Mais..., dit Hoskins.

— Allez-y, dit Marmie, votez pour le mécanique. Dites que petit Rollo est bien le directeur que vous serez toujours.

Hoskins dit, avec un frémissement dans la voix :

— D’accord, Marmie. Je vais prendre la nouvelle telle qu’elle est. Non, ne me la donnez pas, envoyez-la-moi par la poste. J’ai besoin de trouver un bar, si ça ne vous fait rien.

Il enfonça son chapeau sur sa tête et fit demi-tour pour partir. Torgesson le rappela :

— Ne parlez à personne de petit Rollo, je vous en prie.

La dernière réponse leur parvint, couverte par un claquement de porte.

— Est-ce que vous croyez que je suis dingue ?... Marmie se frotta les mains avec ravissement, quand il fut sûr que Hoskins était parti.

— Question d’intelligence, c’est tout, dit-il en enfonçant son doigt dans sa tempe aussi profondément qu’il le put. Cette vente m’a réjoui. Cette vente, professeur, vaut tout ce que j’ai pu faire jusqu’ici. Toutes mes ventes réunies.

Il se laissa tomber joyeusement dans le fauteuil le plus proche. Torgesson mit petit Rollo sur son épaule.

— Mais, Marmaduke, dit-il doucement, qu’auriez-vous fait si petit Rollo avait tapé, à la place, votre version ?

On eut, un instant, l'impression que Marmie allait exprimer un grief.

— Eh bien, bon Dieu, dit-il, c'est ce que je *pensais* qu'il allait faire.

Dans *Le Doigt du singe*, soit dit en passant, l'écrivain et le directeur du magazine m'ont été inspirés par deux personnages existants, discutant d'une nouvelle réelle, de façon bien réelle.

La nouvelle en question était *C-Chute*[\[15\]](#) qui avait paru dans *Galaxy* en octobre 1951 (après la dispute) et qui fut incluse par la suite dans mon livre *Nightfall and Other Stories*. J'étais l'écrivain, bien sûr, et Horace Gold était le directeur du magazine.

Bien que la dispute et l'histoire fussent authentiques, les personnages sont caricaturés. Je ne ressemble pas du tout à l'écrivain de la nouvelle, et Horace ne ressemble certainement en rien au directeur de la nouvelle. Horace a ses propres particularités qui sont bien plus intéressantes que celles que j'ai imaginées pour les besoins de l'histoire, et moi aussi – mais qu'importe.

De toutes les nouvelles que j'ai écrites et qui ont été publiées une fois et jamais plus par la suite, celle-ci est celle dont j'ai le plus parlé. J'en ai parlé dans une douzaine d'entretiens et j'y ai fait allusion par écrit de temps en temps, pour une excellente raison que j'exposerai plus tard.

En avril 1953, j'étais à Chicago. Je ne suis pas un grand voyageur et c'était la première fois que j'allais à Chicago (et depuis lors, je n'y suis retourné qu'une fois). J'étais venu assister à un congrès de l'American Chemical Society auquel j'étais censé présenter une petite communication. Ce n'était pas très drôle. Il me vint donc à l'idée d'égayer les choses en allant à Evanston, une banlieue du Nord, pour y rendre une petite visite aux bureaux d'*Universe Science Fiction*.

Ce magazine était alors dirigé par Bea Mahaffey, une jeune femme extrêmement belle. (Ce qui me l'avait fait supposer, c'est que les écrivains de science-fiction l'avaient élue, deux années de suite, comme le rédacteur en chef à la volonté de qui ils se soumettraient le plus volontiers.)

Quand je suis arrivé au siège du magazine le 7 avril 1953, Bea m'accueillit avec une grande joie et me demanda immédiatement pourquoi je ne lui avais pas apporté une nouvelle.

— Vous voulez une nouvelle ? dis-je, subjugué par sa beauté. Je vais vous en écrire une. Donnez-moi une machine à écrire.

En vérité, j'essayais simplement de l'impressionner, espérant qu'elle se jetterait dans mes bras dans un élan de folle adoration. Elle n'en fit rien. Elle me donna une machine à écrire.

Il me fallait m'en sortir. Comme on parlait beaucoup dans les journaux en ce temps-là de l'ascension du mont Everest (des hommes avaient essayé de l'escalader pendant trente ans, la dernière tentative venait d'échouer), je réfléchis en vitesse et j'écrivis *Everest*.

Bea le lut, l'aima et m'en offrit trente dollars, que j'acceptai avec empressement. J'en dépensai sans tarder la moitié pour lui offrir un dîner de choix, et je m'efforçai d'être charmant, débonnaire et suave, avec un tel bonheur que la serveuse du restaurant me dit, avec enthousiasme, qu'elle aimerait avoir un gendre comme moi.

Cela semblait prometteur et, d'un cœur léger, je raccompagnai Bea chez elle. Je ne sais pas très bien ce que j'avais en tête, mais si j'avais quelque chose en tête, ce n'était pas tout à fait ce qu'il fallait (sûrement pas !). Ce fut l'échec. Bea s'arrangea pour entrer chez elle, me laissant sur le palier, et je n'ai jamais vu sa porte s'ouvrir.

Everest

En 1952, on était sur le point de renoncer à toute tentative d'escalade du mont Everest. C'étaient les photos qui entretenaient l'intérêt.

Ces photos, pourtant, ne valaient pas grand-chose : floues, rayées, et rien que des taches noires se détachant sur le blanc pour retenir l'attention. Mais ces taches noires étaient des êtres vivants. Cela faisait enrager les hommes.

— Bon Dieu, dis-je, on parle depuis quarante ans de créatures qui glissent sur les parois des glaciers de l'Everest il serait temps que nous nous en occupions.

Jimmy Robbins (pardon James Abram Robbins) est l'homme qui m'a incité à prendre cette position. C'était un vrai cinglé de la montagne, vous comprenez. C'était l'homme qui savait très bien que les Tibétains ne voudraient pas s'approcher de l'Everest parce que c'était la montagne des dieux. Il était capable de me citer toutes les mystérieuses empreintes de pieds ressemblant à celles d'un homme qu'on avait trouvées dans la glace à huit mille mètres d'altitude. Il connaissait par cœur toutes les histoires invraisemblables que l'on racontait sur les blanches créatures fusiformes, qui passaient à toute allure sur les flancs de montagne escarpés, juste au-dessus du dernier camp que les grimpeurs avaient réussi à grand-peine à établir.

Il était excellent d'avoir quelqu'un d'aussi enthousiaste au quartier général du Planetary Survey.

Les dernières photographies, pourtant, enlevaient bien du poids à ce qu'il disait. Après tout, il était *possible* de penser tout simplement que c'étaient des hommes.

— Écoutez, patron, dit Jimmy, le problème n'est pas qu'ils soient là, le problème est qu'ils se meuvent rapidement. Regardez cette image. Elle est floue.

— Il est possible que l'appareil ait bougé.

— Le flanc de la montagne, là, est assez net. Et les hommes jurent que la chose courait. Imaginez le métabolisme qu'il faut avoir pour courir avec si peu d'oxygène. Écoutez, patron, est-ce que vous auriez cru aux poissons des grandes profondeurs si vous n'en aviez jamais entendu parler ? On trouve des poissons qui cherchent de nouveaux refuges dans un environnement qui leur permette de vivre. Alors, ils s'enfoncent de plus en plus dans l'abîme, jusqu'au jour où ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent revenir en arrière. Ils sont si totalement adaptés qu'ils ne peuvent vivre que sous des tonnes de pression.

— Oui...

— Bon sang, ne pouvez-vous renverser l'image ? Des créatures peuvent être contraintes à aller vers le haut d'une montagne, non ? Elles peuvent apprendre à tenir le coup dans un air plus raréfié et sous des températures plus basses. Elles peuvent vivre de mousse ou, de temps en temps, d'oiseaux, exactement comme les poissons des grandes profondeurs, en dernière analyse, vivent sur la faune supérieure qui descend lentement. Puis, un jour, elles s'aperçoivent qu'elles ne peuvent plus redescendre. Je ne dis même pas que ce sont des hommes. Ce peut être des chamois, ou des chèvres de montagne ou des blaireaux de ce que vous voulez.

— Les témoins, dis-je avec entêtement, affirment qu'ils ressemblent vaguement à des hommes, et les empreintes de pas qu'on a trouvées ressemblent de toute évidence à des empreintes humaines.

— Ou à celles d'un ours, répondit Jimmy. On ne sait pas.

C'est alors que j'ai dit :

— Il serait temps que nous nous en occupions.

Jimmy haussa les épaules et dit :

— Cela fait quarante ans qu'on essaie d'escalader le mont Everest. Et Il hocha la tête.

— Pour l'amour de Dieu, dis-je. Vous tous qui faites de la montagne, vous êtes cinglés. C'est indiscutable. Ce qui vous intéresse, ce n'est pas d'arriver au sommet. La seule chose qui vous intéresse, c'est d'arriver au sommet d'une certaine façon. Il est temps de cesser de batifoler avec des pics, des cordes, des camps, et tout le barda de Gentlemen's Club qui envoie tous les cinq ans ou presque des crétins escalader les pentes.

— Où voulez-vous en venir ?

— On a inventé l'avion en 1903, vous savez ?

— Vous voulez dire survoler le mont Everest ? Il le dit à la façon dont un lord anglais aurait dit : « Tirer sur un renard ! » ou un pêcheur à la ligne : « Appâter avec des vers ! »

— Oui, dis-je, survoler le mont Everest et déposer quelqu'un au sommet. Pourquoi pas ?

— Il ne vivrait pas longtemps. Le type que vous déposeriez, je veux dire.

— Pourquoi pas ? répétai-je. On parachute des provisions et des bouteilles d'oxygène, et le type porte une combinaison spatiale. Bien entendu.

Il fallut du temps pour se faire entendre de l'Air Force et pour qu'elle accepte d'envoyer un avion, et pendant ce temps, Jimmy Robbins avait changé d'avis au point de se porter volontaire pour être celui qui atterrirait au sommet de l'Everest.

— Après tout, dit-il en un vague murmure, je serai le premier homme à y être jamais allé.

C'est le début de l'histoire. L'histoire elle-même peut être racontée très simplement et en bien peu de mots.

L'avion attendit quinze jours pendant la saison la plus favorable (si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant de l'Everest) avant de trouver un temps qui ne soit que modérément épouvantable pour voler, puis il décolla. Et réussit son décollage. Le pilote raconta par radio à un groupe à l'écoute à quoi ressemblait exactement le mont Everest vu du dessus, puis il décrivit exactement de quoi avait l'air Jimmy Robbins alors que son parachute devenait de plus en plus petit.

Puis une autre tempête de neige se déchaîna, et l'avion réussit de justesse à rentrer à sa base, et il s'écoula encore quinze jours avant que le temps redevînt enfin supportable.

Et pendant tout ce temps, Jimmy était sur le toit du monde, tout seul, et je me maudissais en me traitant de meurtrier.

L'avion reprit l'air quinze jours plus tard pour voir si on pouvait repérer son corps. Je ne sais pas à quoi cela aurait servi s'ils l'avaient fait, mais telle est la race humaine. Combien de morts au cours de la dernière guerre ? Qui peut compter jusque-là ? Mais on ne regarde ni à l'argent ni à quoi que ce soit pour sauver une vie, ou même pour retrouver un corps.

Ils ne trouvèrent pas le corps, mais ils découvrirent un signal de fumée, qui montait en volute dans l'air raréfié et qui était chassé par les coups de vent. Ils firent descendre un grappin, et Jimmy fut remonté, toujours dans sa combinaison spatiale, l'air tout chamboulé, mais bien en vie.

Le post-scriptum à cette histoire inclut ma visite à l'hôpital, la semaine dernière, pour le voir. Il se remettait très lentement. Les médecins parlaient de choc, ils parlaient d'épuisement, mais les yeux de Jimmy en disaient bien plus.

— Que s'est-il passé, Jimmy ? dis-je. Vous n'avez rien dit à la presse, vous n'avez rien dit au gouvernement. D'accord. Que diriez-vous de me parler, à moi ?

— Je n'ai rien à dire, murmura-t-il.

— Mais si, sûrement. Vous avez vécu au sommet de l'Everest pendant une tempête de neige de quinze jours. Vous ne l'avez pas fait tout seul, pas avec les provisions que nous vous avons parachutées. Qui vous a aidé, Jimmy, mon vieux ?

Je crois qu'il savait qu'il était inutile d'essayer de mentir. Ou peut-être était-il impatient de sortir ce qu'il avait sur le cœur.

— Ils sont intelligents, patron, dit-il. Ils ont comprimé de l'air pour moi. Ils ont installé un petit générateur pour me tenir au chaud. Ils ont fabriqué le signal de fumée lorsqu'ils ont repéré que l'avion revenait.

— Je vois – je ne voulais pas le brusquer. C'est ce que nous pensions. Ils se sont adaptés à la vie sur l'Everest. Ils ne peuvent en redescendre.

— Non. Ils ne le peuvent pas. Et nous ne pouvons pas escalader les pentes. Même si le temps ne nous arrêta pas, eux le feraient.

— Ils ont l'air de créatures sympathiques, alors pourquoi s'y opposeraient-ils ? Ils vous ont aidé, *vous*.

— Ils n'ont rien contre nous. Ils m'ont parlé, vous savez. Par télépathie.

Je fronçai les sourcils.

— Ah ? oui.

— Mais ils n’ont pas l’intention de se mêler de nos affaires. Ils nous observent, patron. Ils y sont arrivés. Nous avons la puissance atomique. Nous sommes sur le point d’avoir des engins à fusée. Nous les inquiétons. Et l’Everest est le seul endroit d’où ils peuvent nous observer !

Je fronçai sérieusement les sourcils. Il transpirait, et ses mains tremblaient.

— Du calme, mon vieux, dis-je. Restez tranquille. Qui sont ces créatures, bon Dieu ?

Et il dit :

— Quelles sont, à votre avis, les créatures qui seraient si adaptées à l’air raréfié et à des températures au-dessous de zéro que l’Everest serait le seul endroit vivable pour elles sur Terre ? C’est tout le problème. Elles ne peuvent rien faire sur Terre, Ce sont des Martiens.

Et voilà.

Et maintenant, laissez-moi vous expliquer la raison pour laquelle j’ai si souvent parlé *d’Everest*.

Bien entendu, je ne croyais pas vraiment qu’il y avait des Martiens sur le mont Everest, ou que quelque chose retarderait longtemps la conquête finale de la montagne. Je pensais simplement que les gens auraient la décence de s’abstenir de tenter cette escalade jusqu’à la publication de ma nouvelle.

Mais non ! Le 29 mai 1953, moins de deux mois après que j’avais écrit et vendu *Everest*, Edmund Hillary et Tenzing Norgay se tenaient sur le plus haut sommet de l’Everest et n’y voyaient ni Martiens ni Abominables Hommes des neiges.

Naturellement, *Universe* aurait pu sacrifier trente dollars et renoncer à publier la nouvelle, où j’aurais pu offrir de la racheter. Aucun de nous ne fit le geste, et *Everest* parut dans le numéro de décembre 1953 *d’Universe*.

Puisque j'ai été fréquemment appelé à parler de l'avenir de l'homme, je ne peux me retenir d'utiliser *Everest* pour souligner quel expert ès-futurs je suis. Après tout, j'ai prédit que le mont Everest ne serait jamais vaincu, cinq mois *après* qu'il eut été vaincu.

Actuellement, il est de mode de publier des anthologies de nouvelles de science-fiction originales, et j'ai plutôt tendance à le désapprouver. Cela fait perdre aux magazines un certain nombre de nouvelles et de lecteurs qui, autrement, seraient allés à eux. Je ne souhaite pas que cela se produise. Je pense que les magazines sont essentiels pour la science-fiction.

Mon sentiment vient-il d'une simple nostalgie? Vient-il du souvenir de ce que représentaient pour moi, dans mon enfance, les magazines de science-fiction, et de la façon dont ils me lancèrent comme écrivain? En partie, oui, j'imagine; mais, cela vient, en partie aussi, du sentiment légitime qu'ils jouent vraiment un rôle vital.

Où un jeune écrivain peut-il démarrer? Les magazines, lesquels paraissent six ou douze fois par an, se trouvent dans la *nécessité* d'avoir des nouvelles. On peut retarder la publication d'une anthologie jusqu'à ce que les nouvelles désirées parviennent à l'éditeur; on ne le peut pas dans un magazine. Lié par des dates contraignantes de publication, un magazine doit accepter de temps en temps des nouvelles non classiques, et, de temps en temps, un jeune écrivain démarre alors qu'il n'est peut-être encore que marginal. C'est ainsi, en fait, que j'ai démarré.

Cela signifie, assurément, que le lecteur de magazine doit subir de temps en temps une nouvelle d'amateur, mais l'écrivain amateur qui l'a écrite en reçoit assez d'encouragement pour continuer à écrire et pour devenir (c'est possible, sans plus) un grand écrivain.

Quand les anthologies de science-fiction originale commencèrent à paraître, pourtant, c'étaient des nouveautés. Je n'ai jamais pensé qu'elles prendraient tant d'importance, et je n'avais pas l'impression qu'elles constituaient un danger imminent et que je m'y associais en écrivant pour elles. En fait, comme elles payaient mieux que ne le faisaient ordinairement les magazines, je me trouvais bien d'écrire pour elles.

La première du genre fut *New Tales of Space and Time*, dirigée par Raymond J. Healy (Henry Holt, 1951), et j'écrivis pour elle *In a Good Cause* [\[16\]](#) – une nouvelle qui fut par la suite incluse dans *Nightfall and Other Stories*.

Quelques années plus tard, August Derleth dirigea une anthologie de nouvelles originales, et c'est pour elle que j'écrivis *La Pause*.

La pause

La poudre blanche était enfermée dans une capsule transparente à parois minces. La capsule, à son tour, était scellée à chaud dans une double bande de para-film. Tout au long de cette bande, se trouvaient d'autres capsules, à quinze centimètres d'intervalle.

La bande avançait. Chaque capsule, au cours de l'opération, s'arrêtait une minute sur une mâchoire métallique juste en dessous d'une fenêtre de mica. Sur une autre partie du cadran du compteur de radiation, un chiffre cliquait et s'inscrivait sur un cylindre de papier qui se déroulait. La capsule avançait ; la suivante prenait sa place.

Le chiffre qui s'inscrivit à deux heures moins le quart était 308. Une minute plus tard, c'est 256 qui apparut. Une minute plus tard, 391. Une minute plus tard, 477. Une minute plus tard, 202. Une minute plus tard, 251. Une minute plus tard, 000. Une minute plus tard, 000. Une minute plus tard, 000. Une minute plus tard, 000.

Peu après deux heures, M. Alexander Johannison passa près du compteur et il vit du coin de l'œil la rangée de chiffres. Il dépassa le compteur de quelques pas, puis il s'arrêta et se retourna.

Il fit revenir en arrière le cylindre de papier, puis il le remit en place et dit : « Merde ! »

Il le dit avec véhémence. Il était grand et mince ; il avait des mains avec une forte ossature, des cheveux blond roux, des sourcils blonds. Il avait l'air fatigué et, en cet instant, perplexe.

Gene Damelli errait dans les parages avec la nonchalance naturelle qu'il apportait à tout ce qu'il faisait. Il était brun, hirsute, et plutôt petit. Il avait

eu jadis le nez cassé, et cela le rendait curieusement différent de l'image qu'on se faisait ordinairement du physicien nucléaire.

— Mon fichu Geiger, dit Damelli, ne veut rien capter, et je ne suis pas d'humeur à vérifier le branchement Vous avez une cigarette ?

Johannison lui tendit son paquet.

— Et les autres dans le bâtiment ?

— Je ne les ai pas vérifiés, mais j'imagine qu'ils ne sont pas tous arrêtés.

— Pourquoi pas ? Mon compteur n'enregistre rien non plus.

— Sans blague ! Vous vous rendez compte ? Tout cet argent investi, en plus. Ça n'a pas de sens. Allons boire un Coca.

Johannison dit, avec plus de véhémence qu'il ne l'aurait voulu :

— Non ! Je vais voir George Duke. Je veux voir sa machine. Si elle est en panne...

Damelli le suivit.

— Elle ne doit pas être en panne, Alex. Ne soyez pas idiot.

George Duke écouta Johannison et le regarda d'un air réprobateur au-dessus de ses lunettes sans monture. C'était un vieux jeune homme, avec peu de cheveux et encore moins de patience.

— Je suis occupé, dit-il.

— Trop occupé pour me dire si votre installation marche, pour l'amour de Dieu ?

Duke se leva.

— Oh, bon Dieu, quand un homme a-t-il le temps de travailler ici ?

Sa régie à calcul tomba avec un bruit sourd sur un tas de papier millimétré tandis qu'il faisait le tour de son bureau.

Il se dirigea vers une table de laboratoire encombrée et souleva le lourd couvercle de plomb gris d'un container de plomb gris plus lourd encore. Il y fit entrer une paire de pinces de soixante centimètres et en sortit un petit cylindre argenté.

Duke dit d'un air sinistre :

— Restez où vous êtes.

Johannison n'avait pas besoin qu'on le lui dît. Il gardait ses distances. Il n'avait pas été exposé à une dose anormale de radioactivité durant le mois précédent, mais il n'y avait pas de raison de s'approcher plus que nécessaire du cobalt radioactif.

Se servant encore des pinces, et les bras tendus pour l'éloigner de son corps, Duke remonta le morceau de métal brillant qui contenait de la radioactivité concentrée et l'approcha de son compteur. A soixante centimètres, le compteur aurait dû faire du bruit. Il n'en fut rien.

Duke dit : « Bon Dieu ! » et laissa tomber le container. Il se précipita comme un fou pour le rattraper et le souleva pour le mettre de nouveau près du compteur. Plus près.

Il n'y eut aucun bruit. Les points lumineux n'apparurent pas sur le numérateur. Les chiffres ne se mirent pas à augmenter.

— Même pas de bruit de fond, dit Johannison.

— Sacré Jupiter ! fit Damelli.

Duke remit le tube de cobalt dans sa gaine protectrice en plomb, toujours aussi délicatement, et il resta planté là, furieux.

Johannison fit irruption dans le bureau de Bill Everard, avec Damelli sur ses talons. Il s'échauffa à parler pendant quelques minutes, ses doigts osseux aux articulations blanches posés sur le bureau étincelant d'Everard. Everard écouta, ses joues lisses, fraîchement rasées, virant au rose, et son cou grassouillet faisant un bourrelet au-dessus de son col blanc amidonné.

Everard regarda Damelli et désigna Johannison d'un pouce interrogateur. Damelli haussa les épaules, en avançant les mains, paumes vers le haut, et en plissant le front.

— Je ne vois pas, dit Everard, comment ils peuvent être tous détraqués.

— Ils le *sont*, c'est tout, insista Johannison. Ils se sont tous arrêtés vers deux heures. Cela fait maintenant plus d'une heure, et aucun n'est encore en état de fonctionner. George Duke lui-même ne peut rien y faire. Je vous le dis, ce ne sont pas les compteurs.

— C'est pourtant ce que vous dites.

— Je dis qu'ils ne marchent pas. Mais ce n'est pas leur faute. Il n'y a rien sur quoi ils puissent travailler.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il n'y a pas de radioactivité ici. Dans tout ce bâtiment. Nulle part.

— Je ne vous crois pas.

— Écoutez, si une cartouche de cobalt radioactif ne peut pas faire démarrer un compteur, peut-être qu'il y a quelque chose de détraqué dans tous les compteurs que nous essayons. Mais quand cette même cartouche ne provoque pas de charge dans un électroscope à feuille d'or, et quand elle ne voile même pas une pellicule photographique, il y a quelque chose qui ne va pas dans cette cartouche.

— D'accord, dit Everard, alors elle est mauvaise. Quelqu'un a commis une erreur et ne l'a pas remplie.

— La même cartouche fonctionnait ce matin, mais qu'à cela ne tienne. Peut-être que les cartouches peuvent se déconnecter d'une façon ou d'une autre. Mais j'ai pris ce gros morceau de pechblende dans la boîte qui est exposée au troisième étage et ça n'enregistre rien non plus. Vous n'allez pas me dire que quelqu'un a oublié de mettre l'uranium dedans.

Everard se frotta l'oreille.

— Qu'en pensez-vous, Damelli ? Damelli hocha la tête.

— Je ne sais pas, patron. J'aimerais bien le savoir.

— Ce n'est pas le moment de réfléchir, dit Johannison. C'est le moment d'agir. Il faut que vous téléphoniez à Washington.

— A quel sujet ? demanda Everard.

— Au sujet des stocks de bombes A.

— Quoi ?

— Ça pourrait être la réponse, patron. Écoutez, quelqu'un a imaginé un moyen pour arrêter la radioactivité, toute la radioactivité. Ça pourrait mettre hors de course le pays, les États-Unis tout entiers. Si on a fait cela, ce ne peut être que pour désarmer nos bombes A. On ne sait pas où nous les entreposons, alors on doit neutraliser le pays. Et si c'est exact, cela signifie qu'une attaque va avoir lieu. A la minute, peut-être. Prenez le téléphone, patron !

Everard tendit la main pour prendre le téléphone. Son regard et celui de Johannison se croisèrent et restèrent fixés l'un sur l'autre.

— Un appel extérieur, s'il vous plaît, dit-il dans le combiné.

Il était quatre heures moins cinq. Everard raccrocha le téléphone.

— Était-ce le délégué de la commission ? demanda Johannison.

— Oui, dit Everard, en fronçant les sourcils.

— Bon. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Mon petit, m'a-t-il dit, répondit Everard, quelles bombes A ? »

Johannison avait l'air ahuri.

— Bon sang, qu'est-ce qu'il entend par : « Quelles bombes A ? » Je sais ! Ils ont déjà découvert qu'ils ont des incapables sur les bras, et ils ne veulent pas parler. Pas même à nous. Et alors, maintenant ?

— Maintenant rien, dit Everard. Il se rassit dans son fauteuil et regarda le physicien de travers : Alex, je sais dans quel état de surmenage vous êtes ; aussi, je ne vais pas vous engueuler pour ça. Ce qui m'ennuie c'est : comment m'avez-vous entraîné, *moi*, dans cette idiotie ?

Johannison blêmit.

— Ce n'est pas une idiotie. Le délégué de la commission a-t-il dit que c'en était une ?

— Il a dit que j'étais fou, et c'est bien ce que je suis. Qu'est-ce qui vous a pris, bon Dieu, de venir ici avec vos histoires sur des bombes A ? Qu'est-ce que c'est que des bombes A ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Vous n'avez jamais entendu parler de bombes atomiques ? Qu'est-ce que c'est ? Un gag ?

— Je n'en ai jamais entendu parler. On dirait un truc sorti d'une bande dessinée.

Johannison se tourna vers Damelli dont le teint olivâtre semblait foncer quand il se faisait du souci.

— Dites-le-lui, Gene. Damelli hocha la tête.

— Laissez-moi en dehors de cette histoire.

— Bon, bon. Johannison se pencha vers la rangée de livres qui se trouvaient sur les étagères près de la tête d'Everard : Je ne sais pas à quoi rime tout cela, mais je peux m'en tirer. Où est Glasstone ?

— Ici même, dit Everard.

— Non. Pas le *Manuel de chimie pratique*. Je veux son *Recueil sur l'énergie atomique*.

— Jamais entendu parler.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Il est là sur votre étagère depuis que je suis ici.

— Jamais entendu parler, dit Everard avec entêtement.

— Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler non plus de *Enquêtes sur la radioactivité en biologie* de Kamen ?

— Non.

Johannison cria :

— D'accord. Prenons le *Manuel* de Glasstone. Ça fera l'affaire.

Il prit le gros volume et le feuilleta. Une première fois, puis une seconde. Il fronça les sourcils et regarda la page du copyright. Il lut : Troisième édition, 1956. Il parcourut les deux premiers chapitres, page par page. Il y avait là la structure atomique, les numéros atomiques, les électrons et leur masse, les séries de transition – mais pas de radioactivité, rien à ce sujet.

Il alla consulter la table des éléments qui figurait au verso de la page de couverture. Il ne lui fallut que quelques secondes pour voir qu'elle n'en comportait que quatre-vingt-un, les quatre-vingt-un qui ne sont pas radioactifs.

Johannison avait la gorge sèche. Il dit d'une voix enrouée à Everard :

— Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler d'uranium.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda froidement Everard. Une marque commerciale ?

Désespéré, Johannison laissa tomber Glasstone et tendit la main pour prendre le *Manuel de chimie et de physique*. Il consulta l'index. Il y chercha les mots : séries radioactives, uranium, plutonium, isotopes. Il ne trouva que le dernier. Avec des doigts que la nervosité rendait maladroits, il tourna les pages pour consulter la table des isotopes. Un regard lui suffit. Seuls les isotopes stables y figuraient.

— D'accord, dit-il d'un ton suppliant. J'abandonne. Trop c'est trop. Vous avez composé un tas de bouquins truqués uniquement pour me faire marcher, n'est-ce pas ?

Il essaya de sourire. Everard se raidit.

— Ne soyez pas idiot, Johannison. Vous feriez mieux de rentrer chez vous. Consultez un médecin.

— Je n'ai rien du tout.

— Il est possible que vous ne le croyiez pas, mais c'est vrai. Vous avez besoin de vacances, alors prenez-en. Damelli, faites-moi un plaisir. Mettez-le dans un taxi et veillez à ce qu'il rentre chez lui.

Johannison ne savait que faire. Soudain, il cria :

— Alors à quoi servent tous les compteurs qui sont ici ? Qu'est-ce qu'ils font ?

— Je ne sais pas ce que vous entendez par compteurs. Si vous voulez dire des ordinateurs, ils sont là pour résoudre nos problèmes à notre place.

Johannison désigna une plaque sur le mur.

— Bon, d'accord. Regardez ces initiales : C ! E ! A ! Commission ! de l'Énergie ! Atomique !, dit-il, en détachant chaque mot.

Everard désigna la plaque à son tour.

— Commission ! Expérimentale ! de l'Air ! Ramenez-le chez lui, Damelli.

Johannison se tourna vers Damelli quand ils furent sur le trottoir. Il murmura d'une voix pressante :

— Écoutez, Gene, ne soyez pas complice de ce type. Everard est un vendu. Ils l'ont eu d'une certaine façon. Songez donc qu'ils ont composé les bouquins truqués et essayé de me faire croire que je suis fou.

— Calmez-vous, Alex, mon vieux, dit Damelli d'un ton égal. Vous êtes un peu énervé. Everard va très bien.

— Vous l'avez entendu. Il n'a jamais entendu parler de bombes A. L'uranium est une marque commerciale ! Comment peut-il aller bien ?

— S'il s'agit de cela, je n'ai jamais entendu parler de bombes A ou d'uranium.

Il leva un doigt « Taxi ! » La voiture passa à toute vitesse.

Johannison cessa d'avoir l'impression que c'était une blague.

— Gene ! Vous étiez là quand les compteurs ont cessé de fonctionner. Vous étiez là quand la pechblende a cessé d'agir. Vous êtes venu avec moi voir Everard pour mettre les choses en ordre.

— Si vous voulez l'exacte vérité, Alex, vous m'avez dit que vous aviez quelque chose à dire au patron et vous m'avez demandé de venir avec vous, et c'est tout ce que je sais. Rien n'allait mal, pour autant que je sache, et,

bon sang, que ferions-nous de cette pechblende ? Nous n'utilisons aucun goudron ici... Taxi !

Un taxi se dirigea vers le trottoir.

Damelli ouvrit la porte et fit monter Johannison. Celui-ci entra, puis, avec une fureur d'ivrogne, il se retourna, arracha la portière des mains de Damelli, la claqua, et cria une adresse au chauffeur de taxi. Il se pencha à la vitre tandis que le taxi s'éloignait, laissant Damelli le bec dans l'eau, ébahi.

— Dites à Everard que ça ne marchera pas, cria Johannison. J'en sais long sur vous tous.

Il se laissa tomber sur le siège capitonné, totalement épuisé. Il était sûr que Damelli avait entendu l'adresse qu'il avait donnée. Iraient-ils d'abord au F.B.I. en racontant qu'il avait une dépression nerveuse ? Se fierait-on à la parole d'Everard plutôt qu'à la sienne ? Ils ne pourraient nier l'arrêt de la radioactivité. Ils ne pourraient nier les livres truqués.

Mais à quoi cela servait-il ? Une attaque ennemie était en route et des hommes comme Everard et Damelli... Jusqu'à quel point la trahison avait-elle gangrené le pays ?

Il se raidit soudain. « Chauffeur ! » cria-t-il. Puis, plus fort :
« *Chauffeur !* »

L'homme qui était au volant ne se retourna pas. Les voitures passaient doucement à côté d'eux.

Johannison essaya de lutter pour s'extirper de son siège, mais la tête lui tournait.

— Chauffeur ! murmura-t-il. Ce n'était pas le chemin pour aller au F.B.I. On le ramenait chez lui. Comment le chauffeur savait-il où il habitait ?

Un chauffeur qui était dans le coup, naturellement. Sa vue se brouillait et ses oreilles bourdonnaient.

Seigneur, quelle organisation ! Il ne servait à rien de lutter ! Il eut un malaise et il ne vit plus rien !

Il remonta l'allée qui menait à la petite maison à un étage à façade de brique où il vivait avec Mercedes. Il ne se souvenait pas d'être descendu du taxi.

Il se retourna. Il n'y avait pas de taxi en vue. Automatiquement, il chercha son portefeuille et ses clefs. Ils étaient là. On n'avait touché à rien.

Mercedes l'attendait à la porte. Elle ne semblait pas surprise de le voir rentrer. Il jeta un rapide coup d'œil à sa montre. Il avait presque une heure d'avance sur son horaire habituel.

— Mercy, dit-il, il faut que nous partions d'ici et...

— Je sais tout, Alex, répondit-elle d'une voix altérée. Entre.

Pour lui, elle était l'image du paradis. Des cheveux raides, tirant un peu sur le blond, partagés par une raie au milieu et coiffés en queue de cheval, des yeux bleus écartés, légèrement bridés à l'orientale, des lèvres pleines, et de petites oreilles collées à la tête. Johannison la dévorait des yeux.

Mais il voyait bien qu'elle faisait de son mieux pour cacher une certaine tension.

— Est-ce qu'Everard t'a téléphoné ? dit-il. Ou Damelli ?

— Nous avons un visiteur, répondit-elle.

Il pensa : ils ont réussi à aller jusqu'à *elle*.

Il aurait pu l'écarter de la porte d'entrée. Ils auraient couru, essayé de se mettre à l'abri. Mais comment l'auraient-ils pu ? Le visiteur devait se tenir dans l'ombre de l'entrée. Ce devait être un homme sinistre, imagina-t-il, avec une grosse voix brutale et un accent étranger, qui se tenait là, la main dans la poche de sa veste, formant une bosse plus grosse que sa main.

Il entra comme un automate.

— Dans le living-room, dit Mercedes. Un sourire éclaira momentanément son visage : Je crois que tout va bien.

Le visiteur était debout. Il y avait quelque chose d'irréel en lui, l'irréalité de la perfection. Son visage et son corps étaient sans défauts et soigneusement dénués de personnalité. Il aurait pu sortir d'un panneau publicitaire.

Sa voix avait le ton cultivé et dénué de passion d'un annonceur professionnel de radio. Il n'avait pas le moindre accent.

— On a eu vraiment beaucoup de mal à vous ramener chez vous, docteur Johannison, dit-il.

— Quoi que ce soit, quoi que vous vouliez, répondit Johannison, je ne coopérerai pas.

— Non, Alex, intervint Mercedes, tu ne comprends pas. Nous avons parlé. Il dit que toute radioactivité a été arrêtée.

— Oui, c'est vrai, et comme je souhaite que ce gandin puisse me dire comment cela s'est fait ! Dites donc, vous, êtes-vous américain ?

— Tu ne comprends donc pas, Alex, dit sa femme. Elle est arrêtée dans le monde entier. Cet homme n'est de nulle part sur Terre. Ne me regarde pas comme ça, Alex. C'est vrai. Je sais que c'est vrai. Regardez-le. Le visiteur sourit. C'était un sourire parfait.

— Ce corps dans lequel j'apparaîs, dit-il, est soigneusement construit selon des caractéristiques données, mais ce n'est que de la matière. Il est sous contrôle total.

Il tendit la main et la peau disparut. Les muscles, les lignes droites des tendons et les courbes des veines devinrent visibles. Le tissu des veines

disparut et le sang coula régulièrement sans qu'il fût besoin de le retenir. Tout fondit pour prendre l'aspect d'os gris lisses. Cela disparut aussi.

Puis, tout réapparut.

— Hypnotisme, murmura Johannison.

— Pas du tout, dit calmement le visiteur.

— D'où êtes-vous ? demanda Johannison.

— C'est difficile à expliquer, dit le visiteur. Cela a-t-il de l'importance ?

— Il faut que je saisisse ce qui se passe, cria Johannison. Ne pouvez-vous pas le comprendre ?

— Mais si. Je peux. C'est pour cela que je suis ici. En ce moment, je parle à une centaine de gens et plus sur toute votre planète. Dans des corps différents, bien entendu, puisque différents types d'hommes ont des préférences et des normes différentes en ce qui concerne l'apparence corporelle !

Johannison se demanda, l'espace d'un instant, si après tout il n'était pas fou.

— Êtes-vous de... de Mars ? dit-il. D'un endroit comme ça ? Avez-vous été transporté jusqu'ici ? Est-ce la guerre ?

— Vous voyez, dit le visiteur, ce genre d'attitude est ce que nous essayons de corriger. Les gens de chez vous sont malades, Docteur Johannison, très malades. Pendant des dizaines de milliers de vos années, nous avons su que votre espèce particulière avait de grandes possibilités. Cela a été une grande déception pour nous de voir que votre développement avait pris un caractère pathologique. Nettement pathologique. Il hocha la tête.

— Il m'a dit, intervint Mercedes, avant que tu viennes, qu'il essayait de nous guérir.

— Qui le lui a demandé ? marmotta Johannison. Le visiteur se contenta de sourire.

— C'est un travail qui m'a été assigné il y a longtemps, mais de telles maladies sont toujours difficiles à traiter. D'abord, il y a la difficulté de la communication.

— Nous communiquons, dit Johannison avec entêtement.

— Oui. Dans un certain sens. J'utilise vos concepts, votre système de code. C'est tout à fait insuffisant. Je ne peux même pas vous expliquer la vraie nature de la maladie de votre espèce. D'après vos concepts, pour m'en approcher au plus près, je dirai que c'est une maladie de l'esprit.

— Bah.

— C'est une sorte de mal social qu'il est très délicat d'appréhender. C'est pourquoi j'ai hésité si longtemps pour tenter d'appliquer un remède direct. Ce serait triste si, par accident, une potentialité de valeur aussi riche que la vôtre était perdue pour nous. Ce que j'ai essayé de faire pendant des millénaires, cela a été de travailler indirectement par le biais de quelques individus qui, dans chaque génération, ont une immunité naturelle à la maladie. Les philosophes, les moralistes, les guerriers, les politiciens. Tous ceux qui avaient une vague idée de la fraternité mondiale. Tous ceux qui...

— Bon, bon. Vous avez échoué. Passons. Si vous me parliez maintenant des gens de chez vous, pas des miens.

— Que puis-je vous dire que vous compreniez ?

— D'où êtes-vous ? Commencez par là.

— Vous n'avez pas de concepts qui conviennent. Je ne suis de nulle part dans cette curie.

— Quelle curie ?

— Dans l'univers, je veux dire. Je suis extérieur à l'univers.

Mercedes intervint de nouveau, penchée en avant.

— Alex, ne vois-tu pas ce qu’il veut dire ? Imagine que tu atterris sur la côte de Nouvelle-Guinée et que tu t’adresses à des indigènes par télévision. Je veux dire à des indigènes qui n’ont jamais vu ni entendu parler de qui que ce soit hors de leur tribu. Pourrais-tu expliquer comment fonctionne la télévision et comment elle te donne la possibilité de parler à des tas de gens en des tas d’endroits en même temps ? Pourrais-tu expliquer que l’image n’est pas toi en personne, mais simplement une illusion que tu peux faire disparaître et réapparaître ? Tu ne pourrais même pas leur expliquer d’où tu viens si tout l’univers qu’ils connaissent est leur seule île.

— Bon, alors, nous sommes des sauvages pour lui. Est-ce bien cela ? demanda Johannison.

— Votre femme emploie une métaphore, dit le visiteur. Laissez-moi terminer. Je ne peux plus essayer d’encourager votre société à se soigner elle-même. La maladie a fait de trop grands progrès. Il va me falloir modifier la composition constitutionnelle de la race.

— Comment ?

— Il n’y a ni mots ni concepts pour expliquer cela non plus. Vous devez comprendre que notre maîtrise de la matière physique est considérable. Il était extrêmement simple d’arrêter toute radioactivité. Il était un peu plus difficile de veiller à ce que toutes choses, y compris les livres, s’adaptent à un monde dans lequel la radioactivité n’existait pas. Il était encore plus difficile, et cela prit plus de temps, d’effacer toute idée de radioactivité de l’esprit des hommes. Maintenant, l’uranium n’existe pas sur la Terre. Personne n’en a entendu parler.

— Moi, si, dit Johannison. Et toi, Mercy ?

— Je me souviens aussi, dit Mercedes.

— Vous avez été exclus tous les deux, pour une raison précise, dit le visiteur, comme l’ont été plus d’une centaine d’autres, hommes et femmes, dans le monde.

— Pas de radioactivité, murmura Johannison. Pour toujours ?

— Pour cinq de vos années, répondit le visiteur. C'est une pause, rien de plus. Simplement une pause, ou disons une période d'anesthésie, afin que je puisse agir sur l'espèce sans qu'il y ait, entre-temps, un danger de guerre atomique. Dans cinq ans, le phénomène de radioactivité réapparaîtra, en même temps que l'uranium et le thorium qui n'existent pas actuellement. Pourtant, la connaissance ne reviendra pas. C'est là où vous entrerez en jeu. Vous et les autres personnes qui sont comme vous. Vous rééduquerez petit à petit le monde.

— C'est un drôle de boulot. Il a fallu cinquante ans pour qu'on arrive à ce point. Même en prévoyant moins la seconde fois, pourquoi ne pas simplement rétablir la connaissance ? Vous le pouvez, non ?

— L'opération, dit le visiteur, sera une opération sérieuse. Il faudra près d'une décennie pour être certain qu'il n'y a pas de complications. Alors, nous voulons, à dessein, une rééducation lente.

— Comment le saurons-nous, quand le moment viendra ? Je veux dire quand l'opération sera finie, dit Johannison.

Le visiteur sourit.

— Quand le moment viendra, vous le saurez. Soyez-en sûr.

— Eh bien, c'est une fichue chose que d'attendre cinq ans qu'un gong sonne dans votre tête. Et si ça ne vient jamais ? Et si votre opération ne réussit pas ?

— Espérons qu'elle réussira, dit sérieusement le visiteur.

— Mais si elle ne réussit pas ? Ne pouvez-vous nous dégager l'esprit temporairement, de la même manière ? Ne pouvez-vous nous laisser vivre normalement jusque-là ?

— Non. Je suis désolé. J'ai besoin que vos esprits demeurent intacts. Si l'opération est vraiment un échec, si la cure ne marche pas, j'aurais besoin

d'un petit réservoir d'esprits normaux, intacts, à partir desquels on pourrait provoquer la venue d'une nouvelle population sur cette planète, sur qui une nouvelle sorte de traitement pourrait être tentée. Votre espèce doit être préservée à tout prix. Elle a de la valeur pour nous. C'est pourquoi j'ai passé tant de temps à essayer de vous expliquer la situation. Si je vous avais quitté tel que vous étiez il y a une heure, cinq jours, sans parler de cinq ans, vous auraient complètement détruit.

Et, sans ajouter un mot, il disparut.

Mercedes fit les gestes nécessaires pour préparer le dîner, et ils se mirent à table presque comme si cela avait été un jour comme les autres.

— Est-ce vrai ? dit Johannison. Tout cela est-il réel ?

— Je l'ai vu aussi, répondit Mercedes. Je l'ai entendu.

— J'ai parcouru mes propres livres. Ils sont tous transformés. Quand ce... cette pause sera terminée, nous devons travailler uniquement de mémoire. Tous ceux d'entre nous qui resterons. Il nous faudra reconstruire des instruments. Il nous faudra longtemps pour communiquer avec ceux qui ne se souviendront pas. Il se mit brusquement en colère. Et pour quoi, je voudrais bien le savoir. Pour quoi ?

— Alex, commença timidement Mercedes, il se peut qu'il soit venu sur la Terre avant, et qu'il ait parlé aux gens. Il vivait il y a des milliers et des milliers d'années. Imagine qu'il soit ce que nous considérons depuis si longtemps comme... comme...

Alex la regarda.

— Comme Dieu ? Est-ce ce que tu es en train d'essayer de dire ? Comment le saurais-je ? Tout ce que je sais, c'est que son peuple, quel qu'il

soit, est infiniment plus avancé que nous, et qu'il nous guérit d'une maladie.

— Alors, dit Mercedes, je le considère comme un médecin, ou son équivalent dans sa société.

— Un médecin ? Tout ce que nous n'avons cessé de dire, c'était que la difficulté de communication était le grand problème. Quel genre de médecin ne peut communiquer avec ses patients ? Un vétérinaire ! Un médecin pour animaux !

Il repoussa son assiette.

— Quand même, dit Mercedes, s'il met fin à la guerre...

— Pourquoi le voudrait-il ? Que sommes-nous pour lui ? Nous sommes des animaux. Nous sommes *vraiment* des animaux pour lui. Quand je lui ai demandé d'où il venait, il a répondu qu'il ne venait pas de cette curie. Tu saisis ? *L'écurie*. Puis il s'est repris pour dire « univers ». Il ne venait nullement de l'« univers ». Sa difficulté de communication le trahissait. Il a émis l'idée générale selon laquelle notre univers était à lui plutôt qu'à nous. Ainsi l'univers est une écurie, et nous sommes... des chevaux, des poulets, des moutons. A ta guise.

— Le Seigneur est mon Berger, dit doucement Mercedes. Je ne désirerai pas...

— Arrête, Mercy. Cela, c'est une métaphore. Ceci est la réalité. S'il est un berger, alors nous sommes des moutons ayant un désir étrange, anormal, ainsi que la possibilité, de nous tuer les uns les autres. Pourquoi nous arrêter ?

— Il a dit...

— Je sais ce qu'il a dit. Il a dit que nous avons de grandes possibilités. Nous avons beaucoup de valeur. Non ?

— Oui.

— Mais que représentent ces possibilités et quelle est la valeur des moutons pour le berger ? Les moutons ne devraient avoir aucune idée. Ils n'en seraient pas capables. Peut-être que, s'ils savaient pourquoi ils étaient ainsi choyés, ils préféreraient vivre leur vie. Ils courraient leurs chances avec les loups et vis-à-vis d'eux-mêmes.

Mercedes le regardait, impuissante.

— C'est ce que je continue à me demander maintenant, cria Johannison. Où allons-nous ? Où allons-nous ? Que savent les moutons ? Que savons-nous ? Que pouvons-nous savoir ?

Ils restaient là, à contempler leurs assiettes, sans manger.

Dehors, il y avait le bruit de la circulation, et les cris des enfants qui jouaient. La nuit tombait et peu à peu, le ciel s'assombrissait.

Un souvenir qui me revient à propos de *La Pause* souligne le plaisir constant que j'éprouve à m'occuper des problèmes d'écriture et non à m'intéresser aux autres facettes du jeu littéraire.

Cela se passait dans les bureaux de Farrar, Straus & Young, au moment où l'anthologie en était au premier stade de la fabrication, et la dame qui en avait la charge dans la maison se torturait l'esprit à propos du titre de l'anthologie. Celui-ci était censé être *In Time to Corne*, mais elle pensait qu'il manquait quelque chose et s'interrogeait sur diverses formules.

— Qu'est-ce que vous en pensez, docteur Asimov ? me demanda-t-elle, en me jetant un regard implorant. (Les gens croient souvent que je possède les réponses, alors que parfois je ne possède même pas les questions.)

Je me creusai sérieusement la tête et je dis :

— Laissez tomber le premier mot et appelez le livre *Time To Corne*. Cela renforce l'idée de « temps » et donne à l'ouvrage un air plus science-fiction.

Elle s'écria aussitôt : « *Exactement* ce qu'il fallait », et *Time To Corne* fut effectivement le titre de l'anthologie quand elle parut.

Ma foi, le changement de titre a-t-il augmenté le chiffre de ventes ? Comment le savoir ? Comment pourrait-on être sûr qu'il n'a pas en fait nui à la vente ?

Je suis très heureux de ne pas être éditeur.

Alors que je continuais à écrire tout cela, mes travaux professionnels à l'école de médecine se poursuivaient sans encombre. En 1951, j'avais été promu au titre de maître assistant de biochimie, et j'avais alors un titre professionnel à ajouter à mon doctorat. Pourtant, cette double dose de titres ne semblait pas ajouter quoi que ce fût à ma dignité. Je continuais à être « un homme jovial, bouillonnant, plein de vie », comme disait Sprague, et je le suis encore aujourd'hui, comme en témoigneront tous ceux qui me connaissent, en dépit du fait que mes « cheveux bruns ondulés », bien qu'encore ondulés, sont plus longs et moins bruns qu'ils ne l'étaient.

Toute cette effervescence me permettait de fort bien m'entendre avec les étudiants, mais peut-être pas toujours aussi bien avec certains membres de la faculté. Heureusement, tout le monde était parfaitement au courant que j'étais un auteur de science-fiction. Cela m'aidait ! Cela semblait leur faire accepter le fait que je fusse un excentrique, et ils me pardonnaient donc bien des choses.

Quant à moi, je ne fis aucun effort pour cacher que j'écrivais. Certaines personnes, exerçant les métiers les plus sérieux, usent de pseudonymes lorsqu'elles succombent à la tentation d'écrire ce qu'elles craignent être des ouvrages dénués de valeur littéraire. Comme je n'ai jamais considéré que la science-fiction était dénuée de valeur littéraire, et comme j'écrivais et publiais bien avant de devenir membre de la faculté, je n'eus d'autre choix que d'user de mon vrai nom pour signer mes œuvres.

Non que j'aie eu l'intention de mettre l'école elle-même dans une situation qui aurait blessé sa dignité.

J'avais vendu mon premier livre, *Pebble in the Sky*[\[17\]](#), six semaines avant d'accepter de travailler à l'école de médecine. J'ignorais toutefois que Doubleday allait exploiter ma nouvelle position professionnelle à propos de cet ouvrage. Ce ne fut qu'en ayant le livre entre les mains, vers la fin de 1949, que je vis ce qui allait figurer au dos de la couverture.

A côté d'un excellent portrait de moi à l'âge de vingt-cinq ans (lequel me brise maintenant le cœur quand je le regarde), on lisait, dans la dernière phrase : Le Dr Asimov vit à Boston, où il s'occupe de recherches sur le cancer à l'école de médecine de l'université de Boston.

J'y réfléchis un bon moment, puis je décidai de ne pas y aller par quatre chemins. Je demandai à voir le doyen, James Faulkner, et je lui exposai franchement la situation. Je suis un écrivain de science-fiction, dis-je, et je le suis depuis des années. Mon premier livre paraît sous mon vrai nom, et mon travail à l'école de médecine va y être mentionné. Voulait-il que je démissionne ?

Le doyen, un intellectuel de Boston de vieille souche, doué du sens de l'humour, répondit :

— Est-ce un bon livre ?

— Les éditeurs le pensent, dis-je prudemment.

— Dans ce cas, rétorqua-t-il, l'école de médecine sera heureuse qu'on l'identifie avec lui.

Ceci arrangea cela et jamais, au cours de mon séjour à l'école de médecine, je ne me suis attiré d'ennuis à cause de mes livres de science-fiction. En fait, il arriva à certains membres de l'école de me mettre à contribution. En octobre 1954, les gens qui dirigeaient le *Boston University Graduate Journal* me demandèrent une nouvelle de science-fiction de quelques centaines de mots pour égayer un de leurs numéros. Je leur donnai pour leur faire plaisir *Il vaut mieux pas*, qui parut dans le numéro de décembre 1954.

Il vaut mieux pas

Le professeur Charles Kittredge courut à longues enjambées mal assurées. Il arriva à temps pour écarter le verre des lèvres du professeur adjoint Heber Vandermeer. Cela ressemblait presque à un exercice au ralenti.

Vandermeer, apparemment si absorbé qu'il n'avait pas entendu Kittredge s'approcher avec un bruit sourd, avait l'air à la fois effrayé et confus. Son regard tomba sur le verre brisé et sur la petite mare de liquide qui l'entourait.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Kittredge en lui jetant un regard torve.

— Du cyanure de potassium. J'en avais gardé un peu, quand nous sommes partis. Simplement au cas où...

— À quoi cela aurait-il servi ? Et voilà un verre de perdu, en plus. Maintenant, il va falloir nettoyer... Non, je vais le faire.

Kittredge trouva un précieux morceau de carton pour ramasser les débris de verre, et un bout de tissu encore plus précieux pour éponger le liquide toxique. Il s'éloigna pour jeter le verre et, à regret, le carton et le chiffon, dans une des chutes d'eau qui les propulserait vers la surface, quelque huit cents mètres plus haut.

Il revint pour trouver Vandermeer assis sur le lit de camp, ses yeux vitreux fixés sur le mur. Les cheveux du physicien étaient devenus complètement blancs, et, naturellement, il avait perdu du poids. Il n'y avait pas d'hommes

gras au Refuge. Kittredge, qui était long, mince et grisonnant au début, avait, par comparaison peu changé.

— Rappelle-toi le bon vieux temps, Kitt, dit Vandermeer.

— Je n’essaie pas.

— C’est le seul plaisir qui nous reste, poursuivit Vandermeer. Les écoles étaient des écoles. Il y avait des classes, du matériel, des élèves, de l’air, de la lumière, et des gens. Des gens.

— Une école est une école tant qu’il y a un professeur et un élève.

— Tu as presque raison, se lamenta Vandermeer. Il y a deux professeurs. Toi, de chimie. Moi, de physique. Et un étudiant qui a un diplôme. Ce sera le premier homme à avoir son doctorat de philosophie ici-bas. Presque une distinction. Pauvre Jones.

Kittredge mit les mains derrière son dos pour qu’elles ne tremblent pas.

— Il y a vingt autres jeunes gens qui vivront pour être diplômés un jour.

Vandermeer leva les yeux. Son visage était blême.

— Qu’est-ce que nous leur apprendrons, en attendant ? L’histoire ? Comment l’homme a découvert le moyen de faire faire boum à l’hydrogène et était gai comme un pinson quand ça faisait boum, boum, boum. La géographie ? Nous pouvons décrire la façon dont les vents éparpillaient partout la poussière brillante et comment les courants entraînaient les isotopes dissous vers les hauts et les bas-fonds océaniques.

Kittredge trouvait cela très dur. Vandermeer et lui étaient les seuls scientifiques qui étaient partis à temps. Ils avaient pris la responsabilité d’une centaine d’hommes, de femmes et d’enfants en les soustrayant aux dangers et aux rigueurs de la surface et à la terreur que l’Homme avait fait naître dans cette poche de vie, huit cents mètres en dessous de l’écorce de la planète.

Il essayait désespérément d'insuffler du courage à Vandermeer. Il dit, aussi énergiquement qu'il le put :

— Tu sais ce que nous devons leur apprendre. Nous devons maintenir la science en vie afin qu'un jour, nous puissions repeupler la Terre. Prendre un nouveau départ.

Vandermeer ne répondit pas. Il tourna la tête vers le mur,

— Pourquoi pas ? dit Kittredge. La radioactivité elle-même ne dure pas éternellement. Que cela prenne mille ou cinq mille ans. Un jour, le niveau de radiations à la surface de la Terre diminuera et atteindra des quantités supportables.

— Un jour.

— Bien sûr. Un jour. Ne vois-tu pas que ce que nous avons ici, c'est l'école la plus importante de l'histoire de l'homme ? Si nous réussissons, toi et moi, nos descendants vivront à ciel ouvert et reverront de l'eau qui court librement. Ils auront même – et il sourit, mi-figue mi-raisin – des universités avec des spécialisations semblables à celles que nous connaissons.

— Je n'en crois rien, répondit Vandermeer. Tout d'abord, quand ça semblait mieux que la mort, j'aurais cru n'importe quoi. Mais maintenant, ça n'a vraiment aucun sens. Ainsi nous leur apprendrons tout ce que nous connaissons, ici-bas ; et puis nous mourrons... *ici-bas*.

— Mais, avant longtemps, Jones enseignera avec nous, puis il y en aura d'autres. Les jeunes gens qui ne se souviennent guère des manières anciennes deviendront professeurs, et puis les jeunes gens qui sont nés ici enseigneront. Ce sera le moment critique. Quand les indigènes gouverneront, il n'y aura plus de souvenirs pour annihiler la morale. Ce sera leur vie, et ils auront un but qu'ils s'efforceront d'atteindre, quelque chose pour quoi se battre... tout un monde à conquérir une fois encore. *Si, Van, si* nous maintenons les connaissances en sciences physiques au niveau de la spécialisation universitaire. Tu comprends pourquoi, n'est-ce pas ?

— Naturellement, je comprends, dit Vandermeer avec irritation, mais ce n'est pas ça qui le rend possible.

— Abandonner le rend impossible. Sans l'ombre d'un doute.

— Bon, je vais essayer, dit Vandermeer dans un murmure.

Kittredge se dirigea alors vers son propre lit de camp et ferma les yeux, et il souhaita éperdument avoir la possibilité de se tenir debout, dans sa combinaison protectrice, sur la surface de la planète. Rien que pendant un petit moment Rien que pendant un petit moment. Il se tiendrait à côté de la coque du vaisseau qui avait été démantelé et pillé pour créer cette poche de vie-en dessous. Puis il pourrait se redonner courage juste après le coucher du soleil, en levant les yeux pour voir une fois encore, juste une fois encore, alors qu'elle luisait dans l'atmosphère rare et froide de Mars, l'étoile du soir, brillante et morte, qui était la Terre.

Certaines personnes m'accusent de tirer de tout ce que j'écris un profit dont je ne perds pas une miette. Ce n'est pas, de ma part, une politique délibérée, vraiment, mais je dois reconnaître que le profit semble effectivement s'accumuler. Même en 1954 (il y a donc longtemps), cela arrivait.

Quand j'ai écrit *Il vaut mieux pas* pour mon école, on ne me paya naturellement pas la nouvelle, et je ne pensais pas qu'on le ferait. Peu de temps après, cependant, Martin Greenberg de Gnome Press me demanda une introduction pour une nouvelle anthologie qu'il préparait, *All About the Future*, et dont la publication était prévue pour 1955.

Je n'avais vraiment pas envie de refuser parce que j'aimais bien Martin Greenberg, même s'il payait les droits d'auteur avec des années de retard. D'un autre côté, je ne souhaitais pas le récompenser en lui donnant de nouveaux textes. Je fis donc un compromis.

— Que diriez-vous d'une petite nouvelle, à la place ? dis-je, et je lui offris. *Il vaut mieux pas*. Il la passa en guise d'introduction (l'autre introduction, plus conventionnelle, était de Robert A. Heinlein) et, merveille des merveilles, il me la paya dix dollars.

La même année, je me suis trouvé à un autre tournant. (Curieux, le nombre de tournants qu'il y a dans la vie, et combien il est difficile de les reconnaître quand ils se présentent.)

J'avais écrit de la non-fiction dans une faible mesure, depuis le temps où j'avais passé ma thèse de doctorat. Il y avait, par exemple, des articles scientifiques en liaison avec mes recherches. Ceux-là n'étaient pas nombreux car je n'avais pas mis longtemps à m'apercevoir que je n'étais vraiment pas un chercheur enthousiaste. Et puis, aussi, rédiger des articles

était un travail épouvantable, car les textes scientifiques sont écrits dans un style abominable, et sont un encouragement donné à la médiocrité.

Le manuel était plus agréable, mais en l'écrivant, j'avais été constamment gêné et assujetti à certaines choses, à cause de mes deux collaborateurs – des hommes merveilleux, tous les deux mais avec des styles différents du mien. Ma frustration m'avait conduit à désirer écrire tout seul un livre de biochimie, non pour les étudiants en médecine, mais pour le grand public. Je considérais pourtant cela comme un rêve, parce que je ne pouvais vraiment pas voir au-delà de ma propre science-fiction.

Pourtant, mon collaborateur, Bill Boyd, avait écrit un livre populaire sur la génétique, *Genetics and the Races of Man* (Little-Brown, 1950) et, en 1953, débarqua de New York un certain Henry Schuman, propriétaire d'une petite maison d'édition qui portait son propre nom. Il essaya de persuader Bill d'écrire un livre pour lui, mais Bill était occupé et, comme c'est une âme au cœur tendre, il essaya d'user de tact auprès de M. Schuman pour refuser, tout en me le présentant et en lui suggérant de me demander à *moi* d'écrire un livre.

Bien entendu, j'ai accepté et j'ai écrit le livre rapidement. Pourtant quand arriva le moment de la publication, Henry Schuman avait vendu sa maison à un autre petit éditeur, Abelard. Alors, quand parut *The Chemicals of Life* en 1954, les éditions s'appelaient Abelard-Schuman.

C'était le premier livre de non-fiction qui paraissait sous mon nom, sous mon seul nom. Le premier livre de non-fiction que j'avais écrit pour le grand public.

De plus, cela s'était révélé être un travail très facile, bien plus facile que la science-fiction. Il ne m'avait fallu que dix semaines pour écrire le livre, sans jamais y passer plus d'une heure ou deux par jour, et c'était très très drôle. Immédiatement, je me mis à penser à d'autres livres de non-fiction du même genre que je pourrais écrire, et je me traçai une ligne de conduite qui devait m'occuper toute ma vie – bien que je n'eusse pas la moindre idée du temps que cela me prendrait.

La même année, aussi, nous commençâmes à avoir l'impression qu'un deuxième enfant était en route. Celui-ci nous prit aussi à l'improviste et créa un sérieux problème.

Quand nous avons emménagé dans notre appartement de Waltham, au printemps 1951, il n'y avait que nous deux. Nous couchions dans une pièce, et l'autre me servait de bureau. J'ai écrit mon livre *The Currents of Space*[\[18\]](#) (Doubleday, 1952) dans cette deuxième pièce.

Quand David est né et est devenu assez grand pour avoir besoin d'une pièce à lui, il prit la seconde chambre, et je transportai mon bureau dans la pièce principale. Et c'est là que j'ai écrit *The Caves of Steel*[\[19\]](#) (Doubleday, 1953).

Puis, le 19 février 1955, ma fille, Robyn Joan, est née, et j'ai emménagé dans l'entrée, par anticipation. C'était le seul endroit qui me restait. Le jour même où on la ramena de l'hôpital, j'ai commencé la quatrième de mes nouvelles sur Lucky Starr. C'était *Lucky Starr and the Big Sun of Mercury* (Doubleday, 1956) et je l'ai dédié « À Robyn Joan, qui a fait de son mieux pour y fourrer son nez ».

Sa façon d'y fourrer son nez était vraiment trop effective. Avec un enfant dans chaque chambre, c'était assez désagréable mais, par la suite, Robyn Joan serait assez grande pour avoir besoin d'une chambre à elle. Nous prîmes donc la décision de chercher une maison.

Ce fut traumatisant. Je n'avais jamais vécu dans une maison. Durant les trente-cinq années de ma vie, j'avais vécu dans une série d'appartements en location. Pourtant, il faut ce qu'il faut. En janvier 1956, nous avons trouvé une maison à Newton, dans le Massachusetts, à l'ouest de Boston, et nous avons emménagé le 12 mars 1956,

Le 16 mars 1956, Boston subit une de ses plus mémorables tempêtes, et il tomba un mètre de neige. N'ayant jamais eu à pelleter de la neige auparavant, j'eus à m'atteler dès le début à un boulot monstre, à dégager une allée profonde et, large menant à notre maison. À peine étais je parvenu à m'en sortir que, le 20 mars 1956, il y eut une seconde tempête, et il tomba un mètre vingt de neige en plus.

La neige fondue entassée contre les murs de la maison se fraya en chemin dans le bois jusqu'au sous-sol, et nous eûmes droit à une petite inondation... Ciel, comme nous aurions aimé nous retrouver dans l'appartement.

Mais nous y avons survécu, et puis vinrent des ennuis plus sérieux. Ma vie avait changé si radicalement, avec deux enfants, une maison, et une hypothèque, que j'en vins à me demander si je serais encore capable d'écrire. (J'avais terminé mon roman, *The Naked Sun*^[20], publié chez Doubleday en 1957, deux jours avant le déménagement.)

Vous savez, on a tellement le sentiment qu'un écrivain est une plante délicate qu'on doit entretenir avec soin si l'on ne veut pas qu'elle dépérisse qu'un changement traumatisant dans le mode de vie de quelqu'un a tendance à donner le sentiment qu'on a coupé toutes les fleurs.

Avec cette tempête, et le pelletage de la neige, et le pompage dans le sous-sol et des tas d'autres choses, je n'avais pas l'ombre d'une chance de me mettre à écrire pendant un certain temps.

Mais Bob Lowndes me demanda alors de lui donner une nouvelle pour *Future* et, en juin 1956, je commençai à écrire pour la première fois dans ma nouvelle maison. C'était la première vague de chaleur de la saison, mais il faisait frais dans le sous-sol. C'est donc là que j'installai ma machine à écrire, mon unique luxe étant la possibilité d'être au frais pendant une vague de chaleur.

Il n'y eut pas de problème. Je pouvais encore écrire. Je rédigeai *Tous des explorateurs*, et il parut dans le numéro 30 de *Future* (les numéros de ce magazine paraissaient alors si irrégulièrement qu'il ne semblait pas prudent de mettre un nom de mois sur les exemplaires).

Tous des explorateurs

Herman Chouns était un homme à pressentiments. Parfois, il avait raison, parfois, il avait tort – environ une fois sur deux. Pourtant, si l'on considère que l'on dispose de tout un monde de possibilités d'où l'on doit tirer une réponse exacte, une fois sur deux, ce n'est pas mal du tout.

Chouns n'en était pas toujours aussi satisfait qu'on aurait pu l'espérer. C'était vraiment trop lui demander. Les gens faisaient à la va-vite le tour d'un problème, ne le résolvaient pas, puis se tournaient vers lui et disaient :

— Qu'est-ce que vous en pensez, Chouns ? Faites jouer la vieille intuition.

Et s'il se ramenait avec quelque chose qui échouait, on lui en faisait porter l'entière responsabilité.

Son travail d'explorateur de l'espace aggravait plutôt les choses.

— Vous voyez que cette planète vaut la peine qu'on la regarde de plus près, disait-on. Qu'est-ce que vous en pensez, Chouns ?

Aussi fut-ce pour lui un soulagement que d'avoir un boulot à faire à deux pour changer (ce qui signifiait que le prochain voyage se ferait vers un lieu à basse priorité, et qu'on cesserait de l'embêter) et, pour couronner le tout, d'avoir Allen Smith comme équipier.

Smith était aussi prosaïque que son nom. Le premier jour de la sortie, il dit à Chouns :

— Ce qu'il y a avec toi, c'est que les archives de la mémoire de ton cerveau sont survoltées. Face à un problème, tu te souviens de choses relativement insignifiantes, que nous ne pouvons peut-être pas retenir, pour prendre une décision. L'appeler un pressentiment lui donne un air de mystère, de mystère qu'il n'a pas.

Tout en parlant, il lissa ses cheveux pour les ramener en arrière. Il avait des cheveux blonds, plats comme une calotte de prêtre.

Chouns, dont, les cheveux étaient indisciplinés, et dont le nez était retroussé et un peu tordu, dit doucement (telle était *sa* manière de s'exprimer) :

— Je pense que c'est peut-être de la télépathie.

— Quoi !

— Un tout petit peu.

— Tu parles ! dit Smith, avec une bruyante dérision (telle était *sa* manière), les scientifiques ont suivi à la trace les psioniques pendant mille ans et n'ont abouti nulle part. Il n'y a pas de truc de ce genre : pas de préconnaissance, pas de télékinésie, pas de clairvoyance, et *pas* de télépathie.

— Je l'admets, mais imagine ceci. Si je me représentais ce que pense chacun des membres d'un groupe – même s'il se pouvait que je ne sache pas ce qui s'est passé – je pourrais intégrer les informations et parvenir à trouver une réponse. J'en saurais plus que n'importe quel individu du groupe, alors je pourrais émettre un meilleur jugement que les autres – parfois.

— En as-tu une preuve ?

Chouns tourna ses doux yeux bruns vers l'autre.

— Un pressentiment, sans plus.

Ils s'entendaient bien. Chouns accueillait bien le sens pratique si reposant de l'autre, et Smith encourageait les spéculations du premier. Ils étaient souvent en désaccord, mais ne se querellaient jamais.

Même lorsqu'ils atteignirent leur objectif, un amas sphérique qui n'avait jamais encore connu les poussées d'énergie d'un réacteur nucléaire construit par l'homme, la tension croissante n'aggrava pas les choses.

— Je me demande, dit Smith, ce qu'on fait de toutes les données que nous ramenons sur terre. On dirait du gaspillage, parfois.

— La Terre commence seulement à s'étendre, dit Chouns. Qui sait jusqu'où l'humanité ira dans la galaxie, si on lui donne un million d'années ou presque. Toutes les données que nous pouvons recueillir sur un monde seront très utiles, un jour.

— À t'entendre, on dirait un manuel de recrutement pour les équipes d'exploration. Tu penses qu'il y aura quelque chose d'intéressant dans ce truc ?

Il désignait la vidéoplaque au centre de laquelle se trouvait, comme de la poudre de talc éparpillée, l'amas d'étoiles qui n'était plus loin maintenant.

— Peut-être. J'ai un pressentiment.

Chouns s'arrêta, sentit sa gorge se serrer, cligna une ou deux fois des yeux, puis il sourit sans conviction.

— Faisons le point sur les groupes d'étoiles les plus proches, grogna Smith, et passons, à tout hasard, au travers du plus dense. S'il y en a une, il y en a dix. On trouve un taux McKomie inférieur à 0,2.

— Tu vas te perdre, murmura Chouns. Il ressentait ce frémissement d'excitation qu'il éprouvait toujours quand des mondes nouveaux allaient apparaître dans toute leur étendue. C'était une sensation très contagieuse, et elle s'emparait, chaque année, d'une centaine de jeunes gens. Les jeunes gens, qui ressemblaient à ce qu'il était jadis, venaient en masse dans les équipes, impatients de voir les mondes que leurs descendants pourraient un jour appeler leurs, tous des explorateurs...

Ils déterminèrent leur point, firent leur premier saut hyperspatial pour s'approcher de l'amas, et commencèrent à examiner les étoiles pour trouver les systèmes planétaires. Les ordinateurs faisaient leur travail, les stocks d'informations s'accumulaient régulièrement et tout se passait, selon la routine, de façon satisfaisante – jusqu'à ce qu'au système 23, peu après la

fin du saut, les moteurs hyperatomiques tombent en panne. Chouns grommela :

— Bizarre. Les analyseurs n'indiquent pas ce qui ne marche pas.

Il avait raison. Les aiguilles oscillaient irrégulièrement, ne s'arrêtant pas une seule fois pendant un laps de temps raisonnable, si bien qu'aucun diagnostic n'était indiqué. Et, en conséquence, on ne pouvait procéder à aucune réparation.

— Jamais vu un truc comme ça, grogna Smith. Il va nous falloir tout couper et faire un diagnostic manuel.

— On peut aussi bien le faire en étant à notre aise, dit Chouns qui était toujours aux télescopes. Il n'y a rien de détraqué en ce qui concerne la propulsion spatiale ordinaire, et il y a deux planètes acceptables dans ce système.

— Ah ? Acceptables comment, et lesquelles ?

— La première et la seconde sur les quatre : toutes deux, eau et oxygène. La première est un peu plus chaude et plus grande que la Terre, la seconde un peu plus froide et plus petite. Ça te convient ?

— De la vie ?

— Sur les deux. De la végétation, en tout cas.

Smith grogna. Il n'y avait rien en cela de bien surprenant ; le plus souvent, on trouvait de la végétation sur les mondes à eau et oxygène. Et, contrairement à la vie animale, la végétation était visible au télescope – ou plus précisément, au spectroscopie. Seuls quatre pigments photochimiques avaient été trouvés dans toute forme végétale ; et on pouvait détecter chacun d'eux d'après la nature de la lumière qu'il reflétait.

— La végétation sur les deux planètes, dit Chouns, est du type chlorophyllien, s'il vous plaît. Cela doit être tout à fait comme sur la Terre. Un vrai chez-soi.

— Laquelle est la plus proche ? demanda Smith.

— La numéro deux, et nous sommes sur la bonne voie. J'ai l'impression que cela va être une jolie planète.

— J'en jugerai d'après les instruments, si tu n'y vois pas d'inconvénients, dit Smith.

Mais il semblait que ce fût un des pressentiments exacts de Chouns. La planète était du genre cultivé avec un réseau compliqué d'océans qui assurait un climat à faible variation de température. Les chaînes de montagnes étaient basses et arrondies, et la répartition de la végétation indiquait une grande fertilité générale.

Chouns était aux commandes pour l'atterrissage proprement dit.

Smith s'impatiait.

— Pourquoi est-ce que tu fais le difficile ? Un endroit en vaut un autre.

— Je cherche un endroit nu, dit Chouns. Je ne vois pas la nécessité d'anéantir un acre de vie végétale.

— Qu'est-ce qui se passerait si tu le faisais ?

— Et si je ne le faisais pas ? dit Chouns, et il trouva un endroit nu.

Ce ne fut que là, après avoir atterri, qu'ils commencèrent à comprendre un peu sur quoi ils étaient tombés par hasard.

— Alluvions spatiales instables, dit Smith.

Chouns était frappé de stupeur. La vie animale était plus rare que la végétation, et les traces d'intelligence bien plus rares encore. Pourtant, là-bas, à six ou sept cents mètres du point d'atterrissage, se trouvait un groupe de huttes basses couvertes de chaume qui étaient de toute évidence le produit d'une intelligence primitive.

— Attention, dit Smith d'un air abasourdi.

— Je ne crois pas qu’il y ait de danger, dit Chouns. Il sortit et mit le pied sur le sol de la planète avec une confiance absolue. Smith le suivit. Chouns avait du mal à refréner son excitation.

— C’est formidable. Personne n’a jamais trouvé rien de mieux jusqu’ici que des cavernes et des branches d’arbres entrelacées.

— J’espère qu’ils sont inoffensifs.

— C’est trop paisible pour qu’il en soit autrement. Respire l’air.

S’inclinant vers le point d’atterrissage, le terrain – de tous les points de l’horizon, sauf celui où une chaîne de collines basses brisait la ligne uniforme – était coloré d’un rose pâle apaisant qui faisait des taches sur le vert de la chlorophylle. De plus près, le rose se fragmentait en fleurs fragiles et odorantes. Seuls les endroits qui étaient au voisinage immédiat des huttes étaient ambrés de ce qui semblait être des céréales.

Des créatures sortaient des huttes, s’approchant lentement du vaisseau avec une sorte de confiance mitigée. Elles avaient quatre jambes et un corps incliné qui avait un peu moins d’un mètre à la hauteur des épaules. Leurs têtes se tenaient fermement sur ces épaules, avec des yeux protubérants (Chouns en compta six) disposés en couronne et doués d’une autonomie de mouvement des plus troublantes. (*Cela compense l’immobilité de la tête*, pensa Chouns.)

Chaque animal avait une queue qui se terminait par une fourche, formant deux solides fibrilles que l’animal tenait dressées. Les fibrilles étaient sans cesse agitées d’un rapide frémissement qui leur donnait un aspect flou, imprécis.

— Allons, dit Chouns. Ils ne nous feront pas de mal, j’en suis sûr.

Les animaux entouraient les hommes à distance respectueuse. Leurs queues émettaient un bourdonnement modulé.

— Ce doit être ainsi qu’ils communiquent, dit Chouns. Et il me semble évident qu’ils sont végétariens.

Il désigna une des huttes, ou un petit de l'espèce, assis sur son derrière, cueillait la céréale ambrée avec ses queues, et en passait en tremblotant un épi devant sa bouche, comme un homme qui aurait sucé des cerises au marasquin enfilées sur en cure-dents.

— Les hommes mangent de la laitue, dit Smith, mais ça ne prouve rien.

Nombre des créatures à queues sortirent, rôdèrent autour des hommes pendant un moment puis elles disparurent dans le rose et le vert.

— Des végétariens, dit fermement Chouns. Regarde leur façon de cultiver la récolte principale.

La récolte principale, comme l'appelait Chouns, consistait en une couronne d'épis verts mous, au ras du sol. Au centre de la couronne, s'élevait une tige poilue qui, tous les cinq centimètres, produisait des bourgeons veinés charnus qui palpitaient presque, tant ils semblaient fondamentalement vivants. La tige se terminait par des fleurs rose pâle qui, couleur mise à part, étaient l'élément le plus terrien de ces plantes.

Les plantes étaient disposées en rangées et en lignes d'une précision géométrique. Le sol, tout autour, était bien amebli et recouvert d'une poudre qui ne pouvait être qu'un engrais. D'étroits passages, juste assez larges pour que pût y passer un animal, sillonnaient le champ, et chaque passage était bordé par d'étroits canaux à vannes, de toute évidence destinés à l'irrigation.

Les animaux s'étaient alors égaillés dans les champs, et y travaillaient avec ardeur, la tête baissée. Seuls quelques-uns étaient restés assez près des deux hommes.

— Ce sont de bons fermiers, dit Chouns d'un air approbateur.

— Pas mauvais, concéda Smith.

Il se dirigea d'un pas alerte vers les fleurs rose pâle les plus proches et tendit la main pour en prendre une ; mais à moins d'un mètre cinquante, il fut arrêté par le bruit des vibrations des queues qui devenait strident, et par

le contact d'une queue sur son bras. La pression était délicate mais ferme, et elle empêchait Smith de s'approcher des plantes. Smith recula.

— Pas l'Espace ! Qu'est-ce...

Il était sur le point de prendre son désintégreur quand Chouns dit :

— Pas de raison de t'énervé. Calme-toi.

Une demi-douzaine de créatures s'étaient maintenant groupées autour des deux hommes, leur offrant doucement et gentiment des tiges de plantes, certaines se servant de leurs queues, d'autres les poussant vers eux avec leurs museaux.

— Ils sont plutôt amicaux, dit Chouns. Cueillir une fleur doit être contraire à leurs coutumes ; les plantes doivent probablement être traitées selon des règles strictes. Toute civilisation agricole a probablement des rites de fertilité, et Dieu sait ce que cela comporte. Les règles régissant la culture des plantes doivent être strictes, sinon il n'y aurait pas ces rangs mesurés avec tant de précision... Par l'espace, ne vont-ils pas se lever pour rentrer chez eux en entendant cela ?

Le bourdonnement des queues remonta d'un ton, et les créatures qui se trouvaient à proximité d'eux reculèrent. Un autre membre de l'espèce sortit d'une hutte plus grande, située au centre du groupe.

— Le chef, je suppose, murmura Chouns.

Le nouveau venu avançait lentement, queue dressée, chaque fibrille entourant un petit objet noir. Quand il fut à un mètre cinquante, sa queue s'arqua vers l'avant.

— Il nous le donne, dit Smith, éberlué. Chouns, pour l'amour de Dieu, *regarde ça*.

C'était ce que faisait Chouns, avec fébrilité.

— Ce sont des viseurs hyperspatiaux Gamow, dit-il en s'étranglant. Ces instruments-là valent dix mille dollars.

Smith ressortit du vaisseau, après y être resté une heure. De la rampe, il cria avec une vive excitation :

— Ils fonctionnent. Ils sont en parfait état. Nous sommes riches.

— J’ai fouillé leurs huttes, lui répondit Chouns. Je n’en ai pas trouvé d’autres.

— Ne crache pas sur les deux seuls qu’on possède. Grand Dieu, on peut les négocier contre une poignée de billets.

Mais Chouns continuait à regarder autour de lui, les poings sur les hanches, exaspéré. Trois des créatures à queue l’avaient suivi de hutte en hutte – patiemment, sans intervenir jamais, mais restant toujours entre lui et les fleurs rose pâle qui s’épanouissaient dans les cultures géométriques. Elles le regardaient maintenant de leurs yeux multiples.

— C’est le tout dernier modèle. Regarde ça, dit Smith en désignant l’inscription en relief : *Modèle X-20, Production Gamow, Varsovie. Secteur européen.*

Chouns, regarda et dit avec impatience :

— Ce qui m’intéresse, c’est d’en avoir d’autres. Je *sais* qu’il y a d’autres viseurs Gamow quelque part. Je les veux.

Ses joues étaient enflammées, et il respirait difficilement.

Le soleil se couchait ; la température baissait, et il commençait à faire froid. Smith éternua deux fois, puis ce fut au tour de Chouns.

— Nous allons attraper une pneumonie, dit Smith en reniflant.

— Il faut que je leur fasse comprendre, dit Chouns avec entêtement. Il avait avalé à la hâte une boîte de saucisses de porc, bu d’un trait une boîte

de café, et il était prêt à renouveler sa tentative.

Il tendit bien haut le viseur, « D'autres, dit-il, d'autres », en dessinant des cercles avec ses bras. Il désignait un viseur, puis l'autre, puis d'autres encore, imaginaires, alignés devant lui. « D'autres. »

Puis, alors que le soleil plongeait au-dessous de l'horizon, un immense bourdonnement s'éleva de tous les coins du champ tandis que toutes les créatures en vue baissaient la tête, levaient leur queue fourchue, et la faisaient vibrer, invisible et hurlante dans le crépuscule.

— Par l'espace, ça alors murmura Smith mal à l'aise. Hé ! Regarde les fleurs ! Il éternua encore une fois.

Les fleurs rose pâle se ratatinaient visiblement. Chouns cria pour que sa voix couvrît le bourdonnement.

— Il se peut que ce soit une réaction au coucher du soleil. Les fleurs se ferment la nuit, tu sais. Il se peut que le bruit soit un rite religieux lié à l'événement.

Un léger coup de queue sur son poignet attira immédiatement l'attention de Chouns. Cette queue appartenait à la créature la plus proche, qui la levait maintenant vers le ciel, vers un objet brillant, bas sur l'horizon, à l'ouest. La queue se baissait pour désigner le viseur, puis elle se redressait en direction de l'étoile.

— Bien sûr, dit Chouns, tout excité, la planète intérieure. L'autre planète habitable. Ils doivent être venus de là. Puis, cette idée le lui ayant rappelé, il cria, brusquement catastrophé : Dis donc, Smith, les moteurs hyperatomiques sont toujours en panne.

Smith sembla bouleversé, comme s'il avait oublié, lui aussi ; puis il marmotta :

— Je voulais te dire... ils fonctionnent.

— Tu les as réparés ?

— Je n’y ai pas touché. Mais, quand j’ai vérifié les viseurs, je me suis servi des hyperatomiques et ils fonctionnaient. Je n’y ai pas prêté attention sur le moment. J’ai oublié que quelque chose clochait. En tout cas, ils fonctionnaient.

— Alors, allons-y, dit immédiatement Chouns. L’idée de dormir ne lui vint pas un instant à l’esprit.

Ni l’un ni l’autre ne dormirent pendant les six heures de voyage. Ils restèrent aux commandes, dans un état d’excitation digne d’un drogué. Cette fois encore, ils choisirent un espace nu pour atterrir.

Il faisait chaud, une chaleur d’après-midi sous les tropiques. Et une large rivière boueuse coulait paisiblement près d’eux. La berge voisine était faite de boue durcie, criblée de vastes cavités.

Les deux hommes sortirent et posèrent le pied sur le sol de la planète.

— Chouns, regarde ça ! cria Smith d’une voix enrouée.

Chouns se dégagea de la poigne de l’autre.

— Les mêmes plantes, dit-il. Bon Dieu !

On ne pouvait se méprendre sur les fleurs rose pâle ; la tige avec ses bourgeons veinés, et la couronne d’épis, en dessous. On retrouvait aussi l’espacement géométrique, la plantation et l’amendement soignés, les canaux d’irrigation.

— Nous n’avons pas commis une erreur et tourné en rond... dit Smith.

— Oh ! regarde le soleil ! Son diamètre est deux fois plus grand qu’avant. Et regarde par là.

Des terriers les plus proches de la berge, sortaient des objets vaguement bruns et sinueux, sans membres, comme des serpents. Ils avaient trente centimètres de diamètre et trois mètres de long. Les deux extrémités étaient également sans traits marqués, également arrondies. À mi-chemin, dans le sens de la longueur, on distinguait des renflements. Tous les renflements, comme mus par un signal, devinrent sous leurs yeux de larges ovales, fendus en deux pour former des bouches béantes sans lèvres qui s'ouvraient et se refermaient avec un bruit semblable à celui d'une forêt de bâtons secs qu'on aurait frappés les uns contre les autres.

Puis, exactement comme sur la première planète une fois leur curiosité satisfaite et leurs craintes apaisées, la plupart des créatures s'éloignèrent lentement vers leurs champs de plantes soigneusement cultivés.

Smith éternua. L'air, expulsé avec force, frappa la manche de sa veste et souleva un nuage de poussière.

Il regarda ce nuage avec stupéfaction, puis il se donna une claque, et dit :

— Bon sang, je suis plein de poussière.

La poussière s'élevait comme un brouillard rose pâle.

— Toi aussi, ajouta-t-il, en donnant une tape à Chouns.

Les deux hommes éternuèrent avec entrain.

— On l'a pris sur l'autre planète, je suppose, dit Chouns.

— Nous pouvons développer une allergie.

— Impossible. Chouns leva en l'air un des viseurs et cria aux choses-serpents : Est-ce que vous en avez ?

Pendant un moment, il n'y eut pas de réponse, à l'exception des éclaboussures d'eau, chaque fois que les choses-serpents se glissaient dans la rivière et en ressortaient avec des bouquets argentés de vie aquatique, qu'ils fourraient sous leurs corps, vers une bouche cachée.

Mais alors une des choses-serpents, plus longue que les autres, se propulsa sur le sol, une de ses extrémités arrondies levée d'une cinquantaine de centimètres pour s'orienter et zigzaguant aveuglément d'un côté à l'autre. La protubérance au milieu de son corps se gonfla doucement tout d'abord, puis d'une manière alarmante, et se fendit en deux avec un bruit sec parfaitement audible. Là, nichés dans chacune des moitiés, se trouvaient deux nouveaux viseurs, répliques exactes des précédents.

— Doux Jésus, n'est-ce pas beau ? dit Chouns en extase.

Il s'avança rapidement et tendit la main pour prendre les objets. Le renflement qui les tenait s'amincit et s'allongea, formant presque des tentacules. Ils se tendaient vers lui.

Choues riait. C'étaient bien des viseurs Ganow ; des répliques exactes, des répliques absolument exactes, des deux premiers. Chouns les caressait amoureusement.

— Ne m'entends-tu pas ? criait Smith. Chouns, bon Dieu, écoute-moi.

— Quoi ? dit Chouns. Il avait vaguement conscience que Smith lui criait quelque chose depuis plus d'une minute.

— Regarde les fleurs, Chouns.

Elles se fermaient, comme l'avaient fait celles de l'autre planète et, au milieu des rangs, les choses-serpents se dressaient, se balançant sur une extrémité et oscillant sur un étrange rythme syncopé. Seules leurs extrémités arrondies étaient visibles au-dessus du rose pâle.

— Tu ne peux pas dire qu'elles se ferment parce que la nuit tombe, dit Smith. On est en plein jour.

Chouns haussa les épaules.

— Autre planète, autre plante. Allons ! Nous n'avons que deux viseurs. Il doit y en avoir d'autres.

— Chouns, rentrons chez nous.

Smith se planta sur ses jambes et s'y campant comme sur deux solides piliers, il affermit sa prise sur le col de Chouns.

Chouns tourna vers lui son visage cramoisi, empreint d'indignation.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me prépare à te casser la figure si tu ne reviens pas immédiatement avec moi dans le vaisseau.

Pendant un moment, Chouns se sentit hésitant ; puis l'espèce d'égarement qui s'était emparé de lui s'estompa, une certaine détente le remplaça, et il dit :

— D'accord.

Ils étaient à mi-chemin de l'amas d'étoiles.

— Comment ça va, demanda Smith.

Chouns se redressa sur sa couchette et s'ébouriffa les cheveux.

— Normal, je crois. Redevenu sain d'esprit. Combien de temps ai-je dormi ?

— Douze heures.

— Et toi ?

— J'ai fait un somme. Smith se tourna ostensiblement vers les instruments et fit quelques petits réglages. Il dit d'un air embarrassé : Sais-tu ce qui s'est passé là-bas, sur ces planètes ?

— Et toi ? dit lentement Chouns.

— Je crois, oui.

— Ah ? Puis-je savoir ?

— C'était la même plante sur les deux planètes, dit Smith. Tu veux bien l'admettre ?

— Très certainement.

— Elle a été transplantée d'une planète sur l'autre, d'une façon ou d'une autre. Elle pousse parfaitement bien sur les deux planètes. Mais, de temps en temps – pour conserver sa robustesse, j'imagine – une hybridation est nécessaire, les deux espèces doivent se mêler. Ce genre de chose arrive assez souvent sur terre.

— L'hybridation pour obtenir une espèce plus robuste ? Oui.

— Mais c'est *nous*, qui étions les agents prévus pour l'opération. Nous avons atterri sur une planète et nous avons été recouverts de pollen. Tu te rappelles les fleurs qui se fermaient ? Ça devait être juste après qu'elles avaient laissé s'échapper leur pollen ; et c'est ce qui nous a fait éternuer, aussi. Puis, nous avons atterri sur l'autre planète et nous avons fait tomber le pollen de nos vêtements. Un nouvel hybride va naître. Nous avons été rien d'autre Chouns, qu'une paire d'abeilles à deux jambes, remplissant notre devoir envers les leurs.

— Un rôle pas très glorieux, en somme, dit Chouns comme s'il faisait une suggestion.

— Bon Dieu, ce n'est pas ça. Ne vois-tu pas le danger ? Ne comprends-tu pas pourquoi nous devons rentrer chez nous à *toute vitesse*.

— Pourquoi ?

— Parce que les organismes ne peuvent pas s'adapter à quelque chose qui n'existe pas. Ces plantes semblent s'être adaptées à une fertilisation interplanétaire. Nous avons même été payés, comme le sont les abeilles ; non pas avec du nectar, mais avec les viseurs Gamow.

— Et alors ?

— Alors, on ne peut effectuer une fertilisation interplanétaire sans que quelque chose ou quelqu'un soit là pour faire le travail. C'est *nous* qui l'avons fait cette fois, mais nous étions les premiers hommes qui aient jamais pénétré dans cet amas d'étoiles. Alors, avant, ça devait être des non-humains qui le faisaient ; peut-être les mêmes non-humains qui ont transplanté les fleurs la première fois. Cela signifie que, quelque part dans l'amas d'étoiles, il y a une race d'êtres intelligents ; assez intelligents pour faire des voyages dans l'espace. Et il faut que la Terre soit au courant.

Chouns hocha lentement la tête. Smith fronça les sourcils.

— Tu trouves des failles dans le raisonnement ?

Chouns se prit la tête dans les mains. Il avait l'air triste.

— Disons que tu t'es trompé sur presque tout.

— Sur quoi me suis-je trompé ? demanda Smith, en colère.

— Ta théorie sur l'hybridation est bonne, en l'occurrence, mais tu as négligé certains points. Quand nous avons approché ce système stellaire, notre moteur hyperatomique est tombé en panne de façon telle que nos contrôles automatiques ne pouvaient ni la diagnostiquer ni la réparer. Après notre atterrissage, nous n'avons rien fait pour les réparer. Nous les avons oubliés, en vérité. Et quand tu t'en es servi plus tard, tu les as trouvés en parfait état de marche, et tu y as prêté si peu d'attention que tu ne m'en as même pas parlé avant plusieurs heures.

« Autre chose : la facilité avec laquelle nous avons trouvé des points d'atterrissage proches d'un groupement de vie animale sur les deux planètes. Uniquement la chance ? Et notre incroyable confiance dans la bonne volonté des créatures. Nous ne nous sommes même pas souciés de vérifier s'il n'y avait pas trace de poisons dans leurs atmosphères avant de nous y exposer.

« Et ce qui m'ennuie le plus, c'est que je suis devenu complètement fou à la pensée des viseurs Gamow. Pourquoi ? Ils ont de la valeur, certes, mais pas *tellement* de valeur... et je n'ai pas l'habitude de devenir complètement dingue pour un dollar vite gagné. »

Smith avait gardé un silence gêné pendant tout ce discours.

— Je ne vois pas à quoi rime tout cela, dit-il alors.

— Ne raconte pas d'histoires, Smith. Tu en sais bien plus long que ça. N'est-il pas évident pour toi que nous étions sous un contrôle mental venant de l'extérieur ?

Smith fit la grimace et prit un air à mi-chemin entre la dérision et le doute.

— Es-tu repris par ta marotte psionique ?

— Oui. Les faits sont des faits. Je t'ai dit que mes pressentiments pouvaient être une forme de télépathie rudimentaire.

— C'est un fait, ça aussi ? Tu ne le croyais pas. Il y a deux jours.

— Je le crois maintenant. Écoute, je suis un meilleur récepteur que toi, et j'ai été plus fortement touché. Maintenant que c'est terminé, j'en comprends plus sur ce qui s'est passé parce que je l'ai plus fortement perçu. Tu comprends ?

— Non, dit Smith d'un ton revêche.

— Alors, écoute encore ceci. Tu as dit toi-même que les viseurs Gamow étaient le nectar qui nous a corrompus pour que nous participions à la fécondation. C'est *toi* qui l'as dit.

— Oui.

— Bon, alors, d'où venaient-ils ? C'étaient des produits de la Terre ; nous avons même lu le nom du fabricant et le modèle inscrits dessus, nous les avons épelés. Pourtant, si aucun être humain n'était jamais allé dans cet

amas d'étoiles, d'où venaient les viseurs ? Aucun de nous ne s'en est alors soucié ; et même maintenant, tu ne sembles pas t'en soucier.

— Ma foi...

— Qu'as-tu fait des viseurs après que nous sommes remontés à bord, Smith ? Tu me les as pris. Je m'en souviens.

— Je les ai mis dans le coffre-fort, dit Smith sur la défensive.

— Les as-tu touchés depuis ?

— Non.

— Et moi ?

— Pas que je sache.

— Tu as ma parole que je ne les ai pas touchés. Alors pourquoi ne pas ouvrir le coffre-fort maintenant ?

Smith se dirigea lentement vers le coffre. La clef en était ses empreintes digitales, et il s'ouvrit. Sans regarder, il tendit la main à l'intérieur. Son expression changea, et, en poussant un cri aigu, il regarda d'abord les objets qu'il contenait d'un air hébété, puis il les sortit.

Il tendit alors quatre pierres de couleurs assorties, chacune d'elles à peu près rectangulaire.

— Ils se sont servis de nos propres sentiments pour nous forcer la main, dit doucement Chouns, comme s'il voulait insinuer les mots un par un dans le crâne entêté de l'autre. Ils nous ont fait croire que les hyperatomiques étaient en panne afin que nous puissions atterrir sur une des planètes ; il importait peu que ce fût l'une ou l'autre, je suppose. Ils nous ont fait croire que nous pouvions mettre la main sur des instruments de précision, après notre atterrissage sur l'une, afin que nous nous précipitions sur l'autre.

— Qui sont ces « Ils » ? grogna Smith. Les queues ou les serpents ? Ou les deux ?

— Ni les uns ni les autres, dit Chouns. C'étaient les plantes.

— Les plantes ? *Les fleurs* ?

— Bien sûr. Nous avons vu différentes sortes d'animaux soigner la même espèce de plante. Étant nous-mêmes des animaux, nous avons supposé que les animaux étaient les maîtres. Mais pourquoi le supposerions-nous ? C'était des plantes qu'on prenait soin.

— Nous cultivons des plantes sur Terre, aussi, Chouns,

— Mais nous mangeons ces plantes.

— Et peut-être que ces créatures mangent leurs plantes, elles aussi.

— Disons que je sais qu'elles ne les mangent pas, dit Chouns. Ils nous ont assez bien manœuvrés. Rappelle-toi quel soin j'ai pris pour trouver un terrain nu sur lequel atterrir.

— Je n'ai pas eu une telle impulsion, *moi*.

— Tu n'étais pas aux commandes ; ils ne s'intéressaient pas à toi. Et puis, souviens-toi aussi que nous n'avons pas remarqué le pollen alors que nous en étions couverts », pas avant que nous soyons arrivés à bon port sur la seconde planète. Nous nous sommes alors époussetés pour libérer le pollen, sur ordre.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un truc aussi impossible.

— Pourquoi est-ce impossible ? Nous n'associons pas l'intelligence aux plantes, parce que les plantes n'ont pas de système nerveux ; mais elles pourraient en avoir un. Tu te rappelles les bourgeons charnus sur les tiges ? Les plantes, c'est vrai aussi, n'ont pas de liberté de mouvement. Mais elles n'ont pas besoin d'en avoir si elles possèdent des pouvoirs psioniques et peuvent se servir d'animaux doués de liberté de mouvement. Ils s'occupent d'elles, les fertilisent, les irriguent, leur fournissent du pollen, etc. Les animaux les soignent avec une sincère dévotion et en sont heureux parce que les plantes leur donnent un sentiment de bonheur.

— Je suis désolé pour toi, dit Smith d'une voix uniforme. Si tu essaies de raconter cette histoire en revenant sur la Terre, je suis désolé pour toi.

— Je ne me fais pas d'illusions, murmura Chouns, pourtant... je ne peux qu'essayer d'avertir la Terre. Tu comprends ce qu'elles font aux animaux.

— Elles les réduisent en esclavage, d'après toi.

— Pis que cela. Soit les créatures à queue, soit les choses-serpents, soit les deux doivent avoir été assez civilisées pour avoir fait jadis des voyages dans l'espace ; autrement, les plantes ne pourraient être sur les deux planètes. Mais, une fois que les plantes ont eu des pouvoirs psioniques (une race de mutants, peut-être), cela a pris fin. Les animaux à l'ère atomique sont dangereux. Alors, on leur a fait tout oublier ; ils ont été réduits à ce qu'ils sont... Bon Dieu, Smith ces plantes sont ce qu'il y a de plus dangereux dans l'univers. On doit en informer la Terre, parce que d'autres Terriens peuvent entrer dans cet amas d'étoiles.

— Tu sais, tu es complètement à côté, dit Smith en riant. Si vraiment ces plantes nous tenaient sous leur emprise, pourquoi nous auraient-elles laissé éloigner pour avertir les autres ?

— Je ne sais pas, répondit Chouns après avoir hésité.

Smith retrouva sa bonne humeur.

— Pendant une minute, tu m'as fait marcher, dit-il, je dois bien l'avouer.

Chouns se frotta vigoureusement le crâne ; Pourquoi les *laisseraient*-elles partir ? Et d'ailleurs, pourquoi éprouvait-il ce terrible besoin pressant d'avertir la Terre d'une chose avec laquelle les Terriens n'entreraient peut-être pas en contact avant des millénaires ?

Il réfléchissait fiévreusement, et quelque chose lui traversa brièvement l'esprit il essaya de le retenir, mais cela lui échappa. Pendant un instant, il pensa avec l'énergie du désespoir que c'était comme si l'idée avait été *repoussée* ; puis cette impression elle-même l'abandonna.

Tout ce qu'il savait c'était que le vaisseau devait être maintenu à pleine vitesse, qu'ils devaient se presser.

Ainsi, après d'innombrables années, les bonnes conditions étaient de nouveau remplies. Les protospores des deux races planétaires de la plante mère s'étaient rencontrées et mêlées, réunies sous forme de poussière dans les vêtements, les cheveux et le vaisseau de nouveaux animaux. Presque immédiatement, les spores hybrides se formèrent ; spores hybrides qui seules avaient la capacité et la possibilité de s'adapter à une planète nouvelle.

Les spores attendaient maintenant tranquillement sur le vaisseau qui, avec le dernier élan donné par la plante mère à l'esprit des créatures qui étaient à bord, les lançait à toute vitesse vers un monde nouveau, et mûr pour les recevoir où des créatures douées de la liberté de mouvement allaient subvenir à leurs besoins.

Les spores attendaient avec la patience des plantes (la, patience qui triomphe de tout, qu'aucun animal ne connaîtra jamais) leur arrivée, sur un monde nouveau – toutes, à leur niveau microscopique, des explorateurs...

Les nouvelles qui composent ce livre ont rarement fait partie d'anthologies. C'est la raison pour laquelle je les ai choisies, et c'est un des points sur lesquels Doubleday a insisté auprès de moi. *Tous des explorateurs* est pourtant entré deux fois dans des anthologies, une fois dans celle de Judith Merrill en 1957, et une fois dans celle de Vie Ghidalla en 1973.

Pourtant, ce n'est encore pas beaucoup... Certaines de mes nouvelles sont sujettes à de multiples publications. Une petite nouvelle, intitulée *The Fun They Had*, a paru, jusqu'à ce jour, au moins quarante-deux fois depuis sa première publication, en 1951, ce à quoi il faut ajouter huit publications dans la presse. Il est possible qu'elle ait paru ailleurs, aussi, mais je ne l'ai qu'à quarante-deux exemplaires dans ma bibliothèque.

Vous pouvez la trouver, si vous le désirez, dans mon livre *Earth Is Room Enough* (Doubleday, 1957). C'est un des quarante-deux endroits où elle figure.

Les directeurs de magazines essaient toujours de vous jouer des tours. Quelquefois j'en suis la victime.

Le 14 novembre 1956, j'étais dans le bureau *d'Infinity Science Fiction*, en train de parler avec le directeur, Larry Shaw. Nous nous entendions bien, lui et moi^[21], et je passais souvent le voir quand j'allais à New York.

Ce jour-là, il eut une idée. Il allait me donner un titre de nouvelle – le titre le plus plat possible – et j'allais écrire sur-le-champ une très brève nouvelle, en partant de ce titre. Puis il donnerait ce même titre à deux autres écrivains, et ils feraient de même.

Je demandai prudemment quel était ce titre, et il répondit :

— Blanc.

— Blanc ? dis-je.

— Blanc répondit-il.

Alors je réfléchis un peu et j'écrivis la nouvelle suivante, sous le titre de *Blanc !* (avec un point d'exclamation).

Randall Garrett écrivit une nouvelle intitulée *Blanc ?* avec un point d'interrogation, et Harlan Ellison appela la sienne *Blanc* sans aucun signe de ponctuation.

Blanc !

— On peut présumer, dit le Dr August Pointdexter, qu’il existe une sorte d’orgueil outrecuidant. Les Grecs l’appelaient *hubris*, et le considéraient comme un défi des dieux, – et il devait toujours être suivi du suffixe *ate* –, ou comme un châtiment.

Il frotta ses yeux bleu pâle d’un air gêné.

— Très intéressant, dit le Dr Edward Barron avec impatience. Est-ce que cela a le moindre rapport avec ce que j’ai dit ?

Il avait un vaste front, avec des plis horizontaux qui se dessinaient nettement quand il levait ses sourcils avec mépris.

— C’est parfaitement en rapport, dit Pointdexter. Construire une machine temporelle est en soi un défi au destin. Vous l’aggravez par votre confiance absolue. Comment pouvez-vous être *sûr* que votre machine à voyager dans le temps fonctionnera tout du long sans une possibilité de paradoxe ?

— Je ne savais pas que vous étiez superstitieux, dit Barron. Le fait est qu’une machine temporelle est simplement une machine comme une autre, ni plus ni moins sacrilège. Mathématiquement, elle est semblable à un ascenseur qui monte et descend dans sa cage. Quel danger de châtiment cela recèlerait-il ? Pointdexter dit sur un ton énergique :

— Un ascenseur n’entraîne pas de paradoxes. Vous ne pouvez aller du quatrième au troisième étage et tuer votre grand-père lorsqu’il était enfant.

Le Dr Barron secoua la tête, rongé d'impatience.

— Voilà ce que j'attendais. *Exactement* ça. Pourquoi ne suggéreriez-vous pas que je me rencontre moi-même ou que je change l'histoire en disant à McClellan que Stonewall Jackson va marcher de flanc sur Washington, ou n'importe quoi d'autre ? Maintenant, je vais vous poser une question nette. Viendrez-vous avec moi dans cette machine ?

Pointdexter hésita.

— Je... Je ne crois pas.

— Pourquoi compliquez-vous les choses ? Je vous ai déjà expliqué que le temps était invariant. Si je me rends dans le passé, ce sera parce que j'y suis déjà allé. Tout ce que j'ai décidé de faire et de poursuivre, je l'aurai déjà fait dans le passé depuis le début, si bien que je ne changerai rien et que nul paradoxe n'en découlera. Si j'avais décidé de tuer mon grand-père lorsqu'il était enfant, et si je l'avais *fait* effectivement, je ne serais pas là. Mais je *suis* là. Donc, je n'ai pas tué mon grand-père. Peu importe la façon dont j'essaie de le tuer ou projette de le tuer, le fait est que je ne l'ai pas tué et que je ne le tuerai pas. Rien ne pourrait changer cela. Comprenez-vous ce que je suis en train de vous expliquer ?

— Je comprends ce que vous dites, mais ne vous trompez-vous pas ?

— Bien sûr que non. Pour l'amour du ciel pourquoi ne pouviez-vous pas être un mathématicien au lieu d'être un technicien doté d'une éducation primaire ? — C'est à peine si, dans son impatience, Barron pouvait cacher son mépris. Écoutez, cette machine n'est possible que parce que certaines relations mathématiques entre l'espace et le temps sont exactes. Vous comprenez cela, n'est-ce pas, même si vous ne suivez pas le détail des mathématiques ? La machine existe, si bien que les relations mathématiques que j'ai mises en lumière ont un certain rapport avec la réalité. D'accord ? Vous m'avez vu envoyer des lapins à une semaine dans le futur. Vous les avez vus apparaître du néant. Vous étiez là quand j'ai envoyé un lapin une semaine dans le passé, huit jours après son apparition. Et ils étaient indemnes.

— D'accord. Je reconnais tout cela.

— Alors me croirez-vous si je vous dis que les équations qui ont permis cette machine reposent sur le postulat que le temps est composé de particules existant dans un ordre immuable ; que le temps est invariant. Si l'on pouvait changer l'ordre des particules d'une certaine manière – de n'importe quelle manière –, les équations seraient invalidées et cette machine ne fonctionnerait pas ; cette façon particulière de voyager dans le temps serait impossible.

Pointdexter se frotta à nouveau les yeux et parut pensif.

— Je croyais connaître les mathématiques.

— Considérez simplement les faits, dit Barron. Vous avez essayé d'envoyer le lapin à *deux* semaines dans le passé alors qu'il n'était arrivé qu'à une semaine dans le passé. Cela aurait créé un paradoxe, n'est-ce pas ? Mais que s'est-il passé ? L'aiguille est restée collée à une semaine et ne voulait pas bouger. Vous *n'avez pu* créer un paradoxe. Viendrez-vous ?

Pointdexter frissonna d'horreur, au bord des abîmes de l'acquiescement et recula. Il dit :

— Non.

— Je ne vous demanderais pas votre aide, dit Barron, si je pouvais agir seul, mais vous savez qu'il faut deux hommes pour manœuvrer cette machine si le laps de temps est supérieur à un mois. J'ai besoin de quelqu'un pour contrôler les stabilisateurs, de telle sorte que notre retour s'effectue avec précision. Et vous êtes la seule personne que je veuille utiliser. Nous partageons la... la gloire de cette chose, à présent. Voulez-vous l'amoindrir, introduire une troisième personne ? Il sera bien temps de le faire une fois que nous aurons établi que nous sommes les premiers voyageurs temporels de l'histoire. Bon sang, mon vieux, n'avez-vous pas envie de voir où nous serons d'ici à cent, à mille ans ? Ne voulez-vous pas, à vrai dire, voir Napoléon, ou Jésus ? Nous serons comme... comme... – Barron parut transporté – comme des dieux.

— Exactement, marmonna Pointdexter. *Hubris*. Le voyage dans le temps n'est pas assez divin pour que je risque d'échouer hors de mon propre temps.

— *Hubris*. Échouer. Vous continuez à vous forger des terreurs. Nous nous déplaçons simplement le long des particules du temps comme un ascenseur le long des étages d'un bâtiment. Le voyage temporel est en réalité plus sûr, dans la mesure où un câble d'ascenseur peut se rompre alors que, dans une machine temporelle, il n'y aura aucune force de gravité pour nous faire tomber et nous anéantir. Rien de fâcheux ne peut vraiment nous arriver. Je vous le garantis, dit Barron, en se frappant la poitrine de l'index de sa main droite. Je vous le garantis.

— *Hubris*, marmonna Pointdexter, mais qui n'en tomba pas moins, enfin terrassé, dans les abîmes de l'acquiescement.

Ils entrèrent ensemble dans la machine.

Pointdexter ne comprenait pas le fonctionnement des commandes de la même façon que Barron – car il n'était pas mathématicien –, mais il savait de quelle manière elles étaient censées être maniées.

Barron était à un poste, celui des propulsions. Elles fournissaient le mouvement qui entraînait la machine sur l'axe temporel. Pointdexter était aux stabilisateurs, qui fixaient le point d'origine de telle sorte que la machine pouvait à tout moment retourner à son point de départ.

Les dents de Pointdexter s'entrechoquèrent quand il ressentit dans son estomac le premier mouvement. C'était comme le mouvement d'un ascenseur, mais pas tout à fait. C'était quelque chose de plus subtil, bien que de très réel. Il dit :

— *Et si...*

— Rien de fâcheux n’arrivera, dit Barron d’un ton cassant. Je vous en prie !

Et dans le même temps, il y eut un choc, et Pointdexter alla dinguer contre la paroi.

— Bon sang ! dit Barron.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda impérativement Pointdexter dans un halètement.

— Je ne sais pas, mais ça n’a pas d’importance. Nous ne sommes qu’à vingt-deux heures dans le futur. Sortons et allons jeter un coup d’œil.

La porte de l’appareil glissa dans son panneau évidé et l’air sortit du corps de Pointdexter avec un wouf pantelant.

— Il n’y a rien ici, dit-il.

Rien. Pas de matière. Pas de lumière. Le blanc !

Pointdexter cria :

— La Terre s’est déplacée. Nous l’avons oublié. En vingt-deux heures, elle s’est déplacée de milliers de kilomètres en tournant autour du Soleil.

— Non, dit Barron faiblement, je ne l’ai pas oublié. La machine est conçue pour suivre le déplacement temporel de la Terre où que ça la conduise. De plus, même si la Terre s’est déplacée où est le Soleil ? où sont les étoiles ?

Barron retourna aux appareils. Rien ne bougeait, Rien ne fonctionnait. La porte ne glisserait plus pour se fermer. Le blanc !

Pointdexter s’aperçut qu’il devenait difficile de respirer, difficile de se mouvoir. Avec effort, il dit. :

— Alors, qu’est-ce qui ne va pas ?

Barron se déplaça lentement vers le centre de l’appareil. Il dit péniblement :

— Les particules de temps. Je pense que... nous nous sommes arrêtés... entre deux... particules.

Pointdexter essaya de serrer les poings mais ne put y parvenir.

— Je ne comprends pas.

— Comme un ascenseur. Comme un ascenseur. Il ne pouvait plus prononcer les mots, il ne pouvait que bouger les lèvres pour les former : comme un ascenseur, après tout... coincé entre les étages.

Pointdexter ne pouvait même plus remuer les lèvres. Il pensa : rien ne peut arriver dans le non-temps. Tout mouvement est suspendu, toute conscience, tout. Il y avait eu une inertie qui les avait entourés et les avait emportés le long du temps pendant à peu près une minute, comme un corps se penchant en avant lorsque une automobile s'arrête brutalement – mais elle disparaissait rapidement.

La lumière à l'intérieur de la machine baissa et disparut. Sensation et perception se glacèrent dans le néant.

Une ultime pensée, un dernier soupir, mental, affaibli : *Hubris, ate !*

Puis la pensée, elle aussi, s'arrêta.

Stase ! Néant ! Pour toute l'éternité, où l'éternité même était sans signification, il n'y aurait plus jamais que – le blanc !

Les trois *Blanc* furent publiés dans le numéro de juin 1957 d'*Infinity*, et l'idée de ce trac était, je suppose, de laisser le lecteur les comparer et remarquer comment trois idées différentes pouvaient naître, à partir d'un titre simple, indéfinissable.

Peut-être souhaiteriez-vous trouver ici ces trois histoires, afin de les comparer vous-même. Eh bien, vous ne le pourrez pas.

D'abord, il aurait fallu que j'aie les autorisations de Randall et de Harlan, et je ne veux pas en passer par là. En second lieu, vous sous-estimez ma nature égocentrique. Je ne veux pas que leurs histoires se retrouvent avec la mienne !

Je dois vous expliquer que je démantèle toujours les magazines qui contiennent mes nouvelles, parce que je ne peux tout simplement pas arriver à garder intacts ces magazines qui publient mes histoires. Il y a trop de magazines et pas assez de place. J'enlève mes propres nouvelles et les relie en volumes pour une référence à venir (comme la préparation de ce livre). Vraiment, je suis à court de place pour les livres.

Quoi qu'il en soit, quand le moment fut venu de démanteler le numéro de juin 1957 d'*Infinity*, je ne retirai que *Blanc* ! et écartai *Blanc* ? et *Blanc*.

Ou peut-être que vous ne sous-estimez pas mon égocentrisme et attendez de ma part, comme allant de soi, que je fasse ce genre de choses.

[1] Littérairement, s'entend

[2] *Noël sur Ganymède*, Présence du Futur.

[3] *Cailloux dans le ciel*, J'ai Lu.

[4] C'était *Misbegotten Missionary* qui figure dans mon livre *Nightfall and Other Stories*, Doubleday, 1969 (*Quand les ténèbres viendront*, Présence du Futur), sous mon titre original, *Green Patches (Taches vertes)*.

[5] J'ai parlé, par la suite, de mes expériences concernant les manuels dans mon article : *The Sound Of Panting* qui parut dans *Astounding* de juin 1955, et ce texte fut inclus dans mon livre *Only a Trillion* (Abelard-Schuman, 1957).

[6] *Chrono-minets*, Présence du Futur, p.102.

[7] Le suicide de l'humanité semble aujourd'hui, un quart de siècle après que j'ai écrit *Le Jour des Chasseurs*, plus probable que jamais, mais pour des raisons différentes.

[8] *Le Livre des Robots*, C.L.A.

[9] Gnome Press ne fit pas grand-chose de ces livres, ni de *Foundation and Empire*, de *Second Foundation* (*Fondation, Fondation et Empire, Seconde Fondation*), Présence du Futur que la maison publia en 1951 et 1952. A mon grand soulagement, donc, Doubleday, jouant pour moi le rôle du Blanc Chevalier, pressa Gnome Press de lui céder les droits de ces livres en 1962. Doubleday s'en occupa par la suite et parvint à gagner (et continue encore à gagner) des sommes très substantielles grâce à eux, pour moi et pour l'éditeur.

[10] De façon tout à fait détournée, cela m'amena par la suite à écrire une nouvelle intitulée *Playboy and the Slim God* qui parut dans *Amazing Nightfall and Other Stories* sous le titre bien plus approprié de *What Is This Thing Called Love ? L'Amour, vous connaissez ?* Présence du futur.

[11] J'ai demandé une fois à une fille qui s'appelait Ann s'il lui était arrivé de se peser sur une de ces bascules à un penny, lors d'un voyage en Floride don't elle me parlait. Elle me répondit : « Non. Pourquoi ? », et je lui

répondis que c'était parce qu'on avait écrit une chanson là-dessus. Elle dit : « Mais de quoi parlez-vous ? », et je répondis : « N'avez-vous jamais entendu parler de *Si Poids d'Ane des Everglades m'était conté* ? » et elle me poursuivit sur la distance de cinq pâtés de maison avant que je réussisse à m'échapper.

[12] *Dans l'orbite du soleil*, in *Dangereuse Callisto*, Présence du Futur.

[13] *Noel sur Ganymède*, Présence du Futur.

[14] *Le Robot AL-76 perd la boussole*, in *Le Livre des Robots*, C.L.A.

[15] *Vide-C*, in *L'amour, vous connaissez ?*, Présence du Futur.

[16] *En une Juste cause*, in *L'amour, vous connaissez?*, Présence du Futur.

[17] *Cailloux dans le ciel*, J'ai Lu.

[18] *Les courants de l'espace*, *Galaxie bis*, n°3, 1967.

[19] *Les cavernes d'aciers*, J'ai Lu.

[20] *Face aux feux du soleil*, J'ai Lu.

[21] Je ne voudrais pas que cela eût l'air exceptionnel. Je m'entends bien avec presque tout le monde.